JAN 18 1949

e ANNÉE JANVIER 1949

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
AP

REVUE DE PARIS

Jules ROMAINS : Le Moulin et l'Hospice (I)
Mme de STAËL : Lettres d'Allemagne et d'Italie
Francis CARCO : L'Autre (Fin)
Jacques PERRET : La Composition de Calcul
Maurice-Edgar COINDREAU : Le Rapport Kinsey
Michel-P. HAMELET : Où va le Syndicalisme français ?
Jules BERTAUT : Balzac et la Duchesse d'Abrantès
Ed. GISCARD d'ESTAING : Construction de l'Europe
François FOSCA : Les Idées d'André Malraux sur l'Art
Denise BOURDET : Images de Paris
Gérard BAUER : Le Partage de Midi
Pierre AUDIAT : Les Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 125 FRS

AP
20
.R5

SOMMAIRE

		Pages
JULES ROMAINS	Le Moulin et l'Hospice (I).	5
Mme DE STAËL	Lettres d'Allemagne et d'Italie	38
FRANCIS CARCO	L'Autre (Fin)	55
JACQUES PERRET	La Composition de Calcul.	86
MAURICE-EDGAR COINDREAU	Le Rapport Kinsey.	106
MICHEL-P. HAMELET	Où va le Syndicalisme français ?	116
JULES BERTAUT	Balzac et la Duchesse d'Abrantès.	129
ED. GISCARD D'ESTAING	La Construction de l'Europe	140
FRANÇOIS FOSCA	Les Idées d'André Malraux sur l'Art	147
DENISE BOURDET	Images de Paris	151
GÉRARD BAUER	Le Partage de Midi	158
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	163
	Notes et Chronique bibliographique	169

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.250 francs**
Six mois (6 numéros) : **625 francs**
Étranger : Un an : **1.500 francs ;** Six mois : **750 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris *1949*

LA REVUE DE PARIS

publiera en 1949 :

Romans et nouvelles :

GLADYS
par **Marc CHADOURNE.**

JEUX DE HASARD
par **Jacques CHENEVIÈRE.**

L'HOTEL DE MONDEZ
par **Maurice DRUON.**

LE PIANO SANS MUSIQUE
par **Célia BERTIN.**

LE TEMPS D'AFFLICTION
par **Georges DUHAMEL,**
de l'Académie Française.

LE COURRIER des GRANDS JOURS
par **Louise de VILMORIN.**

LE CENTAURE
par **Marcel AYMÉ.**

UN MARIAGE DE RIEN DU TOUT
par **Michel ROUSSEAU-BELLIER.**

General direct

TABLES DE L'ANNÉE 1949

N° 1. — JANVIER 1949

Jules ROMAINS. — Le Moulin et l'Hospice (I).
Mme de STAEL. — Lettres d'Allemagne et d'Italie.
Francis CARCO. — L'Autre (fin).
Jacques PERRET. — La Composition de Calcul.
Maurice-Edgar COINDREAU. — Le Rapport Kinsey.
Michel-P. HAMELET. — Où va le Syndicalisme français ?
Jules BERTAUT. — Balzac et la Duchesse d'Abrantès.
Ed. GISCARD d'ESTAING. — Construction de l'Europe.
François FOSCA. — Les Idées d'André Malraux sur l'Art.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Gérard BAUER. — Le Partage de Midi.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 2. — FÉVRIER 1949

Robert d'HARCOURT. — Visage de la Jeunesse allemande.
Marc CHADOURNE. — Gladys (I).
Jacques de RICAUMONT. — Victor de Mortemart.
Victor de MORTEMART. — La Cour de Napoléon Ier (Souvenirs).
Jules ROMAINS. — Le Moulin et l'Hospice (fin).
Louis GUIMBAUD. — Victor Hugo, l'Amour et l'Argent.
Jan VAN DORP. — Combat pour rire.
Pierre ROUSSEAU. — Dernières nouvelles de la Planète Mars.
Jean ALLARY. — La Ruhr et l'Europe.
Paul GUTH. — Quand Jouvet répète.
Jean-Louis VAUDOYER. — La Pinacothèque de Munich.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les Livres.

N° 3. — MARS 1949

COLETTE. — Vacances.
Maxime du CAMP. — L'Impératrice Eugénie (Souvenirs).
Marc CHADOURNE. — Gladys (fin).
Jean DELAY. — La Narco-Analyse.
Hervé BAZIN. — Les Évadés de la Pentecôte.
René LALOU. — Georges Bernanos.
Georges BERNANOS. — Hitler n'en est pas revenu.
A. SAMAT. — La Résistance en Europe centrale.
Georges PILLEMENT. — Le Drame du Quartier du Marais.
Robert de TRAZ. — Écrivains au Purgatoire.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 4. — AVRIL 1949

Paul CLAUDEL. — La Littérature japonaise.
Jean ANOUILH. — Ardèle ou la Marguerite.
Paul VIALAR. — La Carambouille (I).
Denis de ROUGEMONT. — Le Mouvement européen.
H.-F. AMIEL. — Pages de Journal.
André LHOTE. — L'Intelligence dans la Peinture.
Armand ROBIN. — Moscou à la Radio.
Hugues de MONTBAS. — La Police des Mœurs au XVIIIe siècle.
Richard S. B. BAKER. — Magie au Benin.
Paul GUTH. — Yvonne Printemps et Pierre Fresnay.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les Livres.

N° 5. — MAI 1949

Paul REYNAUD. — Le Peuple français a tourné la page.
André MAUROIS. — Alain.
Maxime du CAMP. — L'Entrevue de Ferrières (Souvenirs).
Général BÉTHOUART. — Le premier débarquement de la Guerre.
Paul VIALAR. — La Carambouille (fin).
Darius MILHAUD. — Du Brésil au Bœuf sur le Toit.
Agnès CHABRIER. — Les Peurs.
Jean ROSTAND. — Hérédité et Greffe.
Ed. GISCARD d'ESTAING. — Liquidation des Erreurs.
Marthe de FELS. — Connaissons nos Amis.
André VARAGNAC. — Les " Mais " du Mois de Mai.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Jean FAYARD. — L'Avenir du Cinéma en couleurs.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 6. — JUIN 1949

Julien GREEN. — Journal sans dates.
Maria LE HARDOUIN. — La Dame de Cœur (I).
DOSTOIEVSKI. — Lettres de Sibérie.
Comte Folke BERNADOTTE. — Mission en Europe orientale.
Roger PEYREFITTE. — Le Cocher de Syracuse.
Gerald SAMSON. — Victoires communistes en Chine.
Gabriel MARCEL. — Le Tragique chez Jean Anouilh.
Pierre GIRARD. — Le Verre de Firmin.
Pierre AUDIAT. — Maxime du Camp ou le Médisant scrupuleux.
François FOSCA. — L'Intelligence dans la Peinture.
Paul GUTH : Van Dongen.
Armand HOOG. — Le Président Valéry.
Gérard BAUER. — Le Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les Livres.

N° 7. — JUILLET 1949

Georges DUHAMEL. — Récits du Temps d'Affliction (I).
Villiers de L'ISLE-ADAM. — Lettres à Richard Wagner.
Stefan ZWEIG. — Brésil.
Maria LE HARDOUIN.— La Dame de Cœur (II).
A. DUPONT-SOMMER. — Du Nouveau sur la Bible.
Jacques LEMAIGRE-DUBREUIL. — Giraud et de Gaulle à Alger.
Truman CAPOTE. — Miriam.
Jacques LE BOURGEOIS. — Prisonnier des Japonais.
René TRINTZIUS. — Au-delà de notre Vérité.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 8. — AOUT 1949

Robert d'HARCOURT. — Sagesse de Gœthe.
Georges DUHAMEL. — Récits du Temps d'Affliction (II).
Alberto MORAVIA. — Amour malheureux.
Ernesto PISONI. — L'Église et le Communisme.
Maria LE HARDOUIN. — La Dame de Cœur (fin).
Ed. GISCARD d'ESTAING. — La Duperie des Nationalisations.
Pierre FRÉDÉRIX. — T. E. Lawrence.
Pierre ROUSSEAU. — L'Avenir de l'Énergie atomique.
Henri BARDAC. — Madeleine Lemaire et Marcel Proust.
Général KŒLTZ. — Les Généraux allemands parlent.
Marcel RAVAL. — Statues de Paris.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les Livres.

N° 9. — SEPTEMBRE 1949

Paul REYNAUD. — Deux Débats sur la Sécurité Sociale.
Georges DUHAMEL. — Récits du Temps d'Affliction (III).
Carl J. BURCKHARDT. — Rencontres avec Hofmannsthal.
Jacques CHENEVIÈRE. — Jeux de Hasard.
Jean d'ESME. — A la Poursuite de l'Émir.
★ ★ ★. — Entre les Rideaux de Fer.
Conrad RICHTER. — Le Maître de la Prairie (I).
Robert CAMPBELL. — L'Apport de Freud.
Jacques de RICAUMONT. — Le Cas Einsiedel.
Denise BOURDET. — Images de Paris et d'ailleurs.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 10. — OCTOBRE 1949

René GROUSSET. — L'Indochine et l'Œuvre française.
Georges DUHAMEL. — Récits du Temps d'Affliction (fin).
Joseph KESSEL. — Le Pré de Blonville.
Johan BOJER. — Mes Séjours en France.
Robert de TRAZ. — Edmond Jaloux.
Ed. GISCARD d'ESTAING. — Franc, Sterling, Dollar et Or.
A.-M. d'UNIENVILLE. — Journal d'une Hôtesse de l'Air.
Conrad RICHTER. — Le Maître de la Prairie (II).
Frank-W. LANE. — Tremblements de Terre.
Denis de ROUGEMONT. — Découverte de l'Europe.
Pierre FRÉDÉRIX. — Les Mémoires du Général Catroux.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les Livres.

N° 11. — NOVEMBRE 1949

Paul CLAUDEL. — Un Poème de Saint John Perse.
Honoré de BALZAC. — Lettres à l'Étrangère.
FLEURIOT de LANGLE. — Les Souvenirs du Général Bertrand.
Général BERTRAND. — Les Entretiens de Napoléon à Sainte-Hélène (I).
La VARENDE. — Le Trésor de Bernouville.
Anton EKART. — Article 58.
Agnès CHABRIÉR. — Images du Pérou et de Bolivie.
Georges R. MANUE. — Le Viet-Minh, notre Ennemi.
Conrad RICHTER. — Le Maître de la Prairie (fin).
Celia BERTIN. — Trois Romancières anglaises.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Thierry MAULNIER. — Le Théâtre.
Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

N° 12. — DÉCEMBRE 1949

Maurice GARÇON. — La Cour d'Assises, Juridiction d'Exception.
Général BERTRAND. — Les Entretiens de Napoléon à Sainte-Hélène (fin).
Alexandre ARNOUX. — Allemagne.
Maurice DRUON. — Les secondes Noces (I).
Robert DEBRÉ. — Nations Unies et Problèmes scientifiques.
Emmanuel ROBLÈS. — L'Attentat de la Banque Levasseur.
Paul GUTH. — Le Docteur Lin Yutang.
LIN YUTANG. — Humour en Chine.
GISCARD d'ESTAING. — Quand le Plan Marshall finira.
Pierre FRÉDÉRIX. — Les "Papiers Hopkins".
Thierry MAULNIER. — Le Théâtre.
Marcel THIÉBAUT. — Parmi les Livres.

LE MOULIN ET L'HOSPICE

Le chemin devient bien étroit. Je me demande s'il ne va pas finir, un peu plus loin, en cul-de-sac. Il nous faudra ensuite grimper à travers les bois, ou la broussaille. Nos chevaux n'ont pas le pied montagnard.

— Pourtant l'entrée du vallon ressemblait beaucoup à ce que les gens de cette auberge, là-bas, nous avaient décrit. Le chemin paraît plus étroit qu'il n'est, à cause de l'herbe, qui est en pleine pousse. Mais on y passe. Regarde.

Et le plus âgé montrait au plus jeune des traces qu'avaient laissées des pieds de cheval ou de mulet.

— Peut-être. A moins que cela ne conduise simplement à un pâturage. Enfin! Pourvu que nous trouvions une cabane et du foin où nous étendre!

— Tais-toi, Piquereau. Tu me donnes envie de me coucher par terre, ici même.

Environ un quart d'heure plus tard ils virent, d'un petit ravin à leur gauche, une sente encore plus menue descendre jusqu'au chemin qu'ils suivaient. Un filet d'eau venait de la même direction, coupait le chemin par un caniveau de pierraille, et allait tomber dans le gros ruisseau que, depuis l'entrée du vallon, ils avaient à leur droite.

Puis, à quelque distance en amont, ils aperçurent, presque dissimulé dans le feuillage, un bâtiment qui dominait le ruisseau d'une vingtaine de pieds.

— Donc, s'écria le plus âgé, nous ne sommes pas dans un lieu perdu. C'est à cette maison que mènent les traces de bêtes.

— Elle m'a l'air bien grande pour une habitation ordinaire ; bien longue. Ce n'est pas un manoir non plus.

— En tout cas, ils ont de la place pour nous loger.

Après un tournant, ils découvrirent mieux les murailles et le toit. Les murailles, pour leur surface, avaient peu d'ouvertures. Le toit, vaste, modérément incliné, couvert d'ardoises, s'étageait à deux hauteurs différentes.

Ayant avancé encore, ils entendirent un bruit d'eau plus vif que celui qui montait de la rivière. Dressé comme un petit rempart, un talus précédait la maison. Du renflement de ce talus sortait un chenal à pente rapide qui faisait, plus bas, un coude vers la rivière. L'eau du chenal écumait et bondissait.

— Cela ressemble fort à un moulin, dit le plus âgé.

— Ce serait celui dont ils nous ont parlé là-bas ? Drôle d'emplacement.

— Qu'a-t-il de drôle ?

— D'habitude un moulin ne se loge pas dans un désert.

— Mais ce n'est pas un désert. Regarde là-haut à gauche cet autre sentier qui descend à travers les bois. Il doit rejoindre celui-ci quelque part au delà de la maison ; peut-être à l'endroit où l'on voit cette éclaircie dans les feuillages. C'est plutôt que, si je me rappelle bien, le moulin ne devait pas se trouver sur notre route.

Ils s'arrêtèrent.

— Ah ! Qu'est-ce que monsieur avait compris ?

— Que nous avions à éviter le moulin. Autrement dit, que nous reconnaîtrions le bon chemin à ceci, qu'il laissait le moulin de côté.

— Moi, ce n'est pas ce que j'avais compris.

— Eh bien ?

— J'avoue que leurs histoires étaient très embrouillées. Ils se coupaient la parole l'un à l'autre. Surtout ils avaient l'air de ne pas y aller franchement, et de vouloir en faire entendre plus qu'ils n'en disaient.

— Tu les as écoutés mieux que moi. Ils finissaient par me fatiguer. A ton avis, que cherchaient-ils à nous faire entendre ?

— Vous vous souvenez : vous leur aviez dit que vous vouliez passer en Champagne ; mais que vous aimiez autant les routes peu fréquentées.

— Oui.

— Ils ont commencé par s'emberlificcter dans une explication où ce qu'il y avait de plus clair, c'était que nous devions prendre par Saint-Broing-les-Moines. Je me rappelle le nom.

— Oui, oui... Moi aussi.

— Puis celui qui était tout courbé a dit à l'autre que d'aucuns à notre place n'iraient pas perdre leur temps du côté de Saint-Broing-les-Moines.

— Oui, c'est possible.

— Ils se faisaient des clins d'œil comme des farceurs.

— Ah? Tu as bien vu? Peut-être.

— Monsieur a dit : « Par où donc faut-il passer? » Alors, ils ont parlé de cette entrée de vallon... que tout à l'heure nous avons bien cru reconnaître...

— Oui, et il me semble qu'au moins là-dessus ils ont été clairs.

— C'est à partir de là qu'il a été question d'un moulin.

— Oui. Et moi j'ai compris que justement nous avions à l'éviter... oui, que nous le verrions, mais que nous aurions à prendre le chemin où il n'était pas.

— Cela n'a pas de sens. Quand nous avons eu à choisir, à l'entrée du vallon, le moulin n'était pas en vue. Et maintenant qu'il est en vue, il n'y a qu'un chemin. Nous n'avons pas le choix.

— C'est vrai. Que penses-tu donc qu'ils aient voulu dire?

— Je ne retrouve pas leurs mots. Ils ont peut-être parlé en effet d' « éviter » le moulin ; mais pas dans ce sens-là.

— Dans quel sens?

— Je me souviens que je me suis dit sur le moment : « Ils nous indiquent ce moulin, parce qu'ils savent que nous sommes forcés de le voir. Mais ils n'ont pas envie que nous y entrions. »

— Ah bah!

— Et si nous entrons, ils nous conseillent de nous méfier.

— De nous méfier des gens du moulin?

— Ou de ce qu'ils nous diront. Comme si les gens du moulin devaient essayer de nous détourner.

— De nous détourner de quoi?

— Essayer de nous faire croire que nous ne sommes pas sur le bon chemin et de nous en faire prendre un autre.

— Quoi qu'il en soit, tu n'as pas compris que ces gens du moulin essayeraient de nous dépouiller, ou de nous tuer?

— Non!

— Ni qu'il y avait un danger quelconque à loger chez eux?

— Non, il ne me semble pas.

— Alors, comme je crève de fatigue, je vais faire tout ce que je pourrai pour qu'ils nous donnent à coucher. Ce qu'ils nous diront ou ne nous diront pas n'a aucune importance. Nous verrons demain.

Ils se remirent en marche.

— Mais puisque les propos de ces deux bonshommes t'avaient paru bizarres, tu aurais dû m'en parler ensuite.

— Monsieur avait entendu comme moi. Monsieur avait l'air de trouver cela tout naturel. J'ai pensé que j'avais l'esprit mal fait.

— Et ici, aux gens de ce moulin, qu'allons-nous raconter?

— La même chose que d'habitude.

— S'ils s'étonnent que nous ayons pris par ce fond de vallon? S'ils insistent pour nous remettre sur le bon chemin; ou sur ce qu'ils prétendront être le bon chemin?

— Monsieur répondra que pour ce soir nous n'en pouvons plus. Que nous verrons demain, justement. D'ici là je tâcherai de faire causer les serviteurs — je pense qu'il y en a — et de découvrir le mystère — s'il y a un mystère.

***

Après avoir grimpé sur le talus par une petite rampe qui se présentait de biais, ils s'arrêtèrent devant le mur latéral de la maison. Il était large d'une trentaine de pieds, percé d'une porte au rez-de-chaussée, de deux petites fenêtres très espacées à l'étage, ainsi que d'un jour à hauteur d'homme, et d'une lucarne dans le pignon. Ils s'abstinrent d'appeler, pensant que le pas des chevaux avait suffi à les annoncer, ou qu'on finirait par les apercevoir de l'une des fenêtres.

Ils continuaient d'entendre derrière eux le flot du chenal dégringoler en éclaboussant l'herbe, puis plus bas les arbustes. De la maison venait une rumeur faible et mêlée, où il y avait bien, si l'on voulait, des grincements de roue, un ronron et des grognements d'engrenages, mais où l'on pouvait aussi reconnaître des voix. Ce n'étaient pas des éclats de voix. On eût cru plutôt au murmure d'une conversation lointaine et nourrie. Enfin une eau souterraine roucoulait, tout juste, semblait-il, sous les pieds des chevaux, tandis que se respirait une odeur maintenant bien distincte de son et de farine.

La porte s'ouvrit. Un homme parut, jeune encore, qui avait la mine et la mise d'un domestique de campagne. Il dévisagea sans mot dire les deux voyageurs.

— Bonjour! fit le plus âgé. Nous sommes très las. Nous avons fourni depuis ce matin, mon valet et moi, une longue course. Ne pourrions-nous pas entrer un peu?... nous reposer?... qui sait, manger un morceau? Je paierai, bien entendu.

— Je vais voir, dit l'homme. Et il disparut en refermant la porte sur lui.

Ils attendirent quelques minutes.

— Ça n'a pas l'air de marcher tout seul, dit le valet en descendant de cheval.

— Et je n'ai pas parlé de loger, pour ne pas les effaroucher, dit le maître.

La porte se rouvrit enfin. Un autre homme, beaucoup plus gros, d'une cinquantaine d'années, se montra sans franchir le seuil. Il avait un large visage, qui n'était ni sombre ni malveillant. On y voyait seulement l'habitude de la prudence. Sous de lourdes paupières, les yeux étaient d'une vigilance très alerte.

Celui des deux voyageurs qui était le maître sauta de cheval lui aussi et, après avoir remis la bride à son valet, s'avança en saluant.

— C'est vous qui demandez à entrer ? dit le gros homme.

— Oui. Vous nous rendriez grand service.

— D'où venez-vous ?

— Oh ! de loin !

Le voyageur tâcha de faire son sourire le plus rassurant :

— Nous sommes en route depuis près de trois jours. Nous nous sommes trompés de direction plusieurs fois.

— Et où allez-vous ?

— Je vais rejoindre un de mes parents, qui vit en Champagne.

— En Champagne ?

Le gros homme plissa le front :

— Qui vous a donné l'idée de passer par ici ?

Le maître et le valet échangèrent un coup d'œil.

— Oh !... répondit prudemment le premier, des gens... Oui, des gens à qui nous avions demandé de nous indiquer un chemin bien tranquille. Vous savez qu'en ce moment les grandes routes ne sont pas très sûres. On tombe à chaque instant sur une bande ou une autre. Ce que nous souhaitons, nous, c'est de n'avoir maille à partir avec personne. Tant pis si cela nous fait faire un détour.

Le visage du gros homme s'éclaira d'un rien.

— Où étiez-vous ce matin ? dit-il.

— Attendez... dans un pays tout près de Bligny.

Le gros homme plissa le front de nouveau et parut s'interroger.

— Et c'est là qu'on vous a donné le renseignement ?

— Non. C'est à mi-chemin entre Bligny et ici.

Le voyageur hésita un peu.

— Je crois me rappeler : dans une auberge qui est auprès d'un grand chêne vert.

— Ah !

Le gros homme ne marqua en rien qu'il eût connaissance de l'endroit.

— De quel côté de la Champagne allez-vous ?

— A un château nommé Hautevelle, qui est proche d'un bourg nommé Vandeuvre.

L'homme leva les épaules :

— Je ne connais pas. Mais ce que je puis vous dire, c'est qu'en continuant par ici vous n'arriverez nulle part.

Le maître et le valet échangèrent un nouveau coup d'œil.

— Nulle part... pourtant..., fit le maître.

— En vous donnant beaucoup de peine, et en risquant de casser une patte à vos chevaux, vous aboutirez peut-être à quelque hameau dans les bois. Mais ensuite vous ne pourrez rattraper aucun grand chemin. Vous vous perdrez. Vous finirez par revenir.

Le voyageur prit son air le plus navré et tourna très ostensiblement vers son valet un regard de détresse.

— Enfin! soupira le gros homme, attendez ici.

Il rentra dans la maison.

Les deux voyageurs se remirent à patienter. La même sorte de bruits et d'odeurs leur tint compagnie : derrière eux, le chenal ; sous leurs pieds, l'eau souterraine ; naissant des profondeurs de la maison, le mélange des voix, peut-être plus atténué qu'auparavant et parfois interrompu ; dans l'air qu'ils respiraient, le picotement du son et de la farine.

Puis ils virent paraître, à l'angle gauche du mur, du côté où devait régner la façade principale, un garçon, qui avait l'air comme le premier d'un domestique, et une servante.

— Je vais conduire vos chevaux à l'écurie, dit sans amabilité le garçon, en rassemblant dans sa main les deux brides. Vous, suivez la demoiselle.

Tandis que le garçon, tirant les chevaux, repartait par la gauche, la servante, précédant les voyageurs, leur fit contourner l'angle opposé. Ils virent alors s'étendre la façade arrière qui regardait le ruisseau et n'était séparée de la pente, toute foisonnante de jeunes arbres et d'arbustes, que par un terre-plein d'une faible largeur. C'était cette face de la maison qu'ils avaient d'abord aperçue en venant. Les ouvertures y étaient en effet peu nombreuses, malgré la longueur de la bâtisse. Au bout, la partie plus basse de la toiture correspondait à un retrait de la muraille.

En même temps l'on découvrait un bruit nouveau, qui était encore celui d'une eau mouvante, mais pourtant ne se pouvait confondre ni avec celui de la rivière, ni avec celui du chenal. Comme certains grincements s'y mêlaient, le voyageur crut en reconnaître la nature, et dit à la servante :

— N'est-ce pas la roue qu'on entend?

— Oui. Elle se trouve là-bas. Elle ferait encore bien plus de bruit s'il n'y avait pas le toit et les murs!

— Elle n'est donc pas en plein air?

— Non. Elle est collée contre le bout de la maison. Elle tourne dans une fosse, n'est-ce pas? Et le mur est percé pour le passage de l'arbre. Mais le toit se prolonge par-dessus, et aussi les deux murs par côté. Ce qui met la roue dans une espèce d'abri, et ce qui fait aussi que le bruit s'en va plutôt dans l'autre direction, celle qui n'est pas fermée par un mur.

— Où est l'écluse?

— Un peu plus loin derrière.

— Le chenal qui sort du talus, et que nous avons vu en arrivant, vient de la roue?

— Oui.

— Il passe donc sous le bâtiment?

— Oui, dans toute la longueur. Cela au moins, c'est commode, et

ce n'est pas de trop ; car sous d'autres rapports, vous ne trouveriez pas facilement une maison qui soit aussi mal distribuée, ni où vous ayez à faire d'aussi longs voyages.

— En quoi est-ce commode ?

— On jette les ordures dans le chenal, sans se déranger. L'eau entraîne tout. Dame ! cela fait plus d'humidité. En cette saison, on ne le sent guère.

Les voyageurs estimèrent que, pour une servante de campagne, elle s'expliquait bien clairement et avec autorité. Ils se communiquèrent cette impression par une grimace admirative. Au vrai, on ne l'eût pas prise pour une servante, si le garçon préposé aux chevaux n'avait pas semblé la traiter comme telle.

Pour répondre à leurs questions, elle s'était arrêtée devant une petite porte située au premier tiers environ de la façade. Elle l'ouvrit. Tous trois s'engagèrent dans un court vestibule, qu'éclairait l'imposte de la porte, tombèrent d'équerre sur un couloir en longueur qui devenait très obscur, le prirent à main droite, en tâtonnant, mais n'y firent que quelques pas. La servante les introduisit dans une petite pièce à droite, entièrement boisée de sapin nu, meublée d'une table et de trois bancs. Des portes de placards se distinguaient dans la boiserie des cloisons. Une petite fenêtre à croisillons laissait voir la cime des feuillages de la pente toute proche, et au delà ceux du versant d'en face.

— Qu'est-ce que je vais vous apporter ? dit la fille.

— Avez-vous un peu de saucisson et de fromage ? Du vin aussi, naturellement, et du pain ?

— Depuis toutes ces guerres, et tout ce brigandage, de-ci de-là, le saucisson est devenu très rare. Oh ! nous en avons, pour la maison. Mais pas assez pour en offrir... Quant au fromage, je vais voir. Le vin, ça, il y en a. Avouez qu'autrement, en Bourgogne, ce serait malheureux.

— Et le pain ?

Elle rit :

— S'il n'y avait pas de pain chez un meunier, c'est que le monde serait décidément à l'envers. Non !... nous n'en avons encore jamais manqué. Ce n'est peut-être pas pareil dans les villes, ni là où il se fait beaucoup de passages de troupes.

Elle regarda le voyageur.

— Vous n'êtes pas officier ?

— Non.

— Mais vous êtes gentilhomme ?

— Quelque chose comme cela.

Il fit un léger rire.

— Des troupes, vous ne devez pas en voir souvent ?

Elle prit un air de réserve :

— Non, bien sûr.

— Que viendraient-elles faire par ici ?

— Oh !... vous en avez toujours qui cherchent à échapper, et plus

un endroit leur semble à l'écart, plus il les attire. De l'autre côté, vous avez ceux qui poursuivent. Et c'est dans les coins qui pourraient servir de cachettes qu'ils sont tentés de fouiller.

Le présumé « gentilhomme » parut méditer ce propos.

— Et de quoi voyez-vous le plus? insinua-t-il. Des Huguenots ou des Ligueurs?

— Cela dépend des moments, dit-elle en gardant sa réserve. Sans compter ceux dont on se demande qui ils sont.

Elle ajouta :

— Maître Cornaboux tient d'abord à ne pas être mêlé à toutes ces affaires de religion.

Sur ces mots, elle se retira.

Le valet dit, en inspectant les lieux :

— Où sommes-nous exactement?

— Dans un moulin!

— Oui, oui. Mais quelle est cette pièce?

— Elle ressemble à une petite salle de cabaret. Sauf qu'il n'y a ni verres, ni pots, ni bouteilles. A moins qu'on n'en trouve dans ces placards.

Ils continuaient d'entendre les bruits mêlés. Les grincements et grognements de roues et rouages semblaient maintenant venir de toutes les épaisseurs de la bâtisse, et s'accompagnaient d'un léger tremblement dans les boiseries. La rumeur des voix se distinguait à peine. On pouvait croire qu'elle avait été une illusion. L'odeur de son et de farine était devenue déjà quelque chose d'habituel. Le plateau de la table se voilait d'une pellicule de poudre blanche.

— Piquereau, est-ce que je me trompe? Mais on entend bien toujours un bruit de voix, n'est-ce pas?

— Oui. Mais moins net que tout à l'heure.

— Ah! Tu l'avais remarqué, toi aussi? Qu'est-ce que ce peut être? Des clients du moulin, qui causent et discutent? Mais est-ce que dans un moulin le mouvement de clients est si grand que cela, et si continuel?

— En effet, dit le valet. On penserait plutôt à une auberge.

L'autre, à ce moment, se sentit envahi par une torpeur délicieuse. Il avait envie non de s'interroger, mais de goûter à la fois et confusément l'odeur de bois et de farine, les fines rumeurs mêlées, le sentiment de clôture, l'idée même d'être au fond d'un vallon perdu, au bout du monde et, pour un temps au moins, hors d'atteinte. Tout ce à quoi il aspirait, c'était à rester là, à dormir la nuit prochaine dans un des coins de cette maison odorante et vibrante, à y passer d'autres nuits encore, le plus de nuits possible.

La servante revint :

— J'ai réussi à me faire donner pour vous un bout de saucisson et ce quartier de fromage. Il faut croire que vous avez plu à Maître Cornaboux.

Ils la remercièrent. Ils se mirent à manger et à boire. Elle les regardait, debout, ne semblant pas pressée de repartir.

Le voyageur aux façons de gentilhomme s'enhardit à demander :

— L'on trouvera bien le moyen de nous loger ici, n'est-ce pas?

— De vous loger? Je n'ai entendu parler de rien.

— Il est déjà si tard. Nous sommes épuisés ; nos bêtes aussi. Ce n'est certainement pas la place qui vous manque... Vous n'allez pas nous obliger à coucher dehors, ou à marcher toute la nuit?

Elle hésitait à répondre.

— Vous savez, dit-elle enfin, Maître Cornaboux n'aime guère à loger des inconnus.

— Des inconnus qui pourraient être dangereux, soit ; mais de pauvres voyageurs comme nous!

— Nous ne voulons pas nous attirer d'ennuis.

— Quels ennuis?

— Souvent on nous interroge. On nous accuse de cacher des gens, que nous n'avons même pas vus ; ou l'on nous reproche de les avoir simplement abrités. C'est une époque qui n'est pas ordinaire. Il n'y a que les personnes qui n'ont pas de cœur qui s'en tirent.

— Personne ne s'informera de nous. Personne par ici ne nous connaît.

— Pourtant Maître Cornaboux a dit que c'était dans une auberge sur la route qu'on vous avait indiqué de prendre par ici. Donc on supposera que vous vous êtes arrêtés au moulin

— On prendrait la peine de le supposer, si l'on avait quelque raison de s'occuper de nous... Mais ce n'est pas le cas.

La servante les examina d'un regard calme ; puis réfléchit encore, et baissant la voix :

— A votre place, je resterais dans cette petite pièce, tant qu'on ne viendrait pas me dire de partir. Une fois que la nuit serait tombée, on n'aurait guère le courage de vous mettre dehors. S'il faut, à ce moment-là, je dirai un mot à Maître Cornaboux.

Elle les quitta de nouveau. Le jour baissait en effet. Il se trouva que leur désir à tous deux était de se taire. Les bancs étaient un peu étroits. Pourtant, les coudes bien appuyés sur la table, l'on se reposait. La grande fatigue, sans clore les yeux, donnait aux pensées des tournoiements qui ressemblaient au sommeil.

Le retour de la servante les tira de leur demi-assoupissement. Ils s'aperçurent qu'elle tenait un chandelier et qu'il faisait presque nuit. Elle apportait aussi une soupière et deux écuelles, qu'elle posa sur la table avec le chandelier.

— Maître Cornaboux veut bien que vous couchiez, dit-elle. Je lui ai parlé... Mais il a pensé que dans ce cas vous ne seriez pas fâchés de manger encore un peu. Vous faut-il aussi de la boisson?

— Oui... du vin, peut-être.

Elle en alla chercher une bouteille, se laissa faire beaucoup de remer-

ciements et annonça qu'elle reviendrait plus tard pour leur montrer où ils coucheraient.

Ils se félicitaient de la tournure des choses, tout en mangeant la soupe qui était épaisse, où nageaient même plusieurs morceaux de lard. Ils burent leur vin sans hâte.

Ce fut non pas la servante qui reparut, mais un valet : celui qui s'était chargé des chevaux. Il n'avait pas l'air mieux disposé que la première fois. Il tenait une lanterne.

— Vous allez nous conduire? demanda le maître.

— Oui.

— Nous nous arrêterons d'abord à l'écurie. Nous avons des choses à prendre. S'est-on occupé de nos chevaux?

— Oui. Ils ont eu à boire et à manger.

Il les fit continuer sur la droite par le même long couloir parallèle au mur de façade. Le chenal devait passer juste en dessous, car l'on entendait distinctement l'eau courir tout près du plancher. Mais le murmure en fut bientôt recouvert par les grondements et grincements de la machinerie du moulin qui se renforçaient à chaque pas. Toutes les cloisons étaient de bois, ou revêtues de bois, ce qui faisait peut-être que les divers bruits devenaient à la fois plus doux et plus vibrants. Ils arrivèrent à un carré où le couloir se terminait contre une cloison toute frémissante. Cette cloison présentait d'abord une saillie, munie d'une petite porte, puis une seconde porte, puis s'étendait sur la gauche, bordée d'un couloir plein d'ombre, et semblait ainsi couper transversalement la maison. D'un balancement de sa lanterne, le garçon leur montra, sans mot dire, à droite du carré un escalier étroit qui s'enfonçait dans la boiserie et disparaissait dans un coude. D'un autre balancement, il leur désigna, en face, la saillie et la petite porte :

— Les lieux! prononça-t-il, plutôt fièrement. De chez vous, vous n'aurez qu'à descendre l'escalier.

Puis ils prirent à main gauche le couloir qui longeait la cloison frémissante. Ils arrivèrent devant une nouvelle porte, au bout du couloir. Le garçon l'ouvrit.

Les deux voyageurs découvrirent, dans l'éclairage d'une grosse lanterne qui pendait à une solive, un local dont l'orientation et la profondeur les surprirent; car ils pensaient avoir traversé la maison dans toute sa largeur et s'attendaient plutôt à trouver là une sortie sur la façade principale. Ils réfléchirent que ce devait être un corps de bâtiment en retour, non visible de l'endroit par où ils étaient arrivés.

L'odeur les avait déjà prévenus qu'ils avaient affaire à une étable ou à une écurie. C'était en vérité les deux à la fois. Ils distinguèrent sur la gauche une rangée de bêtes à cornes, sur la droite plusieurs chevaux.

Les deux leurs, encore sellés et chargés, occupaient le bout du rang. Ils paraissaient plus ou moins endormis. Comme des touffes de fourrage pendaient encore au râtélier, il était à croire qu'ils avaient mangé à leur faim.

— Nous allons les débarrasser de leurs selles et de tous ces paquets, dit le présumé « gentilhomme ». Ils se reposeront mieux.

— Oui, dit le garçon. Nous pouvons mettre tout ça dans une pièce qui est à côté. Ça ne risque rien.

Il s'était un peu radouci.

Ils firent à leurs bêtes quelques tapes d'amitié, prirent dans leurs paquets ce dont ils avaient besoin pour la nuit, aidèrent le garçon à caser le reste, avec les deux selles, dans un coin du réduit en question où s'entrevoyaient des chaudrons, des baquets, des jougs posés contre le mur.

Puis, derrière le garçon et sa lanterne, ils regagnèrent l'entrée de l'écurie, refirent le chemin le long de la cloison frémissante, et montèrent par l'escalier étroit qui s'enfonçait dans la boiserie. A l'étage, ils retrouvèrent ce qui devait être le haut de la grande cloison frémissante, avec un palier semblable au carré d'en bas et la réplique des deux couloirs en équerre : le longitudinal et le transversal. Mais en face d'eux, à la place de la saillie et de la petite porte d'en bas, s'ouvrait, vers ce qui semblait être la partie de la maison réservée à la machinerie, une continuation du couloir longitudinal.

Le garçon les conduisit par le couloir qui suivait la grande cloison. Bien avant le bout, il les fit prendre sur la gauche un autre petit couloir, dont on avait le sentiment qu'il s'insinuait au cœur de la maison même. Les bruits de machinerie, quoique toujours présents, commençaient à diminuer. En revanche, le bruit de voix semblait augmenter à chaque pas.

Le garçon s'arrêta devant une porte basse, à droite ; l'ouvrit. Ils pénétrèrent dans une pièce à forme bizarre : d'abord une partie étroite et comme étranglée, la cloison de gauche n'allant pas jusqu'au plafond et laissant place à une soupente ; puis un élargissement sur la gauche. Dans cet élargissement, et occupant le premier coin, il y avait un lit étroit, abrité sous une avancée de la soupente ; emplissant l'autre coin, en face du lit, un arrondi de la cloison, assez ample pour que pût se loger derrière un corps de cheminée de grande taille, ou un escalier tournant. En face de l'entrée, une petite fenêtre. Le mobilier comportait, en plus du lit, un petit bahut entre l'armoire et la fenêtre ; une table et des escabeaux contre la cloison de droite. Le plafond, fait de planches bien jointes, était à deux hauteurs : plus élevé dans la première moitié de la pièce — celle qui correspondait à l'étranglement et à la soupente, et supporté là par de légères solives visibles — plus bas dans la seconde partie, où les solives se dissimulaient dans le parquetage. L'ensemble de la pièce était calfeutré et luisant.

— Où couchera mon valet? demanda le présumé gentilhomme.

Le garçon fit un geste vague.

— De l'autre côté.

— Quoi? Dans une autre partie de la maison?

— Oui.

Le voyageur eut le temps de réfléchir qu'après tout rien ne prouvait que ce moulin, si curieusement retiré, ne fût pas une caverne de brigands et qu'en tel cas la première précaution à prendre, quand on avait la chance d'avoir un compagnon, était de s'en séparer le moins possible, surtout de nuit.

— Pourquoi, dit-il, mon valet ne coucherait-il pas ici, dans la soupente? Il ne doit pas être difficile d'y installer une paillasse.

Mais comme en même temps il jetait un coup d'œil à son valet pour lui demander appui, il vit que le nommé Piquereau, plus séduit à la perspective d'une vraie chambre et d'un vrai lit qu'à celle d'une paillasse dans une soupente, faisait une grimace résignée, comme si le caprice d'un maître le privait d'avance de son repos.

— Ça ferait tout un travail, dit le garçon. Votre valet ne sera pas bien loin. Et il dormira mieux à son aise.

Le voyageur était trop las pour discuter. Il dit tout de même :

— Allons voir où vous le logez. Il faut que je connaisse le chemin. Je puis avoir besoin de lui.

— Ce n'est pas la peine, dit Piquereau, qui craignait peut-être des complications. Moi, je reviendrai ici dans quelques moments. Je vous expliquerai.

Le voyageur les laissa partir. Il resta seul avec une chandelle allumée sur la table et une autre, éteinte et tout juste entamée, dans une lanterne accrochée au mur. Il s'allongea sur son lit, mais ne s'endormit pas tout à fait. Bien que ses idées fussent pleines de confusion, à demi dissoutes dans des rêves, il resta capable de s'apercevoir qu'en peu de moments cette grande maison était devenue beaucoup plus silencieuse. Quelques craquements, quelques grincements lointains erraient encore dans la charpente. Parfois résonnait une voix qui semblait assez proche ; mais la rumeur continue et nourrie avait cessé. En revanche, des bruits de chevaux — sabots et gourmettes — s'entendaient au dehors. Certains gémissements doux devaient provenir des feuillages nocturnes. Quant à l'odeur de son et de farine, elle ressemblait à une déjà vieille habitude, inséparable du sentiment de maison et d'abri.

Il ne sut pas combien de temps son valet avait mis pour revenir.

— Ah! c'est toi? Où es-tu logé?

— Vous vous rappelez, en haut de l'escalier, nous avons vu un couloir devant nous. On prend par là. Ensuite, il faut traverser une grande salle, où il y a quantité de sacs, de grain à ce que je crois, et des armoires tout autour. Moi je suis dans une petite pièce qui est au fond à droite.

— Si je comprends bien, tu es au plein milieu du moulin même et de la machine? Il doit s'y faire un vacarme du diable.

— Pas à cette heure-ci. C'est plutôt l'odeur du grain qui serait très forte. Jamais je n'aurais pensé qu'un endroit pourrait sentir le grain à ce point-là. J'espère que cela ne va pas me saouler la tête et me donner des cauchemars... Autrement, la chambre est très convenable. J'ai un vrai lit et un escabeau.

— Eh bien! profites-en. J'espère qu'on ne nous assassinera pas chacun dans notre coin.

— Vous savez, moi, j'ai le sommeil léger. Monsieur n'aurait qu'à crier très fort. J'entendrais.

— J'aime autant ne pas m'y fier.

— Pour le moment, vous n'avez besoin de rien?

— Non. J'ai même, tu vois, un pot d'eau sur ma table.

***

Quand il se réveilla le lendemain, il eut le sentiment que le jour était depuis assez longtemps levé. Les grondements et grincements assourdis emplissaient de nouveau la maison. Mais toute cette boiserie close comme un coffre en faisait un ronron apaisant.

Il ne quitta pas son lit aussitôt. Il éprouvait des courbatures, et surtout une lassitude profonde. Il attendait que les événements décidassent pour lui.

Comme on frappait à la porte, il répondit qu'on entrât. C'était la servante de la veille.

— Vous voulez manger quelque chose?

— Oui. Mais j'aimerais bien me laver d'abord.

Elle revint une première fois avec un pot d'eau chaude et une cuvette; une seconde fois avec un seau, une petite écuelle à demi pleine d'une pâte à savonner et un grand linge blanc.

— Vous saurez retrouver l'endroit où vous avez soupé hier soir? demanda-t-elle.

— Je n'en suis pas sûr.

— J'enverrai votre valet vous chercher. Il est déjà en bas.

— Pourquoi n'est-il pas venu me voir?

— Il a frappé à votre porte, voici une heure. Mais vous dormiez. Il nous avait dit qu'il voulait vous apporter lui-même les choses pour votre toilette. Mais tout à l'heure, quand je suis redescendue, il venait de partir du côté des chevaux. Cela m'aurait pris plus de temps à le chercher.

Resté seul, le voyageur jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il vit qu'il était bien sur la façade principale, tournée vers la pente montante du vallon, qui devait être le Nord-Ouest. Il vit aussi sur la droite le corps de bâtiment en équerre où se plaçait l'écurie-étable. De ce côté, une murette

en quart de cercle, munie vers son milieu d'une grande porte à claire-voie, faisait du terre-plein une cour fermée.

Piquereau parut un peu plus tard.

— Eh bien! le grain ne t'a pas donné trop de mauvais rêves?

— Non. Mais le tapage du moulin, qui a commencé tout à coup, m'a éveillé en sursaut. Je n'ai pas pu me rendormir.

— Tu t'es occupé des chevaux, paraît-il?

— Oui. Ils vont bien.

— Tu as vu des gens de la maison?

— Oui. Le garçon de l'écurie. Et puis l'autre valet, à qui nous avons eu affaire en arrivant. Un autre encore, qui se battait avec les sacs de grain. Mais tout ce monde avait l'air très pressé. Je n'ai guère pu causer, un moment ou deux, qu'avec la servante, celle que vous connaissez. Elle s'appelle Toinon.

— Donc, tu as circulé un peu partout.

— Non. En descendant de ma chambre, j'ai suivi ce long couloir, vous savez. J'ai reconnu la porte de la petite salle où l'on nous avait mis hier soir. J'ai trouvé Toinon, qui m'a fait entrer dans la cuisine, ou plutôt dans une pièce qui est à côté. J'ai mangé un morceau, pour passer le temps. En dehors de cela, je ne suis allé qu'à l'écurie.

— De quoi avez-vous parlé, cette fille et toi?

— Elle m'a demandé qui vous étiez au juste.

— Tu as répondu?

— Qu'elle ferait mieux de vous le demander à vous-même.

— Oh!... Tu n'as pas été trop malgracieux?

— Je le lui ai dit très gentiment, sur le ton de la plaisanterie. J'ai bien compris que c'était de la part de son maître qu'elle me questionnait.

— Pour une servante, elle me semble tenir bien de la place dans la maison. Ne trouves-tu pas?

***

Quand ils furent assis dans la petite salle, la servante Toinon vint leur offrir de la soupe et du lard froid qu'ils purent manger avec du pain bis. Comme la veille, elle paraissait vouloir s'attarder auprès d'eux. Peut-être cherchait-elle à les interroger de nouveau. Le présumé « gentilhomme » prit les devants :

— J'aimerais bien expliquer à votre maître qui nous sommes. Après tout, il a le droit de savoir qui il héberge. Ne pourrais-je pas lui parler?

La servante fit une moue :

— Dites-le à moi. Je le lui répéterai.

— C'est assez compliqué. Cela peut facilement se répéter de travers.

— Non, non, fit-elle avec confiance. J'écouterai bien.

— Pourquoi ne puis-je pas le voir?

Elle leva les épaules :

— Si les choses ne sont pas comme il faut, il ne veut peut-être pas être censé l'avoir su...

Le voyageur sourit, dévisagea la fille qu'il continuait à juger bien subtile pour son état. Puis :

— Vous connaissez la ville de Beaujeu, de nom?

— Oui, de nom. C'est quelque part assez loin, en tirant sur le Lyonnais?

— Bon... Et vous savez naturellement ce que c'est que le maire d'une ville?

— J'en ai une petite idée.

— Eh bien! Je suis le maire de Beaujeu. Je m'appelle Ruchard, François Ruchard; pas exactement gentilhomme, mais de bonne famille bourgeoise.

Elle sembla fort étonnée et resta un moment silencieuse, en examinant le maître, puis le valet qui prit un air de goguenardise cafarde.

— Pourquoi êtes-vous par ici? dit-elle.

— Ah! voilà! Je l'expliquerai à votre maître, dès que je pourrai lui parler. Faites-lui d'abord ma commission.

Ils se levèrent.

— C'est bien de ce côté-ci qu'on sort de la maison, n'est-ce pas?

— Vous voulez partir maintenant?

— Non... non... C'est même un sujet dont j'aimerais causer avec votre maître. Pour l'instant, j'ai seulement envie de respirer un peu l'air frais.

Elle hésita, puis :

— Si ce n'est pas pour partir tout de suite, il vaut mieux ne pas trop vous montrer dehors.

— La raison?

Elle parut chercher :

— Il peut y avoir un inconvénient. Vous ne vous doutez pas des gens qui rôdent par ici, prêts à tout soupçonner... ni des questions qu'on nous fait parfois. J'aimerais mieux que Maître Cornaboux donne d'abord son avis.

— En attendant, que pouvons-nous faire?

— Oh!... rester ici... ou remonter dans votre chambre... comme vous voudrez.

Ils adoptèrent le second parti.

— Nous sommes comme qui dirait prisonniers, murmura le valet, tandis qu'ils longeaient le couloir.

— Si je comprends bien, ils ne nous empêchent pas de partir. Ce qu'ils ne veulent pas, c'est que, pendant que nous restons ici, nous nous laissions voir sans nécessité. Mon Dieu! ils ont peut-être des précautions à prendre, ici comme ailleurs.

Arrivés au palier de l'étage, ils s'arrêtèrent. Piquereau demanda :

— Je vais avec monsieur?

— Oh!... J'ai envie de m'étendre de nouveau sur mon lit. Tu peux aller en faire autant de ton côté.

— Ce n'est pas de refus. Pourvu que ce vacarme me laisse dormir.

— Montre-moi bien exactement où tu loges. Au cas où j'aurais à t'appeler.

— Vous voyez ce couloir et la porte là-bas. Vous entrez dans cette salle aux sacs de grain dont je vous parlais. Au fond, vous avez deux portes. Celle de droite est la mienne.

— Bon. Si par hasard tu apprends quelque chose, viens me le dire.

— Quelque chose... Mais je ne risque guère d'apprendre quelque chose comme ça, couché sur mon lit!

— Je ne pense à rien de particulier. Mais tu peux rencontrer quelqu'un, entendre ceci ou cela. Par exemple, tout ce bruit de voix d'hier soir, je me demande encore ce que c'est.

Ruchard regagna sa chambre, s'allongea sur son lit. Le temps ne lui durait pas. Les odeurs et rumeurs du lieu lui étaient agréables. Pour le moment, il ne désirait rien d'autre que la continuation de cette tranquillité. Il n'était pas sûr que son valet fût exactement du même goût; mais ce n'était pas impossible; et ce n'était pas non plus très important; car les humeurs de Piquereau avaient pris l'habitude de s'accorder finalement aux vues de son maître.

Comme il gardait les yeux ouverts, il goûtait le poli des planches bien jointes. Parfois il ne s'apercevait plus des bruits ni des odeurs. Parfois il y redevenait attentif; et il lui semblait qu'à la clôture des boiseries s'ajoutait ainsi un supplément d'intimité et de protection.

Il entendait bien, de temps à autre, un éclat de voix venant des profondeurs de la maison, ou tout un échange de propos, qui devait avoir lieu quelque part sur le terre-plein ou dans la cour; mais rien de pareil à la rumeur nombreuse et continue de la veille.

Une heure ou peut-être plus avait passé quand la servante, de nouveau, se présenta :

— J'ai parlé à Maître Cornaboux. Je lui ai répété ce que vous m'aviez dit. Il ne s'explique pas bien la chose. Lui vous prenait pour un fugitif.

— Qu'il vienne bavarder avec moi! Je lui expliquerai tout de mon mieux.

La fille sourit :

— Pour l'instant il est fort occupé avec le moulin. Et même si vous alliez le trouver, il se fait trop de bruit là-bas pour que vous arriviez à vous entendre. Je puis comprendre vos explications, vous savez.

Il sourit à son tour :

— Je n'en doute pas. Eh bien! Maître Cornaboux ne s'est pas trompé. Je suis un fugitif.

— Mais fugitif d'où cela? Pas de cette ville dont vous êtes le maire? Ça ne paraît guère possible.

— C'est pourtant vrai.

Elle demande après avoir réfléchi :

— Vous êtes huguenot, ou catholique?

— Catholique.

— Cette ville de Beaujeu est donc tombée au pouvoir des protestants?

— Non. Les protestants n'y sont qu'une grosse poignée.

— Mais alors, qui vous a obligé de partir?

— J'ai refusé de laisser pendre des protestants, qui n'avaient rien fait de mal.

— Et qui voulait les pendre?

— Des enragés, plus papistes que le pape. Il faut dire surtout que ces protestants étaient riches, et qu'on espérait bien piller leurs maisons. Mais, en les défendant, je devenais un mauvais catholique. Pour me punir d'avoir sauvé ces protestants, les enragés se préparaient à me régler mon compte. J'en fus averti. J'ai réussi à m'enfuir, à la nuit noire, avec mon valet. Nous avons marché le plus vite possible, en évitant toutefois les grandes routes. Je crois qu'on a cessé de nous poursuivre depuis déjà loin d'ici.

Il rit :

— Mais vous n'auriez pas de peine à trouver des gens qui nous estimeraient de bonne prise. Voilà. Nous sommes entre vos mains.

— Oh! ce n'est pas moi qui vous vendrai.

— Votre maître non plus?

— Oh! pas lui!

Elle avait mis de l'emphase dans cette réponse. Ruchard la regarda. Ils restèrent un moment silencieux. Elle reprit :

— Cette auberge du Chêne-Vert. Vous ne connaissiez pas les gens?

— Avant d'y être passé? Nous avons rencontré l'auberge tout à fait par hasard.

— Comment ont-ils été amenés à vous parler de nous?

— C'est quand je leur ai dit que nous allions en Champagne et que nous préférions un chemin tranquille.

Elle réfléchit un peu :

— Et quel est déjà le nom de cet endroit où vous allez?

Il réfléchit à son tour, puis éclata de rire :

— Il se nomme Hautevelle. Mais, en vérité, nous n'y allons pas.

— Où allez-vous donc?

— Nulle part, hélas!

Elle le regarda, en montrant qu'elle ne comprenait pas.

— Il est bien vrai que j'avais un parent éloigné qui était l'intendant du château d'Hautevelle. Et je crois qu'Hautevelle est un peu dans la direction que nous avons prise. Mais je ne sais pas du tout si ce parent vit encore, ni s'il est toujours l'intendant de ce château, ni s'il a la moindre

envie d'abriter un fugitif. Je ne sais même pas si, en définitive, j'essayerai de le trouver.

— Enfin, qu'allez-vous faire? dit-elle avec un sourire hésitant et apitoyé.

— Je me le demande.

Il ajouta, en affectant de nouveau la plaisanterie :

— Vous vous figurez peut-être mal à quel point une situation comme la nôtre est difficile. Il est évidemment absurde de partir sans savoir où l'on va. Mais lorsqu'on est obligé de partir?

— Et quand pensez-vous vous remettre en chemin?

Il répondit le plus gaîment qu'il put :

— Quand vous nous chasserez.

Elle affecta, elle aussi, de rire et s'approcha de la petite fenêtre. Elle regarda distraitement dehors. Puis :

— Oh! Si vous êtes fatigués, et si vous tenez absolument à rester un jour de plus, Maître Cornaboux n'est pas homme, je crois, à vous le refuser. Mais cela ne changera rien.

— Mademoiselle, si vous aviez jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, à faire l'expérience d'un sort pareil au nôtre, vous découvririez qu'on apprend à se contenter de peu, même du côté de l'avenir. Un jour de plus! Quelle aubaine!

Elle regarda l'extérieur plus attentivement; elle fronça les sourcils :

— Quel jour sommes-nous? Oui, mercredi... Il n'y aurait pas d'inconvénient à ce que vous couchiez dans cette chambre encore ce soir. Mais si vous ne partiez pas demain matin...

— Eh bien?

— ... je pense que Maître Cornaboux voudrait vous loger ailleurs.

— Pourquoi? Cette chambre-ci est promise à quelqu'un?

— Heu... non... ce n'est pas cela.

Il crut bien faire de ne pas presser la question. Ce n'était pas le moment de se donner les façons d'un hôte incommode, ou trop curieux.

***

Dans les heures qui suivirent, il eut beau prêter attention, il ne saisit pas la rumeur nourrie de voix qui l'avait intrigué la veille. Sous sa fenêtre se faisaient quelques allées et venues. On entendait des pas d'homme, ou de cheval; un craquement de charrette. Ou bien un éclat de voix, que n'absorbait pas le ronron des boiseries, traversait l'épaisseur de la maison. Mais rien de cela n'avait de quoi étonner dans un moulin.

Son valet vint le chercher. Le dîner leur était servi dans la petite salle d'en bas. Piquereau lui-même sortait tout juste de sa chambre.

— J'ai bien compris, dit Piquereau, qu'ils ne tenaient pas à nous voir rôdailler ici et là. Je ne sais pas ce qu'ils craignent. Mais nous leur faisons plaisir en nous montrant le moins possible.

Pendant le repas, Toinon, qui s'occupait d'eux, se borna à des propos sans conséquence. Entre deux de ses apparitions, Piquereau fit cette remarque :

— Cela leur complique sûrement le travail que de nous servir ici à part. Mais ils ne veulent même pas que nous nous frottions dans la cuisine aux gens de la maisonnée.

— Et ces gens, combien sont-ils à ton avis?

— En plus de Maître Cornaboux et de la nommée Toinon, j'ai vu, comme vous, ce valet qui nous a reçus le premier. Il s'appelle, attendez... Prosper. Puis ce garçon d'écurie. Je ne sais pas son nom. Puis un nommé Firmin, qui s'occupe avec les sacs de blé. J'ai aperçu, ce matin, encore un gamin... et une fillette. Je ne serais pas étonné s'il y en avait encore un ou deux autres. La bâtisse est très grande.

Lui non plus n'avait pas entendu la rumeur de voix.

— Il est vrai que dans le tintamarre où je suis là-haut elle ne se distinguerait pas.

— Estimons-nous heureux, conclut le maire fugitif, qu'il ne soit pas question de notre départ. Et après ce repas, nous remonterons dans nos chambres bien sagement. C'est peut-être un peu ennuyeux. Mais nous avons la ressource de faire la sieste. Si nous avons à reprendre la route, qui sait quelles fatigues nous attendent!

Ils se retirèrent, en effet, chacun dans son coin. Deux bonnes heures avant la tombée du jour, Ruchard était encore allongé sur son lit. Où, d'ailleurs, pouvait-il se tenir? Les escabeaux, pour qu'on y restât longtemps assis, étaient trop peu commodes.

Il avait d'abord sommeillé. Puis quelque suite et clarté dans les idées lui étaient revenues. Mais ni son esprit ni son corps n'avaient besoin d'agitation. Il s'amusait à rêver une vie se continuant ainsi : entre ces murs de bois et ces planchers vibrants, entre ces bruits lointains de roues et ces odeurs de son et de farine. Déjà, la quasi-certitude de passer la nuit prochaine dans cette clôture protectrice lui paraissait une immense faveur du sort.

Il entendit frapper à la porte. C'était Maître Cornaboux. Le meunier se présenta d'un air bonhomme:

— Toinon m'a répété ce que vous lui aviez dit. En voilà une aventure!

Dans le ton du propos, il semblait y avoir moins d'incrédulité que d'étonnement presque admiratif.

— Vous aviez de la famille? reprit-il. Peut-être femme et enfants?

— Non. Dieu merci, je suis célibataire. J'ai des frères et une sœur qui ont quitté le pays. Mes parents vivent encore. Mais ils sont à la campagne, à quatre lieues de Beaujeu. Je ne pense pas qu'on les inquiète.

— Avez-vous pu au moins leur faire vos adieux?

— Oui; plusieurs jours avant de partir. Je sentais déjà la tournure des choses.

— Votre valet non plus n'a laissé personne derrière lui?

— Non plus. Sa famille n'est pas de Beaujeu. Oh! il avait peut-être quelque bonne amie. Ce ne doit pas être bien grave.

— Ces parpaillots que vous n'avez pas voulu laisser pendre, ont-ils au moins réussi à se sauver?

— Oui.

— De quel côté?

— Je ne sais pas. Je me suis même arrangé pour ne pas le savoir.

— Vous en ont-ils eu de la reconnaissance?

— Je le suppose. Je ne l'avais pas fait par amitié pour eux.

— Pourquoi l'aviez-vous fait?

— Parce que je n'aime point qu'on tourmente les gens à cause de ce qu'ils croient, ou ne croient pas.

Le meunier ne répliqua rien. Il dit un peu plus tard :

— Et c'est vrai aussi que vous ne savez pas au juste où aller?

— Oui. Je m'excuse de vous avoir parlé de ce château d'Hautevelle, où il est bien possible que j'aie toujours un parent, mais où il est encore plus possible que, parent ou non, l'on m'éconduise.

Il soupira, tout en riant.

— Les fugitifs ne sont pas très désirés par le temps qui court.

Le meunier hocha la tête. Il semblait éprouver de l'embarras et de la sympathie.

— Il faudra pourtant, dit-il, que vous preniez un parti. Vous avez bien un projet?

— Non... Connaissez-vous par hasard un pays où personne ne s'occuperait de vous, où l'on aurait le droit de croire ce qu'on veut, sans risquer le bûcher ou la potence? Même de ne rien croire?... Indiquez-le moi tout de suite. Si ce n'est pas en Chine ou dans la lune, je ferai des prouesses pour y arriver.

Le meunier hocha la tête à nouveau, sourit, se gratta la joue.

— Nous y irions tous, finit-il par dire.

Ruchard se sentit soudain envahi d'aise. Il s'approcha du meunier, lui dit avec élan :

— Alors, vous aussi, vous pensez qu'on n'est pas obligé en conscience de pendre un parpaillot qui n'a rien fait de mal?

Maître Cornaboux ne répondit que par un rire où subsistait de l'embarras. Il semblait comme au regret d'en avoir laissé entendre plus qu'il n'eût été prudent.

Puis il dit à mi-voix :

— Quand ces gens de l'auberge, là-bas, vous ont parlé de nous, ils savaient que vous étiez en fuite?

— Nullement. Je racontais que j'allais en Champagne; et que je me méfiais des trop grandes routes, à cause des mauvaises rencontres qu'on y peut faire; c'est tout.

— Avez-vous deviné pourquoi ils vous conseillaient de passer par ici?

— Je l'ai si peu deviné que mon valet et moi avions compris deux

choses différentes ; lui, qu'on nous conseillait bien de passer par ici, mais de ne pas trop écouter ce que vous nous raconteriez...

— Tiens !

— ... moi, que c'était le moulin même qu'il fallait éviter, parce qu'il n'était pas sur le bon chemin. Je crois que c'est mon valet qui avait le mieux compris. D'abord, votre moulin n'est pas placé après un carrefour, ou une fourche. Quand on le voit, il n'est plus temps de se décider.

— Oui... Oui...

Le meunier se frottait soigneusement le menton.

— Oui... Il y a des gens si méchants. Vous êtes sûr qu'ils ne vous ont pas parlé d'autre chose ?

— Du moins, cela m'a échappé.

Comme avait fait la servante, le meunier s'approcha de la fenêtre. Puis il se retourna, et, d'une voix coupée d'hésitations :

— Si vous avez l'intention de rester encore demain ici, je vous demanderai peut-être de changer de chambre.

— Ce sera comme vous voudrez, bien entendu. Nous sommes déjà trop heureux que vous ne nous mettiez pas dehors.

Ruchard ajouta, en promenant les yeux autour de lui :

— Je ne serais pas sincère si je ne vous disais pas que je me suis déjà attaché à ce coin-ci. Il y fait si plaisant, si doux !

Le visage de Cornaboux s'éclaira :

— Vous comprenez, je me sens porté à avoir confiance en vous. Mais il me faudrait tout de même vous connaître encore un peu mieux. On est si souvent trompé, dans ce temps de misère, ou trahi.

— Je ne vois pas bien, répondit Ruchard d'un ton limpide, comment je pourrais vous tromper, encore moins vous trahir. Mais votre souci est en soi tout naturel.

Comme le meunier tournait encore du côté de la fenêtre, malgré lui, semblait-il, un regard préoccupé, l'autre sentit une idée qui lui avait déjà traversé l'esprit prendre de la consistance et il crut pouvoir insinuer, en déguisant d'un rire son propos :

— A la réflexion, moi-même, si je logeais un inconnu, je n'aimerais pas trop l'installer dans cette chambre. Avec la fenêtre placée comme elle est, quel espionnage on pourrait faire ! Je n'y avais pas encore pensé. D'ailleurs, j'ai passé tout mon temps allongé sur le lit. Mais je me rends compte... Et je n'ai pas envie que plus tard, s'il se faisait sur vous et votre moulin de méchants rapports, vous puissiez vous dire : « Cela vient de ce maire fugitif de Beaujeu, que j'ai eu la sottise d'accueillir et de bien traiter. » Car moi je garderai un bon souvenir de vous. Je veux que vous gardiez un bon souvenir de moi.

Cornaboux fit un sourire très humain, sans trouver de réponse.

— Je regrette bien, poursuivit Ruchard, qu'on ne puisse pas condamner

cette fenêtre ; coller du papier aux vitres, par exemple, et clouer une latte de bois qui empêche d'ouvrir.

— Cela rendrait la chambre bien peu plaisante.

— Oui, si le papier était trop épais, et mangeait la lumière. Sinon... Pour moi, je me passerais fort bien de regarder au dehors. Quand je me repose sur ce lit, il me suffit de voir autour de moi ces boiseries luisantes. Elles s'arrangent on ne peut mieux avec mes pensées... Mais après tout, l'autre chambre que vous aviez à m'offrir m'enlèverait peut-être tous mes regrets. Si nous allions la voir.

— Je veux bien.

Maître Cornaboux le mena jusqu'au palier. Puis ils s'engagèrent dans le long couloir qui était la réplique de celui d'en bas, et où Ruchard n'avait pas eu l'occasion de pénétrer encore. De ce côté non plus aucun brouhaha de voix n'était perceptible. Le meunier ouvrit sur la gauche une porte, qui ne devait pas être bien loin de correspondre à celle de la petite salle au rez-de-chaussée. Mais la pièce même semblait encore plus petite. Elle offrait un carré exigu, mais nulle particularité piquante, avec un étroit lit de bois pour tout mobilier.

— Bien entendu, déclara Cornaboux, assez timidement, j'y ferais mettre une table et des escabeaux.

Il reprit :

— Oh! je reconnais qu'ayant à y passer la journée entière, vous êtes beaucoup mieux là-bas.

Ruchard ne fit pas de réponse.

Le meunier le raccompagna jusqu'à sa porte, et lui dit en le quittant :

— Nous verrons cela demain matin.

***

Le jour suivant commença par une visite de Toinon, qui apportait les accessoires de toilette.

Ruchard lui déclara de but en blanc :

— Dites à Maître Cornaboux que je suis tout prêt, naturellement, à changer de chambre, mais qu'en tout cas il n'a pas à se tourmenter. Je lui donne ma parole d'honneur de ne pas regarder par cette fenêtre. Même s'il venait dans la cour un escadron de trompettes, ou toute la maison du roi! Et je n'en raconterais jamais rien à personne ; parce qu'au fond cela m'est égal. Je n'ai pas plus envie de bavarder sur le compte des autres que je n'ai envie qu'on bavarde sur le mien. Ce que je souhaite d'abord, c'est le repos, et l'obscurité.

Elle fit un sourire ambigu :

— Oh! je ne sais pas ce que Maître Cornaboux au juste a pu vous dire, ni ce que vous vous êtes mis dans la tête. Mais ici nous n'avons rien à cacher.

— Bien sûr, répliqua-t-il en riant, je n'aimerais pas découvrir que je suis tombé dans un rendez-vous d'assassins. Mais, même dans ce cas, j'essayerais de ne rien savoir et, le moment venu, de m'éloigner discrètement. Dans la suite, si je n'avais été l'objet ici, pour mon compte, que de bons procédés, je me garderais bien de faire part de ma découverte à qui que ce fût. Et, là-dessus, Piquereau me ressemble... Donc ne craignez rien de nous, de toute façon.

Elle reprit, en se forçant un peu :

— Depuis hier, avez-vous réfléchi à ce que vous alliez devenir?

— J'ai vaguement réfléchi. Je n'ai rien trouvé.

— Pourtant...

— Oui, oui, je sais. J'ai un peu d'argent sur moi. Je n'en ai pas beaucoup. Il nous faudra, tôt ou tard, quelque moyen de vivre.

Il eut un petit rire :

— Dommage que...

— Que?...

— Que cet endroit-ci, au lieu d'être un moulin, ne soit pas une auberge.

— Pourquoi?

— Je ne sais aucun métier. Et je ne suis probablement pas assez vigoureux pour porter sur mon dos toute la journée des sacs de grain. Mais dans une auberge, on peut plus facilement se rendre utile. On sert les clients par exemple. On tire le vin au tonneau pour remplir les pichets ou les bouteilles.

Elle discernait mal dans quelle mesure il plaisantait.

— Ce ne serait guère votre place, dit-elle.

— Oh! nous vivons à une époque où il est sage de se préparer à tout et de ne pas faire les délicats.

Elle sortit. La question du changement de chambre n'avait pas été soulevée. Personne ne se présenta non plus pour coller du papier aux vitres.

Après qu'il fut revenu de la soupe du matin, il ne tarda pas à entendre des allées et venues dans la cour. Et aussi des voix. Mais jusqu'au milieu de l'après-midi le mouvement resta modéré, et dans les entrailles de la maison ne sembla point se former une rumeur copieuse comme l'avant-veille.

Ruchard mit son point d'honneur à ne jamais s'approcher de la fenêtre. « Je ne sais pas du tout, pensa-t-il, si l'on épie mes gestes de quelque endroit. Mais ils pourront voir que je tiens parole. »

Il eut un peu de peine à égayer Piquereau, qui, bien reposé maintenant et moins enclin que son maître à se réfugier dans la rêverie, commençait à trouver que la halte durait beaucoup.

— Pourtant l'endroit ne te déplaît pas?

— Non. Mais il faudrait avoir quelque chose à faire. Nous n'avons pas le droit de mettre le nez dehors. Je n'ose même plus trop me pro n:.

ner dans les couloirs. Quand je rencontre quelqu'un, j'ai toujours l'idée qu'il se demande à quelle tournée d'espionnage je suis occupé.

— Notre intérêt est de nous faire bien voir. Alors sois patient, comme moi.

— Encore faudrait-il espérer quelque chose!

— Écoute : suppose que des gens soient encore à notre poursuite. Ce n'est pas probable ; mais c'est possible. S'ils continuent à marcher de l'avant et s'ils ne trouvent rien, même pas une trace, ils finiront par se décourager. Ce sera comme lorsqu'un lièvre a réussi à se blottir dans un sillon et que la chasse l'a dépassé. Nos poursuivants rentreront chez eux. A ce moment-là, les routes pour nous seront bien plus sûres.

— Oui, mais si l'on nous cherche, et si les gens, à cette auberge du Chêne-Vert, disent qu'ils nous ont enseigné ce moulin, nos ennemis peuvent avoir l'idée de venir nous y chercher.

— Ils l'auraient déjà fait. Et même, dans ce cas, il suffit que les gens d'ici déclarent : « Nous n'avons rien vu. » Les autres n'iront pas à se mettre à fouiller la maison. Maître Cornaboux est un brave homme. Ni lui ni les siens ne nous livreront si, de notre côté, nous nous montrons bien dociles.

Environ une heure avant la tombée du jour, au moment où la rumeur des voix devenait très nourrie, et après que dans la cour eurent claqué bien des pieds de chevaux, Ruchard reçut une autre visite de Cornaboux.

— Figurez-vous, dit le meunier, que j'ai eu l'occasion de causer tout à l'heure avec un homme qui est au courant de votre histoire.

— Comment cela? fit Ruchard, brusquement saisi d'inquiétude.

— Oui... Il se présente ici, une fois ou l'autre, un peu toutes sortes de gens. Celui-là est un marchand que je n'avais pas vu depuis un bon trimestre. Vous me direz qu'il n'a rien à faire chez moi ; c'est vrai... mais...

Cornaboux parut chercher ses mots avec précaution.

— ... Il y a des personnes qui font volontiers un détour... parce qu'elles pensent rencontrer des amis... et l'on sait aussi que nous nous intéressons à tout ce qui se passe.

Il leva un bras.

— On apprend des choses si abominables. Le peu qui reste de braves gens se demande chaque jour quelle calamité ne va pas leur tomber dessus. C'est pour cela qu'ils aiment à être renseignés, et à se sentir les coudes... Bref, mon homme, sans venir de par chez vous, se trouvait avant-hier à Beaune, et il a entendu parler de votre affaire.

— Par des individus qui étaient à ma poursuite?

— Non. Par d'autres marchands. Je ne sais pas au juste d'où ceux-là le tenaient.

— Et qu'est-ce qu'ils disaient de moi?

— Eh bien! que vous aviez été obligé de prendre la fuite — vous qui étiez maire de Beaujeu depuis plus d'une dizaine d'années, et bien estimé

du monde honnête — parce que vous ne vouliez pas pactiser avec des brigands et des assassins. Et ils citaient cela comme un exemple du malheur des temps, et de ce qui nous menace tous.

Ruchard se sentit fort soulagé. Il lui sembla d'ailleurs que le meunier le considérait avec une sympathie toute nouvelle. Il demanda :

— Ces marchands n'ont pas dit si l'on me poursuivait, et de quel côté?

— Je ne pense pas.

L'inquiétude reprit le fugitif :

— Et vous? Qu'avez-vous dit à votre marchand? Que justement j'étais sous votre toit.

— Dieu non! J'ai écouté cela comme une de ces tristes histoires qui vous font lever les bras au ciel. Et dès que j'ai pu, j'ai pris dans un coin Toinon et Prosper, et je leur ai dit qu'ils auraient affaire à moi s'ils bavardaient, et de bien avertir les autres de la maison. D'ailleurs, ils ne sont pas si bêtes que cela.

Cornaboux ajouta avec un sourire plein de sous-entendus :

— Ils ont l'habitude de tenir leur langue.

Il insinua un peu plus tard :

— Vous plaisantiez quand vous avez dit à Toinon que, si vous aviez l'occasion de faire un petit travail, vous accepteriez?

— Je ne plaisantais pas.

— Il est évident, continua le meunier avec précaution, que si vous deviez rester encore quelques jours, vous vous ennuieriez moins en vous occupant à quelque chose... oui, en vous mêlant un peu à nous. Sans même parler du fait que ce serait une façon pour vous de payer le vivre et le couvert.

— Oui. Quoique, pour ce qui est de ma dépense, mon intention est bien de la régler, comme vous le savez.

— Oui. Mais il vaut mieux que vous gardiez votre argent le plus possible... Oh! nous ne sommes pas des loups. Si vous étiez gêné de ce côté-là, cela s'arrangerait toujours. Non. Je pense plutôt qu'il doit être pénible de rester à se morfondre dans cette chambre, du matin au soir.

Cornaboux parut perplexe :

— Il y a aussi votre valet.

— Oui. Et j'ai idée qu'il supporte la solitude et l'inaction encore plus mal que moi.

Cornaboux se palpait le menton.

— Croyez-vous qu'il accepterait de nous aider à brouetter les sacs de grain?

— Lui? Sûrement. Il en serait même ravi. Peut-être au début se fatiguera-t-il plus vite qu'un autre. Mais il est solide.

— Bon... Quant à vous, si j'osais...

— Eh bien?

— Je ne vois guère d'autre façon de vous employer.

— Dites.

Cornaboux semblait tourner autour d'une explication difficile.

— Je veux parler de la... de la grande salle.

Une fois ces deux mots prononcés, il regarda le visage de Ruchard, comme s'il allait y saisir quelque mouvement très significatif. Mais le voyageur ne laissa rien voir.

— Oui... il nous vient du monde, pas mal de monde, trois fois par semaine. Nous sommes un peu à court pour le service. Et le lendemain de ces jours-là, il reste tout de même un travail en surplus : des verres et des pichets à ranger ; des récipients à vider ou à remplir... Je sais bien que c'est au-dessous de vous...

— Oh! il n'y a plus guère grand'chose qui soit au-dessous de moi.

La mine de Cornaboux parut s'éclairer. Il reprit avec plus d'entrain :

— Ce serait seulement une question de quelques jours. Vous vous ennuieriez moins, votre valet comme vous, il me semble... Ensuite, nous verrons... nous verrons... Et à mon avis, vous serez encore plus à l'abri qu'en vous cachant tout à fait, comme maintenant. Supposons, en effet, qu'il arrive à se savoir que deux voyageurs logent dans le moulin, sans jamais se montrer... Alors, tout de suite, on a des soupçons. Les imaginations travaillent. Mais qu'on voie quelqu'un de plus aider au service de... la grande salle... et quelqu'un d'autre donner la main à Prosper et à moi pour le grain et la farine... la première explication venue met l'esprit des gens en repos.

— L'idée me paraît excellente. Maintenant, il faudra que vous ayez des vêtements de travail à nous prêter. Dans ce costume, si modeste qu'il soit, je n'ai pas trop l'air d'un garçon d'auberge.

— On vous trouvera cela. Notez que... — la voix de Cornaboux devint très sérieuse — je vous donne là, à vous deux, une preuve de confiance extraordinaire... Vous surtout, vous serez amené à entendre toutes sortes de choses...

— Je vous promets de ne pas écouter.

— On écoute malgré soi. Ce n'est pas, remarquez, qu'il se dise quoi que ce soit de criminel. Si nous ne vivions pas dans un temps pareil, ce qui se dit chez moi devrait pouvoir se crier sur la place publique. Mais vous savez quelles précautions on est obligé de prendre!

— Même si j'entends malgré moi, je vous jure de ne rien répéter à personne.

— Votre valet non plus n'est pas un bavard?

— Non. Il s'en donne l'air quelquefois. Mais c'est quand il bavarde le plus qu'il en dit le moins. Autrement me serais-je fié à lui quand je préparais secrètement ma fuite? Et depuis, n'aurait-il pas eu vingt occasions de nous trahir?

— C'est vrai.

Quand il se retrouva seul, Ruchard s'étendit de nouveau sur son lit, mais cette fois avec une sorte d'allégresse avide. Les heures de quiétude somnolente et de rêverie bien close allaient finir. La sagesse était d'en

savourer les dernières. Pourtant, quelles que dussent être les nouvelles journées, cette chambre serait encore là pour vous accueillir le soir, meurtri peut-être d'une fatigue inhabituelle. Il regardait la petite fenêtre, les boiseries luisantes, l'arrondi de la cloison, par lui-même si plaisant à l'esprit. Il entendait la vibration des lointains engrenages, le claquement dans la cour de pieds de chevaux, et dans les entrailles de la maison la rumeur des voix, déjà plus faible. « Je vais enfin savoir, se dit-il, ce qu'est au juste cette rumeur. Je vais peut-être circuler dans son milieu. Ce qu'ils appellent « la grande salle », c'est là même, ou tout près de là, qu'il pense m'employer sans doute. Et dès maintenant le mystère diminue. Quand j'entendrai cette rumeur s'éveiller dans la carcasse de la maison, je saurai quel nom lui donner. Je dirai : « La grande salle ».

***

Il commença le lendemain matin le service qu'on lui avait proposé On le conduisit d'abord, par l'escalier et le long couloir du rez-de-chaussée, à une pièce oblongue qui était contiguë à la cuisine. Sur le sol et sur des planches se présentaient toutes sortes de récipients : des tonnelets de bois ou de terre cuite, des bouteilles de verre ou de métal, des pots d'étain, des gobelets, des verres. On lui dit que les principales provisions de vin ou d'eau-de-vie se trouvaient à la cave ; et qu'il fallait y descendre de temps en temps pour renouveler celles qu'on gardait à portée. L'escalier qui menait à la cave était de pierre et fermé par une trappe. Le long des marches régnait une bordure de pierre creusée ; et dans le creux l'on pouvait faire glisser, en le tenant au besoin par une corde, un petit fût ou un tonnelet. Une porte ouvrait sur la cuisine. Un escalier tournant, qui était de bois, montait à la grande salle. Cette grande salle semblait occuper toute une partie du premier étage. Elle devait avoir d'autres accès.

Il comprit que, pour le moment, il aurait peu affaire du côté de la grande salle. On l'occuperait surtout dans la pièce oblongue du rez-de-chaussée, à mesurer les boissons commandées par les visiteurs, à remplir les récipients. Il aiderait aussi à monter les tonnelets de la cave. Peut-être aurait-il parfois à grimper l'escalier de bois pour porter un pot jusqu'à l'étage. Mais Toinon l'attendrait en haut des marches et le lui prendrait des mains. On lui avait prêté une vieille veste de cuir et une culotte de velours, qui lui donnaient suffisamment l'apparence d'un serviteur.

Au cours de cette première journée, qui était une de celles où la grande salle chômait, Ruchard ne s'employa guère qu'à des rangements et des préparatifs. Ce n'est que le lendemain qu'il fit connaissance avec l'animation particulière de l'endroit. Il constata qu'avant midi les visiteurs de la grande salle étaient rares, et ne faisaient guère que passer. Il les entendait descendre de cheval ou de mulet dans la cour, ou sur le terre-plein. Des voix résonnaient ; puis des pas sur des marches d'esca-

lier, à travers l'épaisseur de la maison. Il était parfois possible de reconnaître, au départ, des voix, ou même des pas, qu'on avait distingués à l'arrivée. L'après-midi, surtout dans la seconde moitié, les visites devenaient plus nombreuses et duraient davantage. Mais, ce jour-là, Ruchard n'eut pas l'occasion de pénétrer dans la grande salle. Il monta plusieurs fois porter un pot qu'avait réclamé Toinon. Chaque fois, Toinon l'attendait sur le palier. Tout ce qu'il put saisir à la dérobée, par l'entrebâillement de la porte, fut une forte bouffée de voix, de la fumée de pipes, et une échappée sur une assistance qui ressemblait à celle d'un cabaret, bien que d'aspect moins populaire. Il évita d'ailleurs de laisser paraître la moindre curiosité.

Ce ne fut que trois jours plus tard qu'il en découvrit davantage. Peut-être les gens de la maison l'avaient-ils observé, mis à l'épreuve, et s'étaient-ils persuadés que tout ce qu'il demandait, c'était la sécurité et le gîte. On l'envoya porter des pots dans la salle même, et à plusieurs reprises. C'était une vaste pièce, au plafond bas, à grosses solives, de forme irrégulière. Deux fenêtres l'éclairaient sur le côté, une autre à l'un des bouts. Quand le jour tombait, on allumait de grosses lampes pendues au plafond. Il y avait un certain nombre de tables — sept ou huit — d'une lourdeur rustique, entourées d'escabeaux, de bancs et surtout de sièges de paille à dossiers, dont quelques-uns mêmes étaient des chaises à bras.

A chacune des apparitions de Ruchard, l'assistance différait plus ou moins, en nombre ou en composition. Elle ne dépassa jamais les deux douzaines. Les gens buvaient modérément et causaient, sans faire de grands éclats de voix. Certains, pour accompagner la boisson, mangeaient un morceau. Au cours de la même après-midi, Ruchard n'aperçut parmi les visiteurs que deux femmes, l'une et l'autre en tenue de cheval.

Ils se connaissaient entre eux, visiblement. Toinon et Cornaboux — lequel se rencontra là deux fois en même temps que Ruchard — les traitaient comme des habitués et des amis.

Il était difficile de dire au juste à quelle condition ces gens ressortissaient. Aucun n'était un simple paysan. Aucun non plus n'avait les façons d'un grand seigneur. La plupart étaient venus à cheval, comme le confirma ensuite Piquereau, qui avait eu l'occasion de voir les bêtes à l'écurie. Ils avaient donc le costume du cavalier, mais de celui qui cherche la commodité, non le brillant de la tenue. Ce qui au reste était de nature à tromper sur la qualité des personnes : pour se rendre, à travers bois et broussaille et au risque de la pluie, jusqu'à ce moulin écarté, l'on pouvait fort bien s'être habillé plus grossièrement que d'habitude. Quelques-uns seulement portaient une arme, d'une manière ostensible. Mais d'autres pouvaient en dissimuler une, ou avoir laissé une paire de pistolets dans les fontes de leur selle.

Le plus vraisemblable était que se formait là — pour des raisons encore difficiles à débrouiller — un mélange de propriétaires campagnards,

petits et moyens, de modestes gentilshommes, même de bourgeois appartenant à quelques bourgs et bourgades du voisinage. Ce qui semblait assuré, c'est qu'on n'avait affaire ni à des gens de guerre professionnels, ni à des voleurs de grand chemin.

Quant aux propos, Ruchard n'en recueillit le premier jour que des fragments. Chacun de ses passages durait peu. Il ne voulait pas non plus se donner l'apparence d'écouter. Enfin, la nouveauté de son service et le désir de bien faire lui occupaient l'esprit.

Il observa que beaucoup de conversations se poursuivaient à mi-voix, par une sorte de précaution générale ou d'habitude, car ses entrées à lui n'y changeaient rien. D'ailleurs sa présence ne paraissait produire aucune gêne, soit qu'il eût réussi à la rendre tout à fait insignifiante, ce qui était malgré tout peu probable, soit plutôt que Maître Cornaboux l'eût annoncée en termes rassurants.

Ce qu'il eut le temps de remarquer aussi, c'est que les conversations semblaient souvent s'accrocher à des mots convenus, à des allusions, à des plaisanteries qui devaient avoir une clef. Parfois, à un propos presque chuchoté, que les gens s'étaient passé de l'un à l'autre en penchant le corps, succédait un éclat de rire très bruyant qui réunissait deux ou trois tables.

Le soir, le maire fugitif retrouva son valet dans la petite pièce du rez-de-chaussée, où Toinon vint, comme les autres jours, leur servir une écuelle de soupe, du vin et du fromage. (Le reste de la maisonnée soupait dans la cuisine ; mais ils n'étaient pas encore priés de s'y joindre, que ce fût par un reste de précaution, ou pour ne pas leur imposer ce surcroît de familiarité.)

Ruchard interrogea Piquereau :

— Qu'as-tu observé de ton côté ? Quelle est maintenant ton idée sur cette maison et les gens qui la fréquentent ?

— Vous voulez dire : qui la fréquentent un jour comme celui-ci ? Les autres jours de la semaine, je me figure que c'est plus ou moins de la clientèle ordinaire de meunier.

— Plus ou moins. Car j'ai bien le sentiment que, même les autres jours, il y a des visites qui n'ont rien à voir avec le blé et la farine.

— Oui... Je n'ai pas été dans la grande salle comme monsieur, ni aux abords. Je suis donc moins bien placé pour juger. Ce que je puis dire, c'est que certains viennent de loin. Vous en auriez qui auraient fait des quatre à cinq lieues pour se rendre ici, et qui en auraient autant à faire pour le retour, avec les embarras de la nuit en plus — il est vrai qu'il commence à faire clair de lune — que cela ne m'étonnerait pas.

Il avait pris un ton de gravité compétente pour formuler son hypothèse.

— Ce que je puis dire encore, c'est que beaucoup prennent des précautions. Tenez. J'en ai vu qui se connaissaient fort bien, qui se disaient adieu à l'écurie, et puis qui faisaient exprès de ne pas partir en même

temps — oui, ils attendaient au besoin plusieurs minutes — comme s'ils avaient craint d'être vus ensemble

— Ce qui, d'un autre côté, peut être une imprudence par le temps qui court ; un homme seul risque bien davantage d'être attaqué.

— Peut-être veulent-ils seulement ne pas être vus ensemble au sortir du moulin. Peut-être plus loin se retrouvent-ils ? Ou restent-ils à portée de voix ?

***

Au cours de la semaine suivante, le sens, ou du moins l'esprit des propos qui s'échangeaient dans la grande salle, les jours d'affluence, finit par se laisser entrevoir.

Tout en vaquant à son service, et sans rien faire pour s'attarder auprès des tables, où la plupart des visages commençaient à lui devenir familiers, Ruchard entendit qu'il était souvent question d' « actions horribles », d' « excès abominables », d' « atrocités à faire douter qu'il y ait un Dieu ». Et les allusions semblaient se rapporter non à quelque pays lointain, mais à des parages tout proches, et à des incidents dont celui qui parlait venait d'être plus d'une fois le témoin direct. L'on citait, ou l'on décrivait en peu de mots, une pendaison, un massacre, qui achevait tout juste de s'accomplir. La mention de tels faits, en eux-mêmes, n'avait certes pas de quoi étonner Ruchard. Ne vivait-il pas depuis des années dans l'environnement d'abominations très semblables ? Ce qui était plus nouveau, c'était la façon dont les gens de la grande salle prenaient les choses ; et non pas quelques-uns, mais apparemment tous. Parfois un détail, donné à voix basse, et que l'on se communiquait d'une table à l'autre, provoquait un silence, puis des paroles d'indignation, de furieux haussements d'épaules, un coup de poing violent sur le bois, et les verres et poteries tremblaient.

Certains des auditeurs paraissaient avoir dépassé la période de l'indignation. Ils accueillaient tout par le dégoût et le ricanement. On croyait les entendre dire : « A quoi d'autre vous attendez-vous ? » Là-dessus ils vidaient leur verre, comme si boire un coup eût été le dernier geste raisonnable.

A d'autres moments flottait dans la conversation, ou rebondissait d'une table à l'autre, quelqu'une de ces locutions trop fameuses, qu'on entendait alors répéter chaque jour, et qu'enveloppait une lueur terrifiante, car c'était sous leur enseigne et par leur vertu que les hommes se battaient, que les bûchers s'allumaient, que les gibets recevaient leurs trousses de cadavres. « Prédestination », « Grâce suffisante », « Transubstantation », « Présence réelle »... Mais ici, il en était fait un usage bien différent : on semblait les traiter comme les marottes d'un cortège de fous, ou les balles d'un jeu dérisoire. On se les renvoyait à la tête, en les

barbouillant de plaisanteries, de sarcasmes. On en faisait une matière à facéties verbales ; et les rires d'exultation qui éclataient parfois montraient qu'une pointe heureuse avait touché et libéré d'un coup toute une réserve d'allusions clandestines, toute une charge, amassée longuement, de comique pour initiés. Quelquefois non plus il n'était pas douteux, à la brusque énormité des rires, qu'une de ces chimères sanglantes venait d'accoucher d'une obscénité grosse comme elle, par la bienfaisante magie d'une contrepetterie ou d'un calembour. Car si l'un des accents principaux de l'auditoire était l'indignation, un autre était la bonne humeur.

Un soir que Ruchard et Piquereau prenaient comme d'habitude leur souper dans la petite pièce du rez-de-chaussée, Maître Cornaboux ouvrit la porte :

— L'ami Piquereau, déclara-t-il d'un ton cordial, quand tu auras fini, tu feras bien d'aller jusqu'à la cuisine. Prosper a quelque chose à t'expliquer pour les sacs qu'on nous apporte demain matin.

Ruchard comprit à la mine du meunier que ce n'était là qu'un prétexte pour écarter le valet. Piquereau s'en avisa également et, après un échange de clins d'œil avec son maître, ne tarda pas à quitter la salle.

— Vous ne languissez pas trop ? commença Cornaboux en s'asseyant.

— Mais non.

- Et vous ne savez toujours pas quand vous pensez vous remettre en route ?

— Ma foi non ! dit gaîment Ruchard, à moins que nous ne soyons un embarras ?

Le meunier ne répondit pas sur ce point.

— Ce service de la grande salle, reprit-il, n'est pas trop pénible ?

— Je m'y suis facilement habitué. Les gens de la maison me traitent bien. Les visiteurs sont des personnes de bonne compagnie.

— Ce qu'il vous arrive d'entendre ne vous écorche pas trop les oreilles ?

— Je vous l'ai dit : j'écoute le moins possible. Mais ce que j'entends malgré moi est loin de me déplaire.

— Vraiment ? Vous ne vous dites pas qu'il se tient ici trois fois la semaine une foire d'impiétés et de blasphèmes ?

— Il arrive, au contraire, que je me retienne de rire, ou de placer mon mot.

Cornaboux leva la main :

— Retenez-vous, en effet ! L'on m'a déjà suffisamment questionné sur vous.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Que vous étiez un parent éloigné de ma défunte femme... d'une condition assez relevée, d'ailleurs, comme le montraient bien vos manières ; mais que vous aviez eu des ennuis dans votre pays, pour n'avoir point voulu hurler avec les loups. Pour les gens de la grande salle, voyez-vous, il n'y a pas de recommandation meilleure.

— Ils savent donc que je me cache ?

— Pas exactement. Ils se disent au moins que vous n'êtes ni un ennemi, ni un espion.

Ruchard faillit demander qui étaient au juste les habitués de la grande salle, d'où ils venaient, pourquoi ils se retrouvaient ainsi. Il en avait bien une première idée, qu'il avait retournée plus d'une fois avec Piquereau dans leur conversation du soir. Il eût aimé se la faire confirmer ou redresser. Mais il fallait un biais pour poser la question ; et le biais ne s'offrit pas.

Cornaboux, quand il se leva et lui souhaita bonne nuit, fit spontanément cette remarque :

— Cette espèce de gens que vous voyez dans la grande salle... oui, eux, et leurs pareils... où qu'ils soient... c'est ce qui nous reste de meilleur par ce temps d'abominations. Au moins je le crois, moi qui vous parle. C'est parce qu'on en rencontre quelques-uns comme eux qu'il vaut encore la peine de vivre... Je sais bien, moi, que celui qui leur voudrait du mal serait un grand criminel ; une vipère à écraser.

***

Au début de la semaine suivante, Ruchard, tandis qu'il vaquait à son service, entendit parler d'une certaine approche de troupes. La nouvelle semblait à la fois plus sérieuse dans son fond et plus trouble dans ses détails que telles autres qui s'échangeaient entre les tables de la grande salle, ou qui rôdaient de l'écurie à la cuisine.

Il était difficile de retrouver quelle en était la source. Plusieurs des habitués de la grande salle semblaient l'avoir recueillie de-ci de-là, chacun pour son compte, et dans des versions mal concordantes. Ces troupes arrivaient de loin. Elles n'étaient pas à confondre avec les incursions banales de Ligueurs ou de Huguenots. Selon les uns, elles venaient de Suisse. Selon d'autres, du Palatinat. La plupart de ceux qui en parlaient usaient, par tradition, du terme d' « Impériaux », bien qu'il eût peu de chances d'être exact : « Une véritable armée d'Impériaux s'avance, en pillant ou brûlant tout », disaient-ils.

Où allaient ces troupes, dont on ne savait ni l'origine, ni le nombre ? Les avait-on appelées ? S'agissait-il d'un corps d'opérations proprement dit, qui marchait au secours de ses alliés de France, qui donc avait un but et un itinéraire plus ou moins fixés, peut-être un plan de campagne ? Ou de bandes échappées à quelque désastre, conglomérées un peu au hasard et errant à l'aventure ?

Le seul point qui ne semblait pas douteux était qu'on avait affaire à des Protestants. Calvinistes ? Luthériens ? La rumeur ne se prononçait pas. A ce nom d'Impériaux, que de confiance et pour plus de simplicité elle leur attribuait, elle ajoutait selon les cas, et sans intention précise, ceux de Huguenots, de Réformés, de Parpaillots, ou tout uniment de Protestants.

Ruchard, devenu très attentif, s'aperçut que, si d'autres bruits inquié-

tants s'évanouissaient aussi vite qu'ils étaient nés, celui-ci de jour en jour prenait de la consistance. Dès la seconde « grande salle » qui eut à faire état de la rumeur, l'avance des Huguenots d'Allemagne occupa le centre des commentaires. Ruchard s'avisa aussi qu'elle donnait lieu à toute une série d'allusions, qui n'étaient peut-être pas absolument nouvelles — car il lui semblait bien qu'il avait déjà entendu, sans y chercher mystère, des propos de la même tendance — mais qui maintenant prenaient trop d'insistance et de particularité pour ne pas vous faire travailler l'esprit.

C'étaient des phrases comme celle-ci : « Vous a-t-on dit si là-haut ils savent quelque chose ? » Ou bien : « Ils (les Impériaux) n'auront pas tout seuls l'idée de monter là-haut. Mais avec les vilains oiseaux que nous avons ici et là... »

Il saisit d'autres allusions à une certaine « peste froide », faites d'un ton goguenard il est vrai. Quelqu'un disait, par exemple : « Dommage en un sens que l'épidémie passe pour finie ! C'est un genre de réputation qui peut avoir son utilité. » Mais un autre répliquait : « N'oubliez pas que là-haut ils avaient gardé des malades plus longtemps qu'ailleurs. » Et un autre : « Ce ne serait pas la première fois qu'ils auraient à se servir d'un épouvantail à moineaux de cette fabrique ! »

Depuis le début de son séjour au moulin, il avait entendu parler, à deux ou trois reprises, d'une épidémie qui avait traversé le pays, environ dix-huit mois plus tôt, et y avait semé l'effroi. Mais il ne se souvenait pas que le nom de peste, encore moins celui de peste froide, eût été prononcé ; et il lui avait semblé qu'on ne s'attardait pas volontiers sur le sujet.

Quant aux mots de « là-haut », il en avait certes été usé devant lui plus d'une fois. Mais, chaque fois, Ruchard avait cru comprendre qu'on désignait simplement telle ou telle des campagnes environnantes qui devaient dominer la vallée, celle entre autres que l'on atteignait par ce chemin grimpant à travers bois. Qu'il y eût de ce côté au moins un bout de plateau, avec des hameaux, peut-être des gentilhommières, Cornaboux, dès les premiers jours, l'avait laissé entendre, et c'était en soi naturel. De plus, bon nombre des gens qui fréquentaient le moulin, ou la grande salle, descendaient visiblement de par là. Tant Ruchard que Piquereau avaient pu s'en convaincre.

Ruchard se demandait maintenant si « là-haut » n'avait pas une signification plus particulière.

(A suivre.)

JULES ROMAINS,
de l'Académie française.

LETTRES DE MADAME DE STAËL A CLAUDE HOCHET

QUELQUES citations dans la grosse thèse de M. Rudler sur Benjamin Constant, quelques pages dans le petit livre de Paul Arbelet sur Mélanie Louason qui fut — si peu — la maîtresse de Stendhal, c'est à peu près tout ce qu'on peut lire sur Claude Hochet, le correspondant et le fidèle ami de madame de Staël et de Benjamin Constant. Sa vie se déroula tout uniment, sauf une rude alerte sous la Révolution. Claude Hochet, né en 1772, à Paris, d'une famille de commerçants, y mourut en 1857 ; il passa assez près de la guillotine en 1793, pour avoir pris part en Bretagne à la mutinerie du bataillon des Tuileries, mais, parfaitement assagi par cette aventure, il fit au Conseil d'Etat une paisible carrière administrative, traversa cinq régimes et prit sa retraite comme secrétaire général de cette Assemblée. Il collabora au Publiciste *et donna une traduction de Machiavel. Il avait rencontré, croyons-nous, madame de Staël dans le salon de M. Suard et fit partie de la petite société que formaient Benjamin Constant, Barante, Piscatory et Villers. Ils fréquentaient tous des femmes de mœurs assez libres, comme Julie Talma et Anna Lindsay. Hochet était une sorte de géant, assez beau, un peu lourd et indiscret, mais franc et sûr en amitié. Sur ce point, tous les témoignages concordent avec celui de Julie Talma, dans une lettre à Benjamin Constant :*

« Je rétracte tout ce que j'ai dit contre M. Hochet. Il s'est porté avec un zèle extrême au service de mon ami. Je me déclare un monstre! Cela m'est bien égal, les aveux ne me coûtent rien. M. Hochet donc, contre lequel j'avais un préjugé parce qu'il est beau — et que la Beauté est du reste assez ridicule, convenez-en — m'a prouvé qu'il était un homme excellent. »

Il y eut dans ce milieu beaucoup de petites intrigues, et comme disait Constant, de tracasseries, des piques d'amour-propre, des bouderies, des brouilles ; tout cela est bien mort, mais Hochet garde pour nous l'intérêt d'avoir été un des plus intimes amis de madame de Staël, de Benjamin Constant et de Prosper de Barante. N'ayant, pour ainsi dire, jamais quitté Paris pendant que ses amis voyageaient, il est devenu une sorte d'agent

de liaison entre eux. Les lettres que madame de Staël lui adressa, se divisent, tout naturellement, en deux catégories, celles où elle donne ses impressions de l'étranger, et celles où elle se plaint de la persécution et de l'exil et demande diverses démarches dont Hochet s'acquitte avec un dévouement que rien ne lasse.

De cette correspondance il nous reste en tout soixante lettres, mais un assez grand nombre paraissent s'être perdues. En effet, leur destinataire avait commencé à les numéroter ; or les dix-huit premières lettres que nous avons conservées portent des numéros discontinus, allant de 3 à 59 ; il manquerait donc 41 missives. D'autre part, on constate des interruptions de plusieurs mois que rien n'explique, il est donc infiniment probable que la liasse conservée dans les archives du comte de Mieulle, qui a bien voulu nous en confier la publication, ne comprend guère que la moitié de la série complète.

Où sont les autres lettres? Je n'en ai jamais vu aucune signalée dans les catalogues des ventes, ni dans ceux des marchands d'autographes, cela ne prouve, d'ailleurs pas grand'chose, car, parmi celles qui nous restent, si certaines portent les mots « Mon cher Hochet », *beaucoup d'autres n'offrent aucune indication et la suscription, quand elle existe, se réduit souvent à* M. H. *Signalons, en passant, aux collectionneurs, l'intérêt d'une vérification dans leurs albums.*

Nous avons choisi pour la Revue de Paris *les trois groupes de lettres qui nous ont paru avoir le plus d'intérêt : celles des voyages d'Allemagne et d'Italie, et celles de* 1811, *l'époque ou madame de Staël, accablée par l'exil, se prépare à fuir Napoléon. Dans ces pages, griffonnées au courant de la plume, en lignes qui montent à l'assaut du papier, Corinne se montre telle qu'elle a dû apparaître à ceux qui la connurent : vive et spontanée, prompte à s'enthousiasmer comme à s'abattre, tyrannique et ramenant tout à elle, mais sincère et généreuse. J'ai toujours trouvé Germaine de Staël beaucoup plus vivante dans ses lettres que dans ses livres, mais, pourquoi ne pas l'avouer, je suis de ceux qui n'aimeraient pas beaucoup les femmes de lettres, même géniales, si elles n'avaient pas écrit de toutes simples lettres de femme...*

Jean MISTLER.

Weimar, ce 26 *décembre* 1803.

Je reçois à l'instant une lettre de vous du 5 décembre, mon cher ami, je ne veux pas changer celle-ci pour que vous voyiez l'impression de peine que me cause votre silence, mais mon cœur est plus ranimé, écrivez-moi directement en affranchissant, j'ai des lettres du 16 décembre par la voie directe, vous ne me trouvez pas assez d'esprit dans mes lettres à vous, il me semble que ce sont des faits et des sentiments que nous devons échanger, le reste suppose le besoin de la conquête — je vous dirai si vous voulez connaître l'Allemagne qu'on y est moins allemand que Villers. Les trois hommes avec lesquels je passe ma vie ici, Wieland, Schiller et Gœthe, jugent Jean-Paul comme un homme singulièrement

inégal qui a tout le talent qu'on peut conserver dans un cabaret à bière et au milieu de la fumée du tabac, Villers en a extrait deux ou trois morceaux superbes, mais il a écrit vingt volumes, Villers est allemand de système, d'entêtement, mais il a la plaisanterie française la plus aimable du monde quand il le veut et s'il ne mettait pas quelquefois sur sa tête le bonnet de docteur de madame Rodde [1], il serait bien plus distingué encore qu'il ne l'est. Je me plais beaucoup plus à Weimar, la cour fait pour moi des choses inouïes en obligeance, j'y passe ma vie et il y a là un duc qui n'est pas joli mais qui est galant comme un français de l'ancien régime [2], les trois hommes de lettres ont une dose d'esprit mille fois supérieure à celle de Ramdohr [3] — Wieland est M. Suard, moins l'usage du monde et la connaissance des hommes [4], Schiller vit dans la littérature comme un géomètre dans ses calculs, il ne l'a jamais regardée du dehors mais il a dans le sérieux de cet art tout l'ingénieux possible, je ne suis pas de son avis dans son système dramatique, mais il ne faut pas croire qu'ils ne sachent pas les raisons de notre système, ils chérissent le leur avec une analyse du goût tout aussi fine que la nôtre. Comme on établit les préjugés en France avec des raisonnements philosophiques — Gœthe n'est pas Werther, il engraisse, ce qui par parenthèse est le défaut des Allemands, de manière à perdre toute physionomie, mais c'est un homme qui a lentement beaucoup d'esprit. Dites à Villers qu'il m'a dit *que de sa vie il ne s'était amusé en Allemagne.* Je crois être en vérité la première personne qui leur ait donné l'idée de cette impression — ils me traitent comme une divinité et l'on dit que jamais ils n'ont été pour personne ce qu'ils sont pour moi. L'Allemagne est un pays où l'on lit tellement qu'on cherche à m'y voir même dans la dernière classe parce que *Delphine* y a pénétré. Cependant, mon cher Hochet, France, France! dites à madame Pastoret que j'ai presque toujours été heureuse à Paris et que je ne demande au Ciel que de vivre et mourir avec mes amis.

Je crois que j'irai à Berlin, il faut tenir à ses projets, mais je reviendrai à Metz au printemps. Ah, croyez-vous qu'alors on me laissera vous revoir! Écrivez-moi quelques détails sur ce que vous croyez de mon avenir, parlez-moi aussi de *Valérie* [5]; cela vaut-il Madame Cottin?

Je vous écrirai dans huit jours encore mais je ne conçois pas comment vous vous refusez à la bonne action de m'écrire au moins une fois par

1. Madame de Rodde, son mari et Villers constituaient un ménage à trois des mieux unis.

2. Le duc Emile de Saxe-Gotha. (Cf. HAUSSONVILLE, *Madame de Staël et l'Allemagne*, p. 45-50.)

3. Dans une lettre à Meister, madame de Staël parle d'un baron de Ramdohr, auteur d'*Uranie*. (*Lettres Inéd. à Henri Meister*, p. 221.)

4. Cf. la lettre écrite le même jour à Necker. (HAUSSONVILLE, *op. cit.*, p. 84.) Le vieux Suard, fondateur du *Publiciste*, était au centre du groupe parisien des amis de madame de Staël.

5. Le roman de madame de Krüdener, daté de 1804, parut en décembre 1803.

semaine, vous me donneriez tous les jours une heure en présence et j'en ai, s'il se peut, plus de besoin en absence, je ne sais en vérité presque plus rien de Paris. Adieu, adieu.

Weimar, ce 4 janvier [1804].

J'ai été un peu triste, mon aimable ami, de recevoir de vous un billet si court, et quoique je n'y cherche jamais que les preuves de votre amitié, un petit mot sur la paix ou la descente [1] m'aurait intéressé, mais je me soumets à ce que vous croyez nécessaire car dans ce genre vous ne faites jamais rien de trop. Je suis traitée ici chaque jour avec plus de distinction, je dirai même pour vous seul avec plus d'enthousiasme. Si votre malice d'amitié y trouve cependant quelque plaisir vous pouvez dire à celui qui insultait votre amie devant vous que toutes les mères, sœurs et tantes de roi qui sont ici me comblent d'égards et de politesses et qu'il se pourrait cependant que cette société fût d'aussi bonne compagnie que le *Journal de Paris*. Sérieusement, je ne serai pas fâchée que vous répandiez autant que possible mes succès à Weimar, il est bien peu dans mon genre de placer mon amour-propre en dehors de moi, mais quand il y a tant d'injustice extérieure il faut y opposer des armes du même genre, je vous envoie, et *cela pour vous seul tout à fait*, un petit billet d'une dame allemande pour vous montrer qu'on y tourne assez bien le français, mais le duc et l'auteur de *Werther* qui m'écrivent tous les matins ont tout à fait l'un de la grâce et l'autre du charme dans le français, cependant l'auteur de *Werther* est bien engraissé, bien appesanti et il vaut mieux lui écrire que le voir. Je vous amuserai quelque temps sur cette Allemagne, elle est tout à fait inconnue en France et il y a là cependant une mine d'idées qu'un Français pourrait bien habilement faire valoir. Ces vies solitaires ne rendent pas aimables mais font creuser bien avant dans la pensée — j'étudie aussi beaucoup l'art dramatique en assistant aux pièces allemandes. Le duc a fait donner pour moi toutes celles que j'ai désiré et je ne puis vous dire combien j'aurais souhaité que vous fussiez là pour en causer avec vous ; il est vrai que vous n'entendez pas l'allemand. Ce sont des hommes qui ne se sont pas frayé encore une route régulière, mais qui gravissent une montagne où l'on fera un jour un très beau chemin ; à Iéna, près d'ici, ils vivent comme des moines de la philosophie, tous enfermés chez eux et étudiant les anciens jour et nuit ; le plus instruit d'entre nous est un ignorant ici — et ils sont dans le sérieux de la métaphysique comme Archimède qui ne songeait pas qu'on prenait Syracuse pendant qu'il résolvait un problème — le *Journal des Débats* ne leur arrive seulement pas et, pleins de foi dans la perfectibilité de l'espèce humaine, ils ne s'embarrassent pas du temps présent, ils disent que l'esprit humain avance par une ligne spirale, que nous rétrogradons dans ce moment, mais que cela n'empêchera pas d'avancer et, tout contents de cette idée, ils se remettent à l'ouvrage, ce sont des

1. Le projet de débarquement en Angleterre.

philosophes si paisibles et si abstraits qu'ils s'accommoderaient presque de tous les gouvernements à quelques exceptions près. Mais voilà que je vous parle Allemagne, ah, que c'est triste de n'avoir que cela à vous dire! Que pensez-vous de *Valérie?* J'ai bien envie de vous dire que dans les pays étrangers on se fait un peu l'idée de ce qui sera célèbre longtemps, les romans dont nous parlons n'y sont jamais parvenus. Je réfléchis qu'il ne faut pas trop *parler* de mes succès en Allemagne de peur qu'on ne les *empêche*, cette réflexion est *sage*, n'est-ce pas? Adieu, mon cher Hochet, voilà une bien longue lettre, vous me croirez déjà prolixe comme les Allemands, répondez moi *ici* et dites-moi un petit mot sur les grandes nouvelles, rien qu'un petit mot.

Ce 3 février.

Vous ne sauriez croire, mon cher Hochet, combien vos lettres me font de plaisir, c'est une fête pour mon triste cœur que la vue seulement de l'adresse, excepté quand vous avez des citations trop heureuses sur mon exil — je le supporte par fierté le mieux que je peux, mais mon âme en souffre tout ce qu'elle peut souffrir — Cicéron se trouvait malheureux à Athènes, je crois que c'est Buckingham ou Bolingbroke qui placent ce malheur au-dessus de tous les autres, vous ne l'avez jamais éprouvé, croyez-moi quand je vous dis qu'il épuise toutes les forces du caractère — cela reconnu, je veux vous ennuyer le moins que je peux de ma peine. Je prépare un *Voyage sur l'Allemagne* et des extraits de plusieurs morceaux de poésie et de prose qui vous sont inconnus et qui, je l'espère, vous intéresseront. Je donnerai aussi en quelques pages une analyse claire de leur philosophie et je suis persuadée que j'apprendrai ce qu'on ignore entièrement en France. Je regarde le voyage d'Allemagne, fait comme je le fais, comme un cours de pensées nouvelles et il me semble que moi-même je ne connaissais pas ces souterrains philosophiques où ils travaillent avec une patience inouïe à creuser les idées et les faits à mille toises plus profond que nous — mais quelle différence entre notre grâce en conversation et leur embarras avec leur propre esprit — savez-vous un des hommes à qui je me rappelle [1] le plus souvent? C'est M. Suard, mon Dieu, quelle différence entre lui et tout autre! Quand je pense à Paris comme charme de société, c'est à M. Suard et à son cercle que je songe, c'est à lui avant tout et presque uniquement. Je lis avec un grand intérêt le *Journal de Paris* et cette honorable lutte me touche mais est-ce un simple jeu pour faire boxer devant *le* spectateur? Il faut vous dire que Fontanes n'est pas connu comme littérateur ni sous aucun rapport au-delà du Rhin; je vous assure qu'il faut passer le Rhin pour se faire une idée de la postérité. Savez-vous une anecdote qui me paraîtrait digne d'être insérée dans les journaux : il y a un homme de Livonie qui a écrit un ouvrage sur la nécessité de conserver l'esclavage de la glèbe

1. Madame de Staël avait d'abord écrit à *qui je pense* et n'a pas corrigé entièrement sa phrase.

en Russie, sur l'absurdité de la perfectibilité de l'espèce humaine, de la philosophie, etc. Il l'a envoyé à l'empereur qui lui a fait dire publiquement qu'il lui défendait de publier de pareilles sottises. Voyez si l'on peut dire cela — le fait est sûr, il est imprimé dans la *Gazette de Hambourg* — Votre dame hanovrienne est d'une excellente famille connue en Allemagne, c'est vraiment une horrible histoire. Dans un mois à peu près mon ami sera près de vous et vous racontera tout ce que vous voudrez savoir de moi. Je pars pour Berlin dans quinze jours, écrivez-moi toujours ici et, pour ce moment de séparation avec Benj. [1], j'ai bien besoin que vous me soigniez davantage. Quand je suis plusieurs courriers sans lettres de France, il me semble qu'elle disparaît à mes yeux et que je n'ai plus dans ce monde d'autres compatriotes que les Allemands — je pourrais vous envoyer des vers pleins d'amour pour moi, mais ils sont dans la langue proscrite — au reste, on a dix ans encore de jeunesse nouvelle parmi les étrangers et cependant j'y languis. Je veux aller en Italie, vous ne pourriez pas avoir un congé de six mois pour cela? Ah ce sont des rêves, mais ce qui est vrai, c'est que vous êtes à jamais mon ami, n'est-ce pas? Le prince héréditaire de Saxe-Gotha m'a fait des vers français, qui sont vraiment très faciles et très purement écrits, je ne vous envoie rien de tout cela parce que j'ai toujours peur d'avoir un air allemand et d'attacher à tout plus d'importance que cela ne vaut. Adieu, adieu, je ne crois pas me tromper en mettant le plus haut prix à notre affection réciproque.

Weimar, ce 28 *février.*
(surchargé en 29).
(Cachet postal : Weimar, 20 ventôse an XII.)

J'ai reçu votre très intéressante lettre, mon ami, j'attribuais votre silence aux plaisirs du Carnaval et vous l'avez rompu par une nouvelle bien sérieuse et qui fait vraiment frémir. Je désire bien que vous m'écriviez si l'on peut être tranquillisé sur la santé du 1er consul et ce qui arrivera à Moreau [2]. On s'était tant accoutumé à l'estimer surtout en Allemagne qu'on y est bien avide des preuves qui peuvent servir à le juger. Je pars après-demain pour Berlin où mon adresse est chez M. Schickler banquier, je quitte mon ami à Leipzig [3]; soignez-moi davantage encore que vous ne l'avez fait pendant les trois mois qui vont terminer mon voyage en Allemagne. Je voudrais que mes lettres eussent pour vous la millième partie de l'intérêt des vôtres pour moi, mais vous sentez que c'est impossible, j'ai entendu hier la lecture interprétée un peu par Benjamin de *Guillaume Tell* de Schiller, il y a vraiment des beautés remarquables et une énergie d'amour de la liberté qui ferait un terrible

1. Les deux mots *avec Benj.* ont été raturés, sans doute par Hochet.
2. Moreau avait été impliqué dans les complots de Pichegru et de Cadoudal et arrêté le 15 février.
3. Elle continua sa route vers Berlin, Benjamin retourna à Weimar. (*Journal intime*, Ed. J. Mistler, p. 164.)

bruit chez nous et cependant c'est un homme que les idées n'intéressent que poétiquement, qui se place avec la même ardeur dans le sens de la religion catholique, qui est créateur du bien et du mal comme créateur plutôt que comme penseur. Il y a encore dans cette pièce des défauts à l'allemande que nous ne supporterions pas et leurs poésies détachées me plaisent beaucoup plus complètement, mais je suis convaincue qu'il faut étudier et leur littérature et leur esthétique ou poétique pour avoir des idées nouvelles en littérature ; les nôtres sont épuisées, mais c'est une étude qu'il faut faire avec un goût sûr, elle perdrait une tête faible — je vais tenter la grande ville de Berlin toujours en jetant de longs regards de regret vers mes amis. Il y a un mot allemand *(Heim voehe* [1]*)* qui désigne le besoin douloureux de retourner chez soi, la maladie des Suisses, j'en suis bien atteinte, notre esprit de société ne se retrouve nulle part et cet esprit de société fait la douceur habituelle de la vie — mon Dieu, combien je donnerais pour passer une heure à présent avec vous! Mais une heure est aussi difficile que toujours dans de certaines circonstances ; vous allez donc chez Joseph [2], un de mes amis m'écrit qu'il vous y a vu, j'en suis charmée, rien au [mon]de [3] n'est si bon que Joseph et il doit savoir par moi que vous êtes le plus fidèle et le plus courageux des amis. Il doit le savoir aussi par tout ce qui vous connaît et il le pénétrera bientôt lui-même, car personne ne juge les hommes avec plus de sagacité et de finesse. Ah que je serais bien au milieu de vous!

Ulm, ce 9 mai.

Je fais effort pour vous écrire, mon cher Hochet, je suis la personne existante la plus malheureuse [4]. C'est un débat avec moi-même si je puis vivre avec ce que je sens, je le saurai à Coppet où je vais m'enfermer auprès de son tombeau qui sera le mien, je vous écrirai de là si je puis exister encore, je n'en sais rien. Écrivez-moi à Genève comme autrefois. Ah, qui lira vos lettres à présent? Que me fait l'univers dont je ne peux plus lui parler? Si vous saviez ce qu'il était, l'ordre de la nature vous enlève votre père, mais votre frère, votre ami, votre dieu sur la terre! Malheureux voyage! j'ai perdu cinq mois de lui, dans sa dernière lettre, il m'écrivait que depuis dix ans il ne s'était pas aussi bien porté, nous allions nous réunir, je lui menais pour instituteur de mes fils un homme vraiment rare [5]. Mon âme blessée par l'injustice française s'était calmée par les succès de l'Allemagne, il se réjouissait de mes récits. Ah, toutes mes pensées n'ont plus de but, je n'en aurai plus — dites à M. Suard que je forme encore un souhait, c'est de le voir, je ne sais quelle affection m'attache à lui. Mais j'y pense plus souvent qu'à personne, lui seul

1. Deux fautes en un seul mot!
2. Joseph Bonaparte, qui ne cessa jamais de protéger madame de Staël.
3. Le cachet a emporté le bord du papier.
4. Le père de madame de Staël, Jacques Necker, venait de mourir.
5. Guillaume Schlegel.

peut vous dire pourquoi je ne suis pas capable de soutenir ce déchirement. Adieu, quand la tombe aura renfermé ces trois noms tant enviés, seront-ils satisfaits? Benjamin s'est conduit pour moi bien généreusement, mais je ne sens plus rien que comme les mourants. Adieu, mon ami, adieu.

17 *septembre* [1804].

Cette lettre ne part que le 24, *Prosper de Barante ayant retardé son voyage.*

Je veux remettre à M. de Barante, mon cher Hochet, une lettre qui ne soit pas soumise à la poste. Je voudrais aussi que vous montrassiez la seconde feuille de cette lettre à Regnault sans la lui laisser, vous ferez cela naturellement — tout ce que je ne dis pas dans cette feuille, vous le suppléerez très aisément. Ce n'est pas à vous qu'elle s'adresse, c'est à Regnault indirectement. Voilà deux fois que je vous supplie de me permettre de vous prêter de l'argent et vous ne m'avez pas seulement répondu, en général vous avez eu moins de plaisir à m'écrire cette année que les autres et j'en suis triste — les étrangers tombent sur moi ici comme si j'étais encore moi-même, la duchesse de Courlande, le prince de Belmonte, sont ici tous les jours, je ne reçois jamais ces hommages étrangers sans un triste retour sur ma situation envers ma patrie, mais comme elle s'abrutit cette patrie, le plus commun des étrangers a plus de sens que les trois quarts et demi de la France, mais aussi les plus distingués ne valent pas mes amis. Je comprends très bien ce qu'a fait Lacretelle d'après ce que vous me dites et je me sentirai à l'aise pour lui écrire un de ces jours. Non je ne renonce pas à notre rendez-vous de Vichy l'année prochaine, si je ne revenais pas l'année prochaine à Paris, j'irais me fixer en Angleterre et que de temps peut-être ne passerons-nous pas sans nous revoir! Je vous demande de venir avec d'autant plus de confiance que je ne crois point à B... [1] d'animosité contre moi, simplement il trouve que j'ai trop d'existence parmi les étrangers et que, sans m'avoir fait faire quelque chose qui me diminue, il ne veut pas de moi debout — mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'à présent qu'il me sait si douloureusement libre, il veuille me réduire à écrire l'histoire, je serais si heureuse de mourir en paix et l'on ne peut mourir en paix qu'où l'on est née.

Concevez-vous que [2] l'on m'ait attribué cette histoire de Louis XVIII sauvé à Berlin, je ne sais pas l'ombre d'un prétexte à cette invention et cependant toutes les inventions ont un prétexte. Puisque par une occasion vous avez pu me faire parvenir quelques mots bien obscurs mais que je crois cependant le résultat de votre conversation avec Regnault, communiquez-lui je vous prie quelques-unes de mes réponses — *que je me*

1. Bonaparte.
2. Ici commence le feuillet destiné à être mis sous les yeux de Regnault.

prononce contre la dynastie des Bourbons — on sait de reste qu'ils me dédétestent et je n'écrirai pas une ligne qui ne soit dans le sens de la Révolution — *que je me prononce pour la dynastie actuelle* — elle me refuse deux choses : ma patrie et ma fortune, du moins l'une et l'autre sont en suspens, si elle m'avait accordé l'une ou l'autre, j'aurais saisi l'occasion de ce que j'écris dans ce moment sur la vie privée de mon père pour lui en témoigner ma reconnaissance ; si elle me croit quelque talent, il est bizarre qu'elle ne veuille rien faire pour me captiver et qu'au contraire elle me mette dans une situation où tout autre caractère que le mien ne se serait pas borné au silence ; si aujourd'hui j'écrivais *pour*, je ne ferais aucun effet, car on se moquerait de moi d'un bout de l'Europe à l'autre si je disais « bien obligé pour l'exil et pour la ruine », mais je me ferai honneur d'exprimer ma reconnaissance si j'en ai jamais sujet. Vous savez parfaitement que je suis aux intérêts de Joseph de cœur et de conviction, mais s'il arrivait un malheur à son frère, comment pourrais-je lui être utile si j'étais loin ! et certainement je lui serais utile si j'avais le temps de répéter ce que je pense et ce que je sais dire : c'est que pour régner, puisque régner il y a, aucun homme n'y est aussi propre, aucun homme n'a mieux ce qui distingue son frère et n'est plus exempt de ce qui lui nuit. Dites de tout cela ce que vous voudrez à R... mon cher Hochet, c'est ma plus intime pensée.

Ici finit la feuille pour R...

Il est donc convenu, cher Hochet, que vous montrerez cette feuille à Regnault. Quant à ce qui l'inquiète, la société, dites-lui que je ne veux pas tenir de maison à Paris jusque à ce que, par Joseph, je sois tout à fait réconciliée. Je suis d'ailleurs dans un si mauvais état de nerfs que la société me fatigue extrêmement, cela, c'est exact, et certes si je reviens en France, je n'y risquerai rien. Ma fantaisie serait de travailler pour le théâtre, j'ai pris en Allemagne divers sujets et je me ferais du mouvement par ce genre de carrière littéraire, si toutefois le malheur m'a laissé le goût et la possibilité du mouvement.

J'ai tout à fait pitié de votre pauvre amie et je m'inquiète pour elle, écrivez-moi son sort — vous avez raison, quand le *cœur rencontre le cœur*, la vie en est bouleversée. Quant à moi, je puis appliquer à Benjamin ce vers *plus je vis d'étrangers plus j'aimai ma patrie* [1], il peut y avoir la nouveauté, la passion dans les hommages des autres, mais sous aucun autre rapport personne ne peut lui être comparé. Si je retrouvais la possibilité de vivre à Paris avec mes amis, je mettrais un paragraphe à ma vie : aussi bien, le malheur que j'ai éprouvé m'a si pénétrée de l'idée de la mort qu'elle se mêle à toutes mes pensées, l'illusion n'y est plus. Adieu, quelle longue lettre ! si elle ne vous rend pas le mouvement de m'écrire, je sentirai qu'il n'est plus dans votre cœur. Adieu.

1. Du Belloy, *Siège de Calais*.

Bologne, ce 23 *janvier* [1805].

Je vous ai écrit de Turin, mon cher Hochet, et je n'ai point reçu de réponse, je m'arrête quelques instants ici pour me plaindre un peu de votre silence — mon absence a agi fortement sur vous cette année, Dieu veuille que mon exil finisse l'année prochaine. Je suis en route pour Rome où je vous prie de m'écrire chez MM. Marin Torlonia, banquiers. Sous le rapport de l'amour-propre, je dois être contente de ma route et je ne me croyais assurément pas le quart de cette réputation en Italie, mais c'est un pays qui accueille d'autant plus la distinction littéraire qu'il ne peut pas se flatter d'en obtenir jamais d'autre, et encore se perd elle, celle-là, dans la rhétorique, comme tout pays où les mots sont permis et pas les choses. La nature même en hiver y est d'une beauté telle qu'elle doit endormir les hommes sur toute jouissance morale et s'il faut une heure d'attention pour gouverner la France, quatre minutes suffisent pour l'Italie, c'est une nation la plus aisée à épouvanter et son imagination poétique elle-même se tourne du côté de la crainte et ils voient la puissance comme un tableau qui les pénètre d'effroi. Les sciences y sont cultivées avec une bonne foi admirable, il n'y a point de ridicule parce qu'il n'y a point de société. Je suis arrivée hier chez une femme professeur de grec [1] qui dans une chambre sans feu recevait chez elle tous les académiciens avec leur redingote et un vieux moine espagnol, son maître, nous a reçus avec une petite lampe, eh bien, tout cela ne fait pas sourire un peuple qui rit des images grotesques, mais non des contrastes de rang, de manières, ni de convenances — contrastes qui lui sont tous inconnus, il y avait là un médecin femelle, une autre avocat femelle et à côté de cela des femmes qui ne savent presque pas lire, mais notre instruction sociale n'existe pas. On sait ici vingt-huit langues où l'on n'écrit pas l'orthographe de la sienne. Chez la Tambroni, ainsi s'appelait mon professeur de grec, il y avait un modèle d'une ruine de Sagonte devant laquelle ces professeurs s'agitaient comme si le présent n'était fait que pour la canaille. J'ai toutes les peines du monde à leur cacher que je ne suis pas savante, car c'est là l'idée qu'ils ont de la distinction. Je vous fais grâce de tous les vers dans lesquels je suis la première personne du monde, mais presque jamais moi, car une Française est une chose inexplicable ailleurs qu'en France. D'ailleurs il y a du désir de plaire, une cordialité qui n'inspire pas une confiance absolue, mais qui plaît malgré cela, je m'entends appeler *cara lei* [2] de tous les côtés et ces formes de la bienveillance font un moment d'illusion. A Milan, il y a plus d'habitude du monde, mais partout un mélange de richesse et de pauvreté, de goût

1. Clotilde Tambroni, née à Bologne en 1768, y mourut en 1817, elle enseigna le grec à l'Université. Elle avait fait un long voyage d'études en Espagne avec son maître, le savant A Ponte, « *pour qui elle avait une affection filiale* ». C'est peut-être de lui que parle madame de Staël quand elle décrit « *un vieux moine espagnol, son maître* ».

2. *Chère vous.*

pour les beaux arts et de mauvais goût dans les ornements, d'instruction et d'ignorance, de grandeur et de petitesse, enfin ce n'est pas une nation parce qu'il n'y a ni ensemble, ni vérité, ni force dans son existence, d'un autre côté cependant, il y a tant de vivacité, d'esprit naturel, de persévérance que ce peut être une belle destinée de relever toutes ces ruines morales plus incohérentes encore que les autres. Je souhaite cette gloire à Joseph [1]. N'auriez-vous pas alors l'idée de passer un hiver à Milan? Mandez-moi si les amis de Joseph le suivront, si la guerre n'est point à craindre. Je vais me perdre plus que jamais dans le monde idéal et mon cœur cependant, mon cœur déchiré, est tout entier à Paris. Mandez-moi quel effet a produit sur vous *(sic)* les Manuscrits de mon père et sa vie privée, mandez-moi de qu'on en dit, enfin je ne puis croire que vous m'ayez tout à fait oubliée. Je vous prie de ne pas montrer cette lettre où je vous parle si franchement sur les Italiens, il m'importe beaucoup que cela ne soit pas su, car ils sont très susceptibles à cet égard et me reprochent souvent encore mon chapitre sur l'Italie dans la *Littérature*. C'est quelque chose que d'aimer sa patrie même avant d'en avoir une. Je vous aime, moi, peut-être plus que vous ne m'aimez, mais je ne puis oublier. Adieu.

Rome, ce 30 *avril.*

Vous me le dites en vain, l'absence n'a point détruit l'affection, je le crois, je l'espère, mais c'est un feu sous la cendre et il faut se revoir pour le ranimer ; je l'espère cette année non à Paris mais dans une terre à vingt lieues, on dit que j'obtiendrai cela. Je vais quitter Rome et croirez-vous que c'est avec un profond regret? Me soupçonneriez-vous d'aimer une autre ville que Paris? Aussi ce n'est pas une ville que j'ai aimée, mais je ne sais quelle existence musicale, poétique, pittoresque, aérienne, qui m'a découvert un nouveau cercle d'idées et de sensations, ces monuments, ces souvenirs, ce beau ciel, ces déserts autour de Rome qui ne sont point arides, mais semblent tristes d'avoir perdu leurs anciens possesseurs, tous ces chef-d'œuvre des arts qui remontent l'âme quand elle est abattue, ces chants harmonieux qui retentissent la nuit dans toutes les rues, cette liberté sociale qui n'est pas digne comme la liberté politique, mais qui a son charme dans l'habitude de la vie, ces Italiens tous spirituels, tous gais inoffensivement, tous amoureux dès que vous le permettez et adorateurs des femmes, trop pour leur dignité, mais point trop pour l'agrément de la vie des femmes, tout cela est si singulier, si jeune, si doux, qu'il n'existe pas de vie obscure et tranquille qu'on puisse comparer à celle-là. Cette langue a une grâce telle que je m'amuse des gens du peuple et des enfants par l'originalité des uns et la grâce des autres. Ce qu'on appelle la noblesse est misérable, mais les artistes et les hommes de lettres, c'est-à-dire les poètes, ont une sorte d'imagina-

1. On pensait que Joseph serait roi d'Italie, finalement Napoléon ceignit lui-même la couronne de fer et Eugène de Beauharnais devint vice-roi.

tion dont vous ne pouvez vous faire aucune idée en France où l'on ne fait rien que par rapport aux autres, où l'on ne plaisante que pour se moquer, où l'on ne sent que pour parler, etc. Ici, ce qu'il y a de corruption tient à une très grande faiblesse de caractère, à une très grande dégradation politique, mais il n'y a point de vanité, pas beaucoup de méchanceté et une disposition à l'enthousiasme qui rend toujours, du moins pour un moment, les hommes bons et aimables. Il faut convenir aussi que je me plais ici parce que l'on me traite à merveille. Que diraient MM. Geoffroy et Fiévée de voir les cardinaux tous les jours chez moi et le cardinal secrétaire d'état faisant dire au gardien de l'Arcade [1] qu'à ma recommandation il va faire une fondation pour elle, que diraient les aristocrates eux-mêmes de la reine de Naples me présentant toute sa famille et me tenant des heures entières seule avec elle dans son cabinet? Je vous dis tout cela parce que vous m'aimez et qu'il faut que vous sachiez que votre amie est bien traitée, car ce n'est pas ce plaisir momentané de l'amour-propre, ce plaisir qui ne pourrait pas se renouveler, qui m'attache à ce pays, c'est un mystère qu'on ne pénètre pas le premier jour, une sensation du midi tout à fait inconnue à ceux qui n'y ont pas été, une certaine amitié de la nature envers l'homme dont on ne peut avoir l'idée partout ailleurs — et une image noble et paisible de la mort dans les tombeaux, dans ces traces des grands hommes, une image, dis-je, de la mort qui calme la vie — vous devez m'en croire quand je vous atteste que je m'y suis trouvée bien. Vous savez si la mort et l'exil ont fait à mon cœur de profondes blessures. Je voudrais vous avoir ici avec moi, mais ne vous vient-il donc pas l'idée de faire une course à Coppet cet été pendant l'absence de l'empereur? On m'écrit que la charmante Juliette [2] en a l'idée. Dites-lui, je vous prie, que je passerai à Coppet le mois de juillet, d'août et de septembre. Le voyageur Humboldt est arrivé ici depuis quelques jours, je reste encore jusque à la semaine prochaine pour le voir et je pars ensuite pour arriver à Milan par Venise, écrivez-moi donc à Milan par MM. Ferdinand Fortis, banquiers [3], j'ai éprouvé un chagrin bien amer de la mort de Blacons [4] et je ne puis la concevoir encore. Mon Dieu, quand je pense qu'il m'a proposé de venir ici avec moi, que par délicatesse, par l'idée que je l'empêcherais d'avoir une place, je l'ai refusé, combien je méprise la triste faiblesse humaine qui ne sait rien deviner même par le cœur — J'ai écrit à M. Suard, redites-lui, je vous prie, encore à quel point je l'aime, vous n'aurez pas une expression que mon cœur ne surpasse. Parlez-moi de sa santé, parlez-moi de vous en détail, n'avez-vous donc plus besoin de m'ouvrir

1. L'Académie de l'Arcade qui admit madame de Staël aux honneurs de la séance.
2. Juliette Récamier.
3. Les Fortis, commerçants et banquiers milanais.
4. Le marquis de Blacons, ancien député du Dauphiné aux États généraux, s'était suicidé le 18 mars. (Cf. B. CONSTANT, *Journal intime*, p. 233.)

votre cœur? J'ai reçu une grande lettre de vous ici par un voyageur et voilà tout, en six mois c'est bien peu. Ah, l'absence est l'absence, et l'on a toujours raison dans toutes ses peines, il n'y a d'illusion que dans le bonheur. Adieu, adieu que je vous retrouve au moins quand je vous reverrai!

Milan, 9 *juin* [1805].

Le résultat de mon voyage ici, mon ami, est plutôt bon, sans être, il s'en faut, décisif [1], j'en ai écrit tous les détails à M. Suard en le priant de vous montrer ma lettre. Je ne veux vous parler dans celle-ci que de deux choses qui m'intéressent vivement : votre arrivée et celle de madame Récamier, dites-lui d'abord, à cette angélique Juliette, que je la recevrai comme une reine et comme... qu'y a-t-il de mieux aujourd'hui? Et puis dites à Regn[ault], à qui vous raconterez tous les détails de mon affaire à Milan, que s'il veut me rendre un service dans ce monde, il faut qu'il me procure le plaisir de vous voir à Coppet, dites-lui cela en ces termes. Je vous prie aussi de dire à Prosper que je ne lui réponds pas parce que je le crois en route pour Genève où je serai dans quinze jours, c'est un jeune homme dont j'attends beaucoup comme esprit et comme caractère [2]. J'ai vu ici le nouveau Paris et la pompe de l'installation du vice-roi, etc., l'impression de ce que l'on voit est toujours bien plus grande que celle de tous les récits du monde, les yeux ont beaucoup d'esprit. La curiosité que j'ai à présent, c'est de lire *les Templiers* [3], donnez-m'en quelques détails et si vous pouvez, envoyez-la moi par François qui retourne à Coppet. L'empereur, dit-on, passe par Genève, mais non pas, je crois, avant deux ou trois mois, car le ministre russe vient en Italie. Venez vite cependant, car c'est surtout en son absence que les congés sont plus faciles, ce qui me fait au moins plaisir, c'est que l'empereur a beaucoup dit qu'il trouvait très bon que l'on s'intéressât à moi : « Mon frère le ferait-il, a-t-il ajouté, si je ne le permettais pas? » Adieu encore une fois, ce sera une fête pour moi que vous revoir.

Ce 22 *mai* [1807].

Je ne puis concevoir, mon cher ami, d'où vient la nouvelle tracasserie entre nous qui me fait tant de peine. J'ai écrit tout le rôle du Comte d'Erfeuil [4] à Coppet et je vous l'ai lu tel qu'il était, je n'y ai ajouté que la dernière scène que vous avez vue manuscrite et à laquelle je n'ai pas changé une ligne, car je vous avouerai que je n'ai pas eu l'idée qu'âme

1. Madame de Staël avait profité du séjour de l'empereur à Milan pour faire des démarches en vue du remboursement de la créance Necker. (Cf. PAUL GAUTIER, *Madame de Staël et Napoléon*, p. 172.)

2. On sait que, l'année suivante, une liaison se noua entre madame de Staël et Prosper de Barante. La baronne de Barante a publié sous le titre *Lettres de Claude Ignace de Barante*, etc (Clermont, 1929) des lettres de madame de Staël et de Prosper, malheureusement avec beaucoup de fautes de lecture.

3. La tragédie historique de Raynouard venait d'être jouée au Théâtre-Français le 14 mai 1805.

4. L'émigré français qui figure dans *Corinne*. (Le roman avait paru dans les derniers jours d'avril.)

qui vive pût vous reconnaître dans cette scène. Il pouvait exister entre nous deux quelques rapports par ce que vous m'aviez montré à Auxerre de la générosité d'action et de la sécheresse, mais qui dans le monde aurait fait un tel rapprochement! Il n'est aucune idée qui ne vienne d'une observation et l'on en fait sur soi, sur ses propres défauts, sur ses défauts d'un jour, qui servent dans les fictions, mais quel rapport y a-t-il entre le comte d'Erfeuil et vous? qui, à Paris, imaginerait cette ressemblance? Je suis bien sûre que personne au monde ne vous en a parlé — d'où vient donc que tout à coup vous venez m'envoyer dans ma solitude [1] une peine nouvelle, hélas, hélas n'en ai-je pas assez? Ce n'est pas tout, vous prétendez que Benjamin a voulu développer ce caractère [2] et vous l'appliquer. De la vie nous n'avons eu ensemble une conversation qui pût mener à cela, tout au contraire, je lui ai dit une fois que vous aviez cru vous reconnaître dans le comte d'Erfeuil, il rejeta cette idée comme absurde et détailla comment la réalité de votre esprit et de votre caractère d'un côté, et votre susceptibilité de l'autre, écartaient entièrement jusqu'à l'ombre de la ressemblance. Je ne nie certainement pas qu'en vous aimant vous ne fassiez quelquefois de la peine, je suis sûre que vos discours et que vos lettres à mes amis ne me plairaient pas toujours, et, bien que susceptible, vous froissez quelquefois la susceptibilité des autres, mais est-ce à vous que peut aller ce trait de Benjamin? *Ne pas se compromettre en abandonnant.* L'idée de se compromettre vous est plus étrangère que l'hébreu ou l'arabe! Est-ce à vous que va *le code littéraire de petites maximes?* Mon talent est celui que vous avez le mieux senti et c'est un talent tout en hardiesses! Enfin comment vous vient-il dans l'esprit que Benjamin qui attache un grand prix à votre amitié, que moi à qui elle est nécessaire, mille fois plus que je ne vous la suis, j'aurais l'idée de faire un portrait amer de vous et de vous le montrer d'avance et de corriger l'ouvrage d'après vos conseils. En vérité non seulement le comte d'Erfeuil, mais un Anglais, mais un Allemand ne serait pas ombrageux à ce point. J'ai la fièvre depuis hier et assez *fort*, je voudrais qu'elle fût dangereuse, car j'en ai trop de la vie, mais si je n'étais pas dans cet état qui trouble un peu les idées, je vous ferais un portrait de vous qui vous montrerait que le comte d'Erfeuil et vous vous n'avez pas le moindre rapport, mais dans ce moment mon esprit est un peu troublé par la maladie, mais je ne voulais pas retarder d'un jour la réponse à votre lettre qui m'a vraiment affligée. Croyez-moi, cher Hochet, je ne suis pas capable de manquer en rien au culte de l'amitié et quand vous vous sentez un mouvement d'affection pour moi, dites-vous que j'y réponds et au delà. C'est mon sort, croyez-moi, de souffrir par le cœur, mais là, jamais je ne puis avoir un tort. Croyez-vous que ma belle amie viendra me voir? Et vous! Je ne l'espère pas.

1. Madame de Staël, craignant une arrestation, avait regagné précipitamment Coppet au début de mai.
2. Dans les articles qu'il publia sur *Corinne* dans le *Publiciste* (12, 14, 16 mai).

Coppet, ce 22 juillet [1808].

Vous avez bien raison de croire, mon cher Hochet, que je jouis de votre bonheur mais, en vérité, je ne sais quelle est cette ancienne tracasserie sur *Geneviève* [1]. Je vous croyais peut être trop occupée *(sic)* des véritables Genevièves pour songer aux fictions ; toujours est-il que tout ce que j'écris est à vos ordres, quant au passé, laissons-le, vous avez eu *tort* vous le savez, et j'en ai eu du ressentiment, mais le tout n'existe plus et vos nouveaux rapports de sensibilité [2] vous en apprendront beaucoup sur le cœur, je n'en doute pas, et bien que vos amis n'aient plus qu'une petite partie de vous, cette partie sera complète et pure comme votre âme, mais, hélas, quand jouirai-je de tout cela ? Quand Eugène repartira, soyez assez bon pour m'écrire par lui ce que vous présumez de la guerre avec l'Autriche : j'ai laissé mon fils à Vienne [3] et j'aime ce bon pays où la nation est tranquille comme la Belle au Bois dormant, ne se doutant pas de l'orage et pensant encore que c'est bon à quelque chose sur cette terre d'être honnêtes gens. J'écris mes lettres sur l'Allemagne et je crois qu'elles seront piquantes et que vous y trouverez des aperçus nouveaux. Chaque année fait singulièrement penser et l'on se croit près de découvrir de grands mystères, mais le réel des choses revient tout obscurcir.

Mathieu et Benjamin sont chez moi, si cela pouvait durer ce serait bon, mais j'ai bien appris la mort en détail par les adieux. Benjamin va faire imprimer son *Walstein* et lui donne en conséquence des développements plus longs que le théâtre n'en peut supporter ; c'est une tragédie historique, genre nouveau pour la France ; c'est la poésie dans l'histoire moderne, genre encore plus nouveau, enfin il me semble que c'est bien remarquable. Savez-vous aussi ce que je fais imprimer de mon côté ? Ce sont les lettres et les pensées du prince de Ligne [4], avec un portrait de lui par moi à la tête. Il est fort curieux à observer, le prince de Ligne, il a une sorte de grâce française et étrangère qui fait de lui un être à part, grand seigneur, écrivain militaire, homme à bonnes fortunes, il a passé par tous les intérêts de ce monde et s'entend singulièrement bien à vivre. Il se fait aimer pourtant par une bonté touchante et moi surtout je ne puis dire que de reconnaissance je lui dois pour son accueil. Si je retourne à Vienne cet hiver, c'est pour lui autant que pour mon fils [5]. Adieu, vous voyez que je vous parle aussi de moi, n'est-ce pas vous dire que vous devez me parler de vous ? Que savez-vous du bonheur de Prosper ?

1. La pièce *Geneviève de Brabant* que madame de Staël avait composée pour ses enfants et qu'elle avait jouée à Vienne avec eux.

2. Hochet s'était marié en 1807.

3. Albert était entré comme élève à l'Académie militaire.

4. *Lettres et Pensées du Maréchal Prince de Ligne*. Paris, Genève, Paschoud, 1809.

5. Et surtout pour Maurice O'Donnell, à qui elle écrivait en même temps les plus belles lettres de passion du XIXe siècle. (On les trouvera dans notre vieux livre : *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, Paris, 1925.)

Ce 19 *juillet* [1811].

J'ai été bien touchée de votre lettre, mon cher Hochet, jamais les impressions de la jeunesse ne s'effacent et l'on ne vit après une certaine époque qu'avec des regrets si l'on ne peut plus suivre les anciennes traces de ses sentiments. D'un instant à l'autre je puis m'embarquer pour l'autre monde [1], rendez-moi avant ce départ un service que les circonstances me rendront singulièrement cher : le fils et le frère de l'homme que je vous recommande par cette lettre [2] est l'homme de Genève qui m'a montré le dévouement le plus extraordinaire dont vous puissiez avoir l'idée — c'est le seul caractère enthousiaste qu'il y ait dans toute la cité de Calvin, il a vingt-quatre ans et il est couvert de blessures reçues en Espagne, ainsi sous ce rapport sa famille doit intéresser le gouvernement, d'ailleurs elle est une des plus anciennes de la ci-devant république et peut être la seule où l'on se dévoue au lieu de spéculer — à tous ces motifs, joignez celui qui, j'espère, aura le plus d'empire sur vous, c'est que vous me ferez le plus grand plaisir possible, il sera nouveau que dans ma situation je puisse être utile à quelqu'un, c'est à vous que je le devrai. Je voudrais bien vous devoir le plaisir de vous entretenir encore une fois dans ce monde, mais depuis que j'ai soumis mon livre à la censure, ma situation est telle que je ne puis aller sur le territoire français au delà de Genève. Si vous faisiez un voyage en Suisse, si l'on vous envoyait pour connaître l'institut de Pestalozzi qui est à Yverdon [3], si vous vouliez faire connaître la Suisse à madame Hochet, j'irais vous chercher partout, mais j'ai les gendarmes sur mes pas à l'instant où je fais un pas en France : j'ai voulu conduire Albert qui est menacé de surdité aux eaux d'Aix, en Savoie, dans un moment où il n'y avait pas un chat, aussitôt une lettre du préfet m'est arrivée pour me signifier de revenir [4]. J'aurai bien des détails à raconter sur tout cela si je survis à ces persécutions, la plus cruelle de toutes c'est la crainte de compromettre ses amis, les rapports généreux qui s'établissent entre soi et les personnes qui vous font une visite, ces romains qui peuplent ma chambre attendent de moi souvent plus de reconnaissance que ne vaut le plaisir qu'ils me font [5]. Il n'en serait pas ainsi de vous, le plaisir serait bien grand et vous compteriez pour bien peu le sacrifice. Mais puis-je l'espérer! Je vous recommande encore une fois cette note : un mot de réponse à ce sujet que je puisse montrer. Je ne vous dirai rien du mariage de Prosper, vous pouvez savoir tout ce qui le con-

1. Madame de Staël songeait à partir pour les États-Unis.

2. La phrase est obscure et Hochet n'y comprit pas grand chose. Il s'agissait de faire nommer juge Charles Rocca, frère de John Rocca, l'officier blessé en Espagne dont madame de Staël allait avoir un enfant au printemps suivant. (Cf. COMTESSE DE PANGE. *Le dernier amour de madame de Staël*, Genève, 1944.)

3. Cf. *L'Allemagne*, 1re partie, chap. XIX.

4. Ces incidents sont de mai 1811. Cf. *Dix Années d'Exil*. Ed. Paul Gautier, p. 185 (Plon, 1904).

5. La phrase n'est pas construite, mais le sens est clair.

cerne bien mieux que moi. Si nous étions seuls au coin du feu ou à l'ombre du soleil j'aurais bien des choses à vous dire, mais par lettres on ne doit s'exprimer que comme les ombres [1] en paroles courtes et solennelles. Prosper sera, ou du moins paraîtra heureux dans une situation fixe et avec une personne qui n'ira pas chercher le fond de son cœur, car ce qu'il a de fixe est à l'extérieur ; dans les actions, les procédés, etc. C'est au fond qu'est la mobilité. Les personnes à imagination sont ainsi, l'imagination ébranle tout au dedans de nous-mêmes. Benjamin est en Allemagne, Schlegel à Vienne, je suis bien seule sous le rapport de l'esprit, mais il s'élève près de moi une personne qui sera toute admirable en même temps que modeste et retirée, c'est ma fille. Je voudrais que vous la vissiez, sa figure est charmante et son esprit vous confondrait. Je vous envoie en même temps que cette note à laquelle je tiens tant un synonyme d'elle que je vous défends de montrer parce que je ne veux pas et qu'elle ne veut pas qu'on parle d'elle à son âge, mais j'ai désiré que vous la connaissiez ; il y a dans ses petits papiers des pensées religieuses et profondes qui m'ont confondue. Puisse-t-elle n'avoir point affaire aux tourments de l'époque actuelle ! Elle mérite bien mieux que moi le bonheur. Je vous ai bien longuement parlé de tout ce qui m'intéresse, vous vous êtes bien longtemps persuadé très à tort que je ne sentais pas votre bonheur conjugal ; certes ce serait plaisanter la nature et la divinité que de ne pas voir le bonheur là où toutes les deux l'ont placé. Mais je n'ai pas envie que votre cœur n'ait plus besoin de personne et c'est un peu ce qui arrive aux gens heureux. Adieu, hélas, adieu et peut-être pour longtemps, au moins souvenez-vous que vous étiez uni dans mon cœur à la France et que vous êtes une grande partie de ma patrie de cœur et d'esprit. Parlez de moi à monsieur et à madame Suard. J'ai renoncé à l'idée que j'avais d'abord d'écrire sur l'infâme dernier livre de madame de Genlis [2], un excellent feuilleton du *Journal de l'Empire* signé T... m'a paru presque tout dire. Qui est ce T... presque courageux et si spirituel ? Adieu, adieu.

MADAME DE STAËL

1. Madame de Staël avait d'abord écrit *les revenants*.

2. Dans son livre *De l'influence des femmes sur la littérature française*, madame de Genlis attaquait madame de Staël et ses parents. Prosper de Barante avait déconseillé à madame de Staël de répondre, il lui écrivait le 18 mai : « *Pourquoi les arbres corrompus n'auraient-ils pas des fruits corrompus ? Il y a une indignation générale contre ces infâmies et de plus on remarque que tout y est ignoble et bête. Ne descendez pas dans cette arène, vivez au-dessus de l'étage où tout cela se passe. Je ferai mettre dans un article du* Journal de l'Empire *quelques lignes sur ces lettres que vous avez*, etc. »

(Il s'agit, comme on le verra dans la lettre suivante, des lettres écrites jadis par la Genlis à madame Necker, où elle montrait son ordinaire platitude envers les puissants...).

L'AUTRE

IX

En un instant, tout revint à la mémoire de Georges avec une précision qu'il n'aurait point imaginée. La blancheur amortie des boiseries anciennes de la salle à manger, le décor damassé des serviettes, de la nappe, le velours frais des dahlias cueillis le matin même pour l'ornement de la table et le scintillement des cristaux, de l'argenterie, Georges les vit comme s'ils eussent été réellement étalés sous ses yeux, dans cette chambre. Par les hautes fenêtres ouvertes sur le parc, une lumière abondante coulait comme à pleins bords entre les murs où des glaces à moulures d'or fin la réfractaient. Une sorte d'enchantement prêtait à chaque objet l'apparence d'avoir été taillé, modelé, ciselé dans une matière infiniment précieuse et il n'était pas jusqu'au reflet le plus furtif qui ne miroitât sur la patine des meubles ou la soie des rideaux avec le sensuel et opulent éclat d'une merveilleuse sérénité. Georges se demanda comment il avait renoncé au raffinement d'un tel cadre, et bien

Résumé des précédents chapitres. — *Georges, un jeune bourgeois, à la suite d'un coup de tête qui paraît associé à une légère crise d'amnésie, a fui sa famille et échoué chez un « gars du milieu », Jojo, qui lui ressemble comme un frère. Jojo a accueilli avec bienveillance cet hôte inattendu. Il a même toléré qu'il reste parfois seul en compagnie de sa maîtresse, Marlène, dite la Rouquine (dont Georges est d'ailleurs devenu épisodiquement l'amant). Ce libéralisme avait des raisons profondes. Devant entreprendre une expédition nocturne dangereuse (vol des bijoux et de l'argent d'une vieille femme), Jojo se proposait de mettre ostensiblement en circulation, à Montmartre, son sosie dans le temps qu'il ferait lui-même son mauvais coup. Georges est pour lui un alibi. Mais l'affaire a mal tourné : ce vol présumé facile a provoqué deux morts. Et Georges, du fait de ses fâcheuses relations, se sent engagé malgré lui dans une dangereuse affaire. Au moment où commence ce chapitre, Georges, fréquemment sujet à des défaillances de mémoire, ressaisit tout à coup certaines images de son passé bourgeois qu'il avait oubliées.*

qu'il comprît mal par quel enchaînement baroque de circonstances il s'en était allé, la brusque fascination qu'il ressentait au souvenir de cette maison l'emplissait de stupeur, de regret, d'amertume. C'était trop bête. Sa peur l'avait quitté. De la rue où toute présence cessait de susciter en lui le moindre effroi, un grand silence montait. Georges regarda par la fenêtre puis il s'habilla rapidement et se trouva bientôt en bas, sur la chaussée.

Il ne faisait pas encore jour mais au-dessus de la ligne des toits, la décoloration du ciel indiquait que la nuit touchait à sa fin. Une petite pluie froide s'était mise à tomber. Des craquements de roues et des martellements de sabots sur le pavé glissant révélaient tout au long de perspectives obscures le lent cheminement des convois vers les Halles. L'aube allait naître. Georges éprouva la sensation qu'une lueur grandissait en lui et, pour en savourer la progressive extase, il s'arrêta près de la Seine et contempla l'eau morne où les feux roux des réverbères plongeaient des éclairs de surin.

— S'il vous plaît, s'enquit-il finalement auprès d'un vague passant, pourriez-vous m'indiquer la direction de la Bastille?

L'autre lui désigna le parvis de Notre-Dame :

— Et plus loin, passé le pont, après l'Hôtel de Ville, à droite... et toujours, jusqu'au bout. Y a pas à vous tromper.

La décision de se rendre chez Jojo ne l'étonnait en rien : il l'avait prise presque à son insu et constatait, sans déplaisir, qu'elle ne s'accompagnait d'aucune espèce d'appréhension.

***

— C'est moi... Georges! dit-il en frappant à la porte.

La vieille femme qu'il avait tant effrayée le soir où il s'était réfugié chez elle tandis que les peintres se battaient dans l'escalier, n'eut garde de le laisser frapper une seconde fois. A cette heure matinale, des voisins qui se rendaient à leurs occupations auraient pu s'étonner que madame Laloi hésitât à ouvrir à celui qu'ils prenaient pour son fils.

— Entrez, dit-elle tandis que Jojo surgissait de sa chambre. Qu'est-ce qu'il y a?

Jojo gronda d'un air bourru :

— T'es dingue?

— Non pas, balbutia Georges. Il faut que je vous parle : je suis venu...

— On le sait que tu es venu. Explique, mais j'aime autant t'avertir, tu tombes mal.

— Comment?

— Allez, raconte, brusqua Jojo. J'ai pas de temps à perdre. Ou t'es dingue... ou c'est un tour de vache que tu cherches à me jouer. Dans les deux cas, tel que je t'ai dit, tu tombes mal.

— Mais, protesta le visiteur, je n'ai pas l'intention de provoquer d'esclandre.

— Et le garçon de votre hôtel? interrompit la vieille d'une voix perçante, il ne vous a donc pas fait la commission? J'arrive de lui téléphoner. Quel crétin! J'ai insisté pour qu'il monte vous prévenir. « Impossible! » qu'il m'a répondu : « Monsieur dort ».

— Et comment qu'il dort! ironisa Jojo. Tu ne le vois donc pas? Ça crève les yeux.

Georges ne trouva rien à objecter. S'il ne dormait point positivement, ainsi que Jojo venait de l'insinuer, il n'avait aucun réflexe d'une personne éveillée. Tout à l'heure, au moment de frapper à la porte, il s'était rendu compte de l'état anormal dans lequel il était : la même peur, le même et complet affolement dont il avait été victime dans cet escalier sombre, le soir de la bagarre des peintres, s'étaient emparés de lui. Les quelques locataires qu'il avait rencontrés en gravissant les marches, s'en étaient sans doute aperçu. L'un d'eux d'ailleurs n'avait pu déguiser sa surprise de voir Georges, qu'il avait pris pour son sosie, grimper quatre à quatre les degrés et la façon dont il avait dévisagé le jeune garçon n'avait point été de nature à dissiper son trouble.

— C'est moi, Georges! s'était-il alors écrié pour donner le change.

Madame Laloi avait ouvert, mais son accueil ainsi que celui de Jojo s'étaient chargés de désemparer Georges au point qu'il se demanda subitement ce qu'il pouvait bien faire ici. Il aurait dû comprendre, avant de risquer cette démarche, que les soupçons qui pesaient sur Marlène, depuis l'identification d'Antoine, interdisaient à la jeune femme de s'abriter rue de la Roquette. Cette pensée le paralysa.

— Eh! bien, parle! dit Jojo. Que veux-tu?

— Je ne sais même pas! Vraiment, répondit Georges. Je n'ai pas réfléchi. Mais il fallait absolument que je vienne... Je suis venu...

— Oh! tes bobards, riposta l'autre. Pas réfléchi?

Georges se sentit sur le point de pleurer : il regarda Jojo avec découragement puis, s'apercevant que l'amant de la Rouquine était chaussé et habillé comme s'il avait eu l'intention de sortir, il se reprocha doublement d'avoir si mal choisi son heure.

— D'abord, on ne vient pas chez les gens quand on dort, fit observer la vieille.

Georges approuva d'un hochement de tête. Néanmoins il ne dormait pas : il se trouvait plutôt comme sous l'influence d'une drogue et son envie de pleurer le reprit avec tant de force qu'il dut faire un effort sur lui pour tenter de la refouler.

Jojo s'en aperçut.

— Allez, fit-il après un moment de silence, cherche un peu voir c'que tu avais dans le crâne en t'amenant. Tu n'es pas venu sans raison?

— Non, non! dit Georges. Bien sûr!

— Alors?

— Il faut vous réveiller, ordonna sèchement la vieille.

— Quoi?

— Rien, dit Jojo qui fit signe à sa mère de ne point insister. Fous-y la paix. Il cherche.

— Et si les flics s'amènent avant qu'il ait trouvé?

Georges tressaillit.

— Les flics?

— Parfaitement! Supposez qu'ils vous voient ensemble avec Jojo : Faut pas les prendre pour des andouilles.

— Ah! se récria Georges. Vous avez parfaitement raison. C'est pour eux, c'est *aussi* pour eux que je suis venu. Rendez-moi mes vêtements. Ceux que je porte les mettraient sur la piste.

— Enfin! fit la vieille à voix basse. Puis, échangeant un regard avec son fils, elle poussa Georges vers la chambre et dit :

— Votre costume est accroché derrière la porte.

— C'est pourtant vrai, dut convenir Jojo. Voilà tes fringues. Il les entassa sur le lit. Et grouille-toi. Une fois sapé tel que t'étais le soir que tu t'es amené chez nous, tu risques moins. Seulement, ajouta-t-il, qu'as-tu bien voulu dire en répondant à ma daronne : « C'est *aussi* pour eux que je suis venu? »

Et il appuya sur « aussi ».

— Mais voyons... je ne tiens pas à ce qu'ils nous confondent.

— Naturellement.

— Ah! oui? Nous sommes du même avis. C'est vrai? bredouilla Georges. Il avait passé son pantalon et attendait que Jojo l'approuvât, mais ce dernier reprit avec une plus grande insistance :

— Tu as bien dit « *aussi* », n'est-ce pas? Ça signifie par conséquent que tu es venu d'abord pour une certaine raison et... *aussi* pour les flics. T'y es? Tu piges?

Il y eut un silence.

— Et quelle est cette raison?

Georges fit un effort pour rassembler ses souvenirs car, tout en nouant sa cravate devant la glace, il entendait parfaitement le sens de la question qui lui était posée mais ne parvenait pas à répondre. Il éprouvait un plaisir enfantin à se regarder dans la glace non plus vêtu du fameux costard rose à raies mais de son complet bleu marine. Ce changement le rendait à lui-même, à l'image qu'il s'était toujours faite de sa personne.

— Entre nous, pensait-il, j'ai l'air moins gouape.

Madame Laloi pénétra dans la chambre.

— Maintenant que tu lui as rendu ses frusques, dit-elle à son fils, il serait temps qu'il déguerpisse. Je ne tiens pas à ce qu'on vous trouve ensemble.

— Mais je m'en vais, dit Georges.

Jojo le retint par une manche.

— Pas encore! grogna-t-il. Je veux savoir ce que tu est venu faire ici

et tu ne t'en iras pas avant de t'être expliqué. Tu m'entends ? poursuivit-il sur un ton de plus en plus dur. Tous tes trucs, tes machins, ça ne prend pas. Allons. Je vais t'aider... mais pas d'embrouille ! Marlène ?

Georges sentit son visage s'empourprer.

— Tu vois ? fit remarquer Jojo. Elle a dû te raconter des choses qu'il faut que tu m'expliques car, moi non plus, figure-toi, je ne tiens pas à ce qu'on nous confonde, surtout après la nuit que tu as passée à Montmartre avec Marlène. Où avez-vous été cette nuit ?

— Mais chez Victor, au *Tralala*.

— Ensuite ?

— Un agent m'a conduit au poste.

— Quel poste ? Et pourquoi ? Raconte.

— Un type m'a provoqué, répondit Georges abasourdi par l'intérêt que manifestait son sosie à ce qui s'était produit durant la nuit du crime. Un sale type. Nous nous sommes battus. Je n'y étais absolument pour rien. Si ce voyou n'avait pas cherché la bagarre, les choses n'auraient point fini de cette façon. En effet, les agents m'ont gardé au poste.

— Toute la nuit ?

— Oui.

— Tu mens.

— Enfin jusqu'au petit jour, c'est-à-dire : cinq, six heures du matin.

— Et Marlène ?

— Je ne sais pas. On l'a laissée tranquille. D'ailleurs elle n'avait rien fait pour qu'on l'arrête.

— Et depuis, tu ne sais pas, non plus ? Tu ne sais rien ? Elle ne t'a pas téléphoné ?

Georges tenta d'éluder la question. Il eut un geste vague.

— Mais, ballot, j'étais là pendant qu'elle te parlait, lui reprocha Jojo sur un ton sarcastique. Parfaitement. La copine que tu voulais qu'elle plaque, c'était moi... Seulement, tu vas m'apprendre de quel droit tu avais donné rendez-vous à Marlène, place Pigalle.

— Elle n'avait qu'à ne pas venir, dit Georges. Personne ne l'y forçait.

— Et ça ne t'a pas semblé bizarre que je la laisse vadrouiller avec toi toute cette nuit ?

— Oh ! fit Georges. Et sa gêne se dissipa. Vous saviez qu'en laissant Marlène me rejoindre, vous en tireriez au moins un avantage : celui que l'on admît, grâce à notre ressemblance, votre présence à Montmartre alors que vous étiez ailleurs. La preuve : vos papiers qu'on avait glissés dans ma poche... Vous n'allez pas prétendre qu'ils s'y trouvaient par hasard ?

— Mes papiers ?

— Je vous en prie : ne me prenez pas pour plus crétin que vous ne le supposez.

Georges eut le sentiment qu'il marquait un point sur Jojo. Toutefois ce n'était point pour lui raconter dans quelles circonstances la nuit dont

il était question s'était passée qu'il se trouvait rue de la Roquette, mais pour apprendre où se cachait Marlène.

— Mes papiers? répéta Jojo.

Georges le regarda fixement, dans les yeux.

— T'aurais pas le culot, peut-être, reprit son interlocuteur, de prétendre que ces papiers ont été placés dans ta poche exprès?

— Mais si, précisément, riposta Georges. Il suffit de se demander à qui ces papiers pouvaient rendre service pour conclure. T'y es?

Jojo serra les poings. C'était la première fois que Georges le tutoyait et se permettait de lui tenir tête.

— Et alors? jeta-t-il.

— Conclus toi-même. Ta mère et toi m'avez assez joué dans cette histoire pour que je n'accepte plus de me prêter à vos combines.

Cette allusion eut pour effet d'exaspérer Jojo qui, sans l'intervention de la vieille femme, se serait brutalement chargé de rabattre le caquet de Georges, mais celle-ci se plaça résolument entre eux.

— Vous n'êtes pas fous de vous attraper ainsi! reprocha-t-elle.

— Oh! moi, ça m'est égal! tout m'est égal! proclama Georges. Mais ne comptez plus désormais sur moi pour vos sales histoires. Un seul mot de ma part. N'est-ce pas? Vous devinez ce que je veux dire?

— Fumier!

Georges éclata d'un rire strident.

— Oui, fumier! si tu veux, reprit-il, en tentant d'écarter la vieille. Seulement, j'ai besoin de voir Marlène, de m'entendre avec elle sur certains points. Aussi, prends garde. Ne me pousse pas à bout.

— Marlène n'a rien à voir dans cette affaire, objecta traîtreusement madame Laloi.

— Si, lui répondit Georges. C'est par elle que Jojo s'est procuré un alibi. Et cet alibi ne peut être valable qu'avec mon consentement. Que je parle, il n'existe plus.

Jojo blémit puis, allumant une cigarette après l'avoir nerveusement pétrie entre ses doigts, il dit pour intimider Georges et lui faire avouer ce qu'il savait du crime :

— Si j'entrève, tu te fous qu'on m'emballe. Pour toi, ça n'a pas d'importance. Pas la moindre. Hein? N'empêche : si je tombe, tu tombes toi aussi, du même coup.

— Oui.

— Et Marlène?

— Oh! fit Georges je pourrais t'obliger à m'indiquer l'endroit où elle se trouve. Réfléchis. Qu'est-ce que je veux, en somme? N'être mêlé en rien au coup de l'autre nuit.

— Mais bien sûr! fit Jojo. Ta conscience, tes scrupules s'y opposent? Si tu crois que je ne pige pas ce qui se passe dans ta petite tête, laisse-moi rire. Note bien, j'admettrais que tu aies marre de te mouiller dans une affaire où tu n'as pas ton fade. Mais la vérité n'est pas là :

il s'agit de Marlène. Et tu es drôlement mordu pour elle. Pas? Dis-le donc! Accouche!

Se sentant démasqué, Georges se mordit les lèvres.

— Malheureusement pour toi, lui annonça Jojo, t'arrives trop tard. Tu peux chercher partout, visiter les placards et regarder même sous les lits... personne!

Plusieurs feuilles du matin que sa mère avait dû rapporter en remontant du Tabac où elle avait téléphoné à Georges se trouvaient entassées sur la table. Jojo en prit une au hasard et la tendit à Georges.

— Comment? s'exclama ce dernier après avoir hâtivement parcouru le texte d'un entrefilet de première page que Jojo lui avait mis de force sous les yeux.

« *A la suite des révélations fournies à la Police Criminelle sur l'identité du redoutable individu dont nous avons publié la photographie, nous sommes en mesure d'affirmer qu'il s'agit d'un certain Antoine Biège, dont la femme s'est d'elle-même présentée, cette nuit, quai des Orfèvres où les inspecteurs Malinou, Tristet et Bonnemain, chargés de l'enquête, l'ont aussitôt interrogée. Cette créature ne vivait plus maritalement avec Biège depuis près de cinq ans mais entretenait des rapports avec le chef d'un gang de malfaiteurs.* »

Georges demeura béant.

— Qu'est-ce qu'elle risque? fit alors Jojo. De toute façon, il fallait qu'elle y passe. Aussi hier soir, après le coup de téléphone qu'elle t'a donné, j'ai fini par la décider.

— Et la police?

— Je l'attends, répondit paisiblement Jojo, car moi non plus, je n'risque rien. La nuit du crime, je me trouvais à Montmartre où les flics m'ont d'ailleurs emballé. C'est officiel. Ma daronne peut en témoigner puisqu'on l'a convoquée le lendemain au commissariat pour certifier que j'habite bien ici.

Georges perdit contenance. L'affirmation de son sosie le sidérait. Cependant il parvint à dire sans que son regard se détournât de celui de Jojo :

— Mais, moi aussi, j'ai passé la nuit à Montmartre. Et moi aussi, n'est-ce pas? on m'a conduit au poste.

Madame Laloi était allée à la fenêtre d'où elle surveillait le va-et-vient de la rue.

— Jojo, annonça-t-elle, les v'la.

Et poussant Georges dans le couloir :

— A présent, lui dit-elle, grimpez jusqu'au cinquième et ne descendez qu'une fois que je leur aurai ouvert.

Georges n'opposa pas de résistance à la mère de Jojo. L'arrivée de la police annihilait en lui toute espèce de réflexe. Il gravit les marches qui le séparaient de l'étage où il avait reçu l'ordre de monter et attendit docilement que deux inspecteurs en civil eussent carillonné à la porte

de Jojo, avant de descendre l'escalier sans plus avoir à craindre de les rencontrer en chemin.

Son intention était réellement de se rendre quai des Orfèvres et de demander à y être confronté avec Marlène avant l'arrivée de Jojo, mais tandis qu'il cherchait un taxi, il aperçut l'amant de la Rouquine à l'intérieur d'une voiture de la Préfecture, en compagnie des inspecteurs chargés de l'appréhender. La voiture frôla Georges au passage et, dans la durée d'un éclair, les deux jeunes gens eurent le temps d'échanger un regard.

Sous un ciel bas et gris, la place de la Bastille avait l'air d'un énorme disque tournant au ralenti sur le pivot de sa colonne de bronze. Au fond à gauche — passé le canal — des vapeurs s'élevaient de la Seine où le vent du matin leur imprimait un imperceptible balancement.

Georges se dirigea vers le boulevard Beaumarchais, avec la conviction d'y avoir plus de chance qu'ailleurs de trouver un taxi, mais aucun n'était libre. Ils se succédaient rapidement, sans tenir compte des gestes que le jeune homme leur adressait. Quelquefois, un chauffeur daignait désigner son compteur dont le drapeau baissé le dispensait de répondre. Rester à la station n'aurait pas servi à grand'chose. Camions et véhicules arrivaient et passaient en trombe. Et Georges désespérait de se faire conduire quai des Orfèvres avant Jojo, lorsque, comme à dessein de le retarder davantage, il s'entendit interpeller par un gros homme qu'il ne reconnut tout d'abord pas.

— Té! bonne mère! se récria le personnage. Par exemple. Vous êtes tombé du lit.

Georges allait tourner les talons, mais Fathi l'en empêcha.

— Et comment va? s'informa-t-il.

— Pas aussi bien que vous pourriez le désirer, répondit Georges.

Néanmoins, il serra la main qui lui était tendue.

— Qu'y a-t-il donc qui vous tracasse? reprit Fathi. A votre âge, on est sans souci. La vie vous chante.

— Oui, parbleu! Elle devrait me... chanter, comme vous dites. Malheureusement, ce n'est pas le cas.

Le Marseillais prit un air entendu.

— Quelque contrariété de femme, suggéra-t-il. On s'est juré le grand amour et... Permettez : ce n'est pas raisonnable.

— Oh! dites... je suis pressé!

— Monsieur Georges, poursuivit le tenancier du *Beau Rivage*, sans tenir compte du peu d'empressement que manifestait le jeune homme à prolonger l'entretien. Je ne voudrais pas être indiscret. Cependant, il en faut des femmes, à condition de ne leur accorder que l'importance qu'elles méritent. Moi qui vous parle, je suis marié. Hé, bé! m'avez-vous jamais vu en compagnie de mon épouse? Pas si bête! C'est pourtant une maîtresse-femme, elle est brave...

« Où veut-il en venir? se demanda Georges, que ce bavardage excédait. Il doit ou il devrait savoir que je suis au courant. »

— Tant mieux pour vous! fit-il, prêt à rompre.

— Mais, monsieur Georges, chacun se comporte à sa guise. Remarquez, on ne fait pas de mal.

— Vous habitez le quartier?

— Non pas. J'habite Montmartre, rue Lepic, répliqua Fathi, dont ce fut le tour de ne pas saisir à quelles fins Georges lui posait cette question. Vous connaissez? Une rue agréable pour les ménagères. C'est-à-dire, se reprit-il, que mon domicile personnel n'a rien de commun avec Montmartre.

— Ni avec la Bastille?

— Quoi? La Bastille? grogna Fathi qui, cette fois, crut découvrir un sens péjoratif à l'allusion. C'est mon chemin... jusqu'à la gare où j'ai le train pour Champigny.

Georges dit brusquement sur un ton détaché :

— Moi, c'est uniquement pour Jojo que vous me rencontrez dans ce quartier. Vous savez ce qui lui arrive? Il vient d'être arrêté.

Fathi se recula.

— Pas possible!

— Je l'ai vu, de mes yeux, répondit Georges. Les agents sont montés chez lui. A cette heure — et le jeune homme ne cessait de guetter le passage des taxis — il doit être quai des Orfèvres.

— Vous plaisantez?

— J'aimerais mieux, dit Georges, car enfin, pour lui comme pour vous, cette histoire de Parmain peut se terminer mal.

— Monsieur Georges, répliqua Fathi, je ne vois pas à quoi vous faites allusion mais, entre nous, un bon conseil : ne vous occupez pas des affaires de Jojo. Tout mariole qu'il soit, il pourrait tomber sur un bec. Je le connais. C'est un garçon qui ne se rend pas toujours compte des suites plus ou moins regrettables de ses combinaisons.

— Celle-ci pourrait lui valoir de sérieux embêtements.

— Ah! oui?

— Le bagne!

Malgré lui, Fathi perdit contenance. Il tira un mouchoir de sa poche et, s'épongeant le front :

— Pétan! Le bagne! A la bonne heure! s'exclama-t-il sur un ton de fausse bonhomie. Comme vous y allez! Pourquoi pas l'échafaud?

— Vous, non.

— Comment moi?

— Je veux dire, précisa Georges, que si l'on découvre les auteurs du crime de Parmain, vous vous en tirerez avec quinze ou dix ans à titre de complice.

— Ah! ça, mais dites donc...

— Car, n'est-ce pas? Si j'en crois la lecture des journaux, vous étiez au volant de la voiture d'Alexis.

Son mouchoir à la main, Fathi cessa de s'essuyer. Il considérait Georges avec stupeur et ne comprenait point que les signalements fournis par les journaux eussent permis au jeune homme d'être aussi catégorique. Les feuilles qu'il avait, lui-même, anxieusement consultées ne contenaient rien qui pût, d'aucune sorte, le désigner personnellement.

— Je vous défends, dit-il alors à tout hasard, de parler comme vous le faites. Moi, au volant de la voiture... et en pleine nuit! Non, monsieur Georges, aucun journal n'en a parlé. D'autre part, si quelqu'un s'avisait de prétendre que j'ai, aussi peu que ce soit, participé à cette abominable histoire, je suis à même d'établir qu'à l'heure où le meurtre a eu lieu, je passais gentiment la soirée chez ma femme, à Montmartre.

— Rue Lepic?

— Té! bien sûr. Au besoin, ma concierge pourrait en témoigner.

— Est-ce bizarre, fit Georges sans se laisser déconcerter. Vous étiez donc tous à Montmartre, la nuit du crime?

Fathi respira mieux.

— Eux autres, rétorqua-t-il, n'est-ce pas? Je m'en balance. C'est pas à moi de savoir où ils jugeaient bon d'être. En tout cas, pour ce qui me concerne, renseignez-vous, avant de m'accuser. Et dites-vous bien, monsieur Georges, que s'il vous arrivait de ne pas tenir compte de l'avertissement...

Une menace passa dans ses yeux.

— Allons, fit-il, inutile d'insister. Vous êtes jeune. Et ce que je vous dis, c'est dans votre intérêt.

Puis, sur une molle poignée de main que Georges n'osa lui refuser, il s'éloigna — de sa pesante démarche — dans la direction de la gare de Vincennes où Georges le perdit presque aussitôt de vue.

***

L'idée qu'à cette minute, Marlène devait attendre, dans les locaux de la police criminelle, d'être mise en présence de Jojo accabla Georges d'une telle détresse qu'il en souffrait presque physiquement. Bien qu'il ignorât l'emplacement de la salle où avaient lieu les interrogatoires, le jeune homme se la représentait sous les sombres et pathétiques couleurs dont Victor Hugo l'a dépeinte. Un fragment de *Choses vues* se trouvait au programme des Roches et l'horreur qui s'en dégageait avait si puissamment frappé Georges qu'en dépit de l'abolition de la torture, le jeune garçon pensait que les mêmes méthodes entre enquêteurs et prévenus continuaient d'être toujours en usage.

« Au dedans, suggère le poète, les scies, les brodequins, les chevalets, les roues, les tenailles, le marteau qui enfonce les coins, le grésillement de la chair touchée par le fer rouge, le pétillement du sang sur la braise, les

interrogations froides des juges, les rugissements désespérés du torturé — au dehors à quatre pas, les bourgeois qui vont et viennent, les femmes qui jasent, les enfants qui jouent; les marchands qui vendent, les voitures qui roulent, les bateaux sur la rivière, le tumulte de la ville, l'air, le ciel, le soleil, la liberté... »

— Hélas! soupira Georges.

Il regarda les autobus, les camions, les taxis déboucher sur la place afin d'en accomplir le tour. Non. Il ne rêvait pas. A cet instant, comme pour procurer plus de force au tableau, le soleil perça les vapeurs et les glaces, le vernis, le nickel des voitures en réverbérèrent l'éclat dans un aveuglant miroitement. Chaque image suscitée par le grand visionnaire de *Choses vues* devenait, grâce à la magie du verbe, plus intense, plus atroce.

Georges en ressentit une sorte de commotion : il se représentait, jusque dans les détails, l'horreur des scènes qu'il venait d'évoquer et il lui semblait que les morts qu'on avait suppliciés ressuscitaient pour le prendre à témoin de leurs effroyables agonies.

— Oui, dit-il, tous les morts.

Et il se souvint, tout à coup, avec une précision dont la minutie lui fit mal, que sa première fugue avait été provoquée par la mort de sa mère. Il revit le convoi dans l'étroite rue de la Roquette et s'avoua, tristement, à part lui, que cette fois encore c'était à la même angoisse qu'il avait obéi en s'enfuyant de sa famille. Dans son amour de la pègre, il entrait une peur mal définie de s'exposer à de mauvaises rencontres, la nuit, par des ruelles sordides, où le vent, s'engouffrant dans les cages des réverbères, faisait s'entrechoquer des ombres sur les murs. Cette peur, cette angoisse lui étaient, le lendemain, délicieuses à savourer dans l'évocation des rues peu fréquentées, puis dans la louche intimité de la chambre de Berthe où rougeoyait un feu de coke. Tout ce qui rampe, hésite, louvoie ou cherche à se rendre invisible dans la pénombre complice du porche d'une maison meublée ou d'une entrée d'hôtel l'attirait, l'envoûtait; il y savourait l'âpre et trouble sensation de refuge que la plupart des débauchés poursuivis par leurs vices recherchent pour les assouvir, dans une coupable impunité. L'allusion du passage de *Choses Vues* aux évolutions des piétons sur le quai où « les femmes jasent, les enfants jouent », sans se douter qu'à quelques pas de là juges et bourreaux torturent leurs victimes, lui procurait le même effet que celui de sa première fugue et le plongeait dans la même brutale et sensuelle passivité. C'était par bribes plus ou moins disparates ou par d'étranges correspondances que toutes ces sensations s'amalgamaient en lui. Comme l'avait dit si justement Hugo, il suffisait de ces quelques pas pour établir d'un monde à l'autre d'infranchissables abîmes et Georges, brusquement, fut à même de le constater, car au moment où il traversait l'eau, le mugissement d'un remorqueur lui fit évoquer la Rouquine en train de tenir tête aux inspecteurs qui, sans arrêt, depuis qu'elle s'était présentée à eux, devaient la presser de questions.

— Mais voyons, se dit-il, c'est se mettre dans la gueule du loup! Comment l'en retirer? Si je dénonce l'alibi de Jojo, je ne la rends que plus suspecte aux yeux des inspecteurs. Ce misérable! proféra-t-il à l'adresse de son rival. Il a tout prévu.

Face à la sévère façade qu'il contemplait entre les boîtes des bouquinistes du quai, Georges ne doutait plus que Marlène lui échappât. Une voiture cellulaire stationnait à droite devant les gros barreaux d'une grille gardée par un agent. Une grande douceur flottait dans l'air. Des passants s'arrêtaient, se penchaient un moment sur le fleuve, puis continuaient leur route et Georges se demandait si la confrontation de Marlène avec Jojo avait eu lieu. Son unique espoir consistait à se dire que les inspecteurs ne seraient pas dupes d'une aussi grossière supercherie. Comment Marlène avait-elle accepté de courir un tel risque? Jojo devait être connu de la police; il suffirait de le mettre en présence du brigadier du poste où Georges avait fini la nuit, pour que le policier émît au moins un doute sur l'authenticité de ce sinistre individu. Déjà peut-être la Rouquine devait se repentir d'avoir suivi le conseil de Jojo. Mais Jojo avait ordonné et elle s'était empressée d'obéir: Une chienne! Elle se comportait comme une chienne!

— On t'obligerait à choisir, lui avait-il fait observer, ce n'est pas moi, c'est lui que tu préférerais.

— Mais personne ne m'oblige à choisir, s'était-elle aussitôt récriée.

Georges se reprocha d'avoir posé une telle question. Comment avait-il pu admettre un seul instant que la Rouquine fût capable d'hésiter entre Jojo et lui?

Il acheta les journaux dans un kiosque de la place Saint-Michel, puis échoua dans un café pour les lire attentivement. L'entrefilet que Jojo lui avait mis, ce matin, sous les yeux, n'était accompagné d'aucun commentaire. On avait dû donner la consigne à la presse de s'en tenir à la démarche de Marlène et il fallait attendre les feuilles du soir pour que les conséquences d'un pareil acte fussent peut-être commentées. D'ici là, pas un mot. Les flics devaient vérifier les allégations du couple et tant que celles-ci n'auraient point été faites, il était évident qu'aucun communiqué ne serait publié.

— De toute façon, se dit Georges en buvant la consommation qu'il avait commandée, je ne crains rien. Personne n'a intérêt à me mettre en cause.

Il plia les journaux et ne s'aperçut que plus tard de les avoir laissés au café sur une chaise, mais il ne s'en soucia nullement et revint vers les quais où, durant plus d'une heure, il s'attarda devant les boîtes des bouquinistes. Les vapeurs qui s'étaient reformées après une éclaircie tamisaient la lumière. Georges pensait à Marlène. Il était anxieux d'apprendre si les inspecteurs l'avaient gardée ou renvoyée, quand il constata subitement que la voiture cellulaire qu'il avait vue de l'autre côté du petit bras de la Seine n'était plus là.

— Ah! mon Dieu! se dit-il à la pensée que l'on avait peut-être remis Marlène en liberté, pourvu qu'elle ne soit pas allée à son hôtel!

Il partit à longues enjambées vers la rue Monge sous une petite pluie où la fumée des remorqueurs s'étirait en pesantes traînées noires sur l'eau.

X

— Comment! se récria Victor en voyant Georges entrer au *Tralala*, Ta Tigresse t'a laissé sortir!

— Oui, répondit le jeune garçon et il s'assit à une table. Fais pourtant mettre un second couvert.

— Ah! Ah! y a de l'eau dans le gaz?

Un gros type en chandail, qui tranchait par sa mise et son air bourru sur les façons évaporées de la clientèle, pénétra dans la boîte et s'installa près du bar où il commanda un whisky.

— C'est deux cents balles, crut devoir l'avertir le serveur.

— Bah! fit-il en tirant de la poche intérieure de sa veste de cuir une liasse de billets de banque froissés qu'il étala devant lui.

Victor comprit que cet individu n'était point là pour son plaisir et se promit de le surveiller quand la dame des lavabos vint lui apprendre qu'on le demandait au téléphone.

— Monsieur Léon?

— C'est bon, voilà! dit le type.

Il était près de vingt-deux heures, mais le service du restaurant commençait toujours tard pour permettre aux artistes d'effectuer ailleurs leur tour de chant et de le redonner ici tandis que le public achevait de dîner. L'orchestre jouait en sourdine une valse-hésitation dont Georges connaissait les paroles. Des couples réclamaient les tables qu'ils avaient retenues et, tandis que les maîtres d'hôtel débouchaient les premières bouteilles, la salle peu à peu s'emplissait du confus brouhaha des conversations.

— Alors, toi, mon petit, tâche à ne pas faire de blague, chochuta gentiment Victor à l'oreille de Georges.

— Quelle blague?

Le gros type au chandail sortit de la cabine téléphonique et le regard qu'il jeta, peut-être avec trop d'insistance à Victor, fit juger à celui-ci qu'il valait mieux ne point trop s'intéresser à Georges. En parfait gentleman d'ailleurs, le tenancier du *Tralala* se devait d'accueillir ses habitués.

— Tiens donc, affirmait-il à chaque nouveau venu, mais bien sûr! je t'ai gardé la meilleure place.

Et, jouant de ses perles roses, il prodiguait si adroitement les amabilités que les plus difficiles s'estimaient satisfaits.

— Ah! ma Gaby, fit-il d'une voix aiguë en voyant arriver la chanteuse.

Gaby se jeta dans ses bras, puis, apercevant Georges, elle se précipita vers lui.

— Trésor! s'exclama-t-elle.

Georges la laissa s'asseoir à son côté, sur la banquette.

— Comme c'est chouette, dit-elle. Justement j'avais le bourdon. Et ta poule? Elle va venir?

— Peut-être!

— Sans blague, elle t'a plaqué?

— Penses-tu! glapit Victor. Pas folle! Un beau gosse comme lui, tu ne voudrais pas?

— Mais si, que je voudrais, riposta la chanteuse.

— Oh! fit Georges. Après tout, il se pourrait qu'elle vienne. Je n'en sais rien.

Il fit signe au sommelier d'ouvrir la bouteille qu'il avait dans un seau à glace sur sa table et réclama un second verre.

Gaby battit joyeusement des mains, sans qu'on pût définir si c'était le plaisir de boire du champagne ou de se blottir contre Georges qui la poussait à manifester ainsi son contentement.

— Toi, mon petit, lui conseilla Victor, fais gaffe.

Puis ordonnant aux maîtres d'hôtel, qui venaient de servir les huîtres, de se retirer pour ne point gêner les artistes, il annonça :

— La ravissante Liliane Dalbert dans *J'suis vache*!

C'était une longue fille blond-platine, qui débitait d'un air candide des chansons dites vécues. Elle avait une façon de dire au refrain :

Tes yeux, ton air, ton... truc, ton nez,
Je les connais!

qui ravissait l'auditoire.

Georges ferma les yeux pour mieux évoquer la Rouquine dans cette boîte à l'heure où Jojo et sa bande accomplissaient leur coup.

— Cette Liliane, hein! quel talent! s'extasiait Victor. Elle est bath!

Des applaudissements crépitèrent puis, sur un nouvel ordre, les maîtres d'hôtel reparurent avec d'autres bouteilles et des filets de soles qu'ils distribuèrent rapidement dans chaque assiette, après que les garçons eurent changé les couverts.

— Allons! Pressons! pressons! les stimulait Victor.

Le gros type au chandail alluma un cigare, commanda un second whisky, puis, s'armant de patience, déboutonna sa veste sans s'occuper de ses voisins.

— Tu parles d'un temps, piaula un gigolo, qui s'ébroua devant une glace. Vestiaire!

Il ôta son imperméable et, se donnant un coup de peigne, alla jusqu'à la salle, où Victor lui serra la main.

— Bonsoir, ma choute! jeta-t-il à Gaby.

Georges ouvrit les yeux, puis les referma aussitôt.

— N'y pense plus, lui glissa doucement à l'oreille la chanteuse. C'est idiot. Elle rigolerait de te voir aussi mordu pour elle.

— Tu as raison, dit Georges.

Ils trinquèrent.

— A tes amours! reprit Gaby en l'obligeant à la regarder. Tu me plais trop, tu sais. T'as l'air d'un môme. Et elle le pinça sournoisement sous la table.

— Mais réveille-toi! Tu dors?

Georges se souvint de la réflexion que Jojo lui avait faite, le matin même, et tenta de réagir, mais il éprouvait une si cruelle déception à la pensée de Marlène qu'il repoussa Gaby et fit mine d'appeler le garçon pour régler l'addition, quand il se ravisa. Où pouvait-il être mieux qu'au *Tralala* pour songer à Marlène? Ainsi que l'autre nuit, Victor et Gaby se trouvaient à sa table.

— Alors, quoi? dit Gaby. Qu'est-ce qui te prend?

En effet, brusquement, Georges s'était mis à rire.

— Et tout ça, fit-il d'un air sombre après s'être ressaisi, pour permettre à Jojo de prouver qu'il...

— Jojo?

— Non! dit Georges. Ce n'est rien.

— Alors, toi, si tu ne dors pas, tu visionnes! constata Gaby, stupéfaite.

Elle crut que le jeune garçon avait pris un stupéfiant et son premier mouvement fut de se retirer, mais il s'en aperçut car il murmura d'une voix sourde :

— Je t'en supplie, ne t'en va pas!

— Mais, fit-elle, je ne m'en vais pas : je reste.

— Et tu es chic. Je te barbe avec mes histoires : je ne suis qu'un pauvre type. Pourtant, écoute bien, comprends bien. Cette femme...

— Oh! fit Gaby négligemment. Je sais.

— Qu'est-ce que tu sais?

— Coco?

— Non, je l'aime.

Victor, qui les observait, mit un doigt sur ses lèvres et fit signe à Gaby d'empêcher Georges d'exagérer.

Georges surprit son geste.

— N'aie pas peur, dit-il. Mais n'est-ce pas? L'idée qu'elle se fout de moi, je ne peux pas. C'est trop injuste. Évidemment, elle n'est pas responsable et mon tort est de tenir à elle. Seulement, il est trop tard. J'ai beau faire...

Sur la piste où des couples s'étaient mis à danser, la dame des lavabos déballait d'une grande caisse divers objets de cotillon.

— Poulet? Rosbeef? s'informaient les garçons en s'empressant autour des tables.

— Non, rien. Plus faim, répondit Georges. A boire!

Puis s'adressant à Victor, qui l'écoutait tout en surveillant le service, il poursuivit :

— J'ai beau faire, impossible! Quand tu liras dans les journaux...

Victor lui frappa sur l'épaule.

— Mon petit, conseilla-t-il, raconte pas de bêtises. Bois si tu veux. Saoule-toi autant que tu voudras, mais la ferme!

— Oui, dit Georges, l'air penaud.

— Quant à toi, ma cocotte, annonça Victor à la chanteuse, attention : c'est ton tour.

Un projecteur s'alluma dans la salle qui apparut pleine de fumée.

— Et voici la Gaby! lança Victor à pleine voix, la seule, l'unique! Gaby Million!

Georges se carra sur la banquette.

— C'est pourtant vrai qu'elle est bonne fille, se dit-il.

Cette constatation l'apaisa. Il ignorait cependant tout du milieu auquel appartenait Gaby et il en arriva presque aussitôt à convenir que celui dont dépendait Marlène réservait la même inconnue. Il se l'était représenté, d'après certaines lectures et croyait de bonne foi que, dans ce monde toujours traqué par la police, l'honneur exigeait qu'on réglât dans le sang la moindre félonie. Or Marlène, en dépit du danger à quoi elle s'exposait pour peu que son amant apprît son infortune, ne s'était point gênée pour coucher avec Georges. Jojo ne pouvait l'ignorer. Sans le crime et ses conséquences, il était à peu près certain qu'il eût tiré vengeance d'un tel affront. Comment admettre néanmoins qu'il n'en ait rien été ? On composait donc dans ce monde ainsi que dans les autres ? On n'y avait pas plus de principes qu'ailleurs. Et la légende alors ?... Le caractère chevaleresque, l'amour-propre, le point d'honneur, la susceptibilité de ces messieurs ?

Gaby chantait. Georges la contemplait sans cesser de penser à Marlène. Il évoquait la nuit passée avec elle et se demandait si la Rouquine n'allait point brusquement s'avancer dans la salle, prendre place à sa table, puis l'accompagner à l'hôtel. Les inspecteurs devaient avoir fini de la questionner. Et tandis que Gaby continuait son numéro, Georges se croyait, comme l'avant-veille, en train de l'écouter. Sa présence, à défaut de celle de la Rouquine, suffisait à lui procurer la certitude que tout se produirait dans les mêmes conditions, à cela près qu'il éviterait la bagarre avec Trois-Campagnes. Or, par une coïncidence qui acheva de le confondre, le jeune garçon venait à peine d'évoquer ce personnage que le faux bataillonnaire provoquait un esclandre en surgissant à l'intérieur du bar, avec son vieux képi à la visière cassée.

— Trois campagnes, cinq blessures! proclama-t-il en repoussant le concierge qui s'efforçait de lui barrer le passage.

— Alors, toi! je vais t'apprendre, fit Victor en se précipitant vers lui.

Brandissant une lame qu'il avait dans une poche de sa capote, Trois-Campagnes prit un air si bestial que le concierge n'insista pas.

— Attention au couteau, patron! chuchota-t-il.

Déjà Victor avait saisi l'intrus par le poignet et le lui avait si brutalement tordu que le couteau tomba par terre.

— Musique! Plus fort! jeta le tenancier à l'orchestre, tandis que Trois-Campagnes s'écroulait à ses pieds.

L'incident fut vite réglé. En un instant, le trouble-fête se trouva hors du bar, dans la rue et remis par Victor entre les mains d'un agent.

— Je vous le donne, emportez-le! dit-il.

Puis s'assurant que le fil de son collier de perles ne s'était point rompu, Victor reparut dans sa boîte où les clients lui firent une ovation.

Gaby, trépignant de joie sur sa caisse, enchaîna :

Qu'il soye un broche,
Evidemment !
Mais sans reproche
Il te mettrait dans sa poche...

— Oui, plutôt, gloussa sans retenue un des éphèbes du bar.

Georges n'avait pas bronché. Il attendit que la chanteuse eût sauté du plateau dans la salle et embrassé Victor pour lui faire signe. Elle accourut fébrile et profita de l'excitation générale pour le gratifier, à son tour, d'une longue caresse.

— Ah! dis, chéri, t'as vu? C'est un dur!

Cette fois encore, le jeune garçon dut s'avouer qu'aucune des conceptions qu'il se formait de ce milieu ne correspondait à la réalité. Oui, un dur, Victor. Il ne pouvait pas en douter. Et Jojo, qu'était-il? Dans quelle catégorie devait-on le ranger? Dur? Trois-quarts? Demi-dur? Dégonflé? L'influence qu'il avait exercée sur Georges provenait de la trop grande crédulité du jeune garçon, mais le goût qu'il avait toujours eu pour de pareils individus était encore si vif chez lui qu'il s'efforçait de conserver ses illusions. Toutefois, à l'idée du crime et des suites qu'il comportait, si Georges se refusait plus longtemps à en instruire la police, il se dit qu'il devait prendre sous peu une décision. Sa conscience se réveillait, mais il n'ignorait pas que celle-ci, dans l'argot de Jojo, s'appelait la « muette », et répugnait à dénoncer qui que ce fût. Une voix lui disait qu'il aurait toujours la ressource d'arguer de son état d'hypnose pour se justifier. D'ailleurs, rien ne pressait. Il se pouvait que l'alibi de Jojo retardât l'action de la police. De son côté, Fathi avait pris toutes ses précautions. Quant au Corse, il était plus que probable qu'il avait passé la frontière pour écouler soit à Bruxelles, soit à Anvers, les bijoux de la victime. Restait Antoine. Sa mort constituait une menace pour Marlène et celle-ci l'avait si bien compris qu'en se rendant quai des Orfèvres, elle pensait arriver peut-être à démontrer, avec un peu de chance et d'effronterie, n'avoir nullement participé au meurtre.

— Tout dépend donc de moi, conclut Georges. Marlène le sait. Aucun des membres de la bande ne l'ignore. Que je parle, ils sont bons.

— Mais qu'est-ce que tu as? lui dit Gaby.

Il tira son mouchoir d'une poche et s'essuya le visage.

— Ça ne va pas?

— Non, rien, fit-il. Trop chaud!

Il vida son verre, puis tenta de sourire.

— On étouffe, hein? dit-il pour s'excuser. Pas toi? Ou alors, j'ai trop bu.

Victor s'approcha de leur table.

— Hé bien! les amoureux, s'écria-t-il en frappant dans ses mains pour que le sommelier apportât une nouvelle bouteille. C'est ma tournée!

Georges se sentit mieux.

— Heureusement, dit-il tout bas au tenancier, j'ai changé de vêtement. Tu ne trouves pas que j'ai eu raison?

— Pourquoi?

— Ah! fit Georges. Je pensais que tu l'aurais remarqué.

Victor eut un gros rire.

— Ma parole, dit-il ensuite en clignant de l'œil à Gaby, que veut-il que je remarque?

— Oui, oui, fit Georges, déconcerté. Je voulais dire... Enfin, C'est idiot... plus qu'idiot... C'est grotesque!

Et sans s'en expliquer la cause, il fondit brusquement en larmes, tandis que, sur la piste, la dame des lavabos distribuait de faux nez de carton, des couronnes en papier doré, des loups, des mirlitons dont instantanément les dîneurs s'emparèrent pour organiser, comme chaque soit, une farandole derrière un client de la boîte qui, coiffé d'un képi pompon, battait de la grosse caisse.

***

Il n'était pas loin de trois heures lorsque Georges sortit du *Tralala*. Marlène, qu'il avait attendue, devait être restée quai des Orfèvres et le jeune garçon descendait à pied la rue Pigalle, quand le type au chandail du bar — après lui avoir offert de le ramener en taxi — le rejoignit le long du trottoir.

— Allez, montez! dit-il en abattant la glace de son G. 7. Je vous prends au prix du compteur.

— Non. Merci.

— Si c'est pas malheureux! gronda l'autre. On poireaute pour des clients et ils s'en foutent pas mal.

— Je ne vous ai rien demandé, lui fit remarquer Georges.

Il s'arrêta pour laisser à la Renault le temps de s'éloigner, mais le chauffeur bloqua ses freins.

— Montez donc que je vous dis! insista-t-il.

Georges se préparait à changer de trottoir, lorsqu'il eut l'impression que l'homme était armé.

— Tu vas monter, t'entends? ordonna-t-il en opérant une brusque marche-arrière qui le plaça, d'une embardée, à la hauteur du jeune garçon.

Celui-ci fit alors mine de se résigner. Ouvrant largement la portière et profitant de la protection qu'elle constituait, il recula de plusieurs pas, puis traversa la rue à toute vitesse afin de s'engouffrer à l'intérieur d'un petit bar dont les vitres étaient embrasées.

Une première détonation claqua, suivie de plusieurs autres et Georges, par miracle, dut à un faux-pas, qui le fit roûler dans le ruisseau, de n'être point atteint.

— Tas de bandits! Assassins! se mit à hurler un des consommateurs du bar, dont les vitres de la rue s'étaient pulvérisées.

Apercevant Georges étendu par terre, tandis que le taxi fonçait dans la rue vide, il dit en l'aidant à se relever :

— T'es touché?

— Non, rien, répondit Georges en se tâtant par tout le corps ; il voulait que je grimpe dans sa bagnole et comme je ne...

— C'est bon, on ne te l'demande pas, dit l'homme qui regagna le bar et referma vigoureusement la porte derrière lui.

Un blême individu, que les coups de revolver avaient fait se plaquer contre une façade, conseilla :

— Mais tire-toi... tire-toi donc! Les flics!

Georges remonta la rue. La peur d'être ramené au poste où il avait passé l'avant-dernière nuit le rappela soudain à la réalité. Il tourna l'angle, à gauche du cinéma Pigalle, franchit rapidement la chaussée et pénétra dans le vestibule d'un hôtel dont le bureau se trouvait à l'entresol. Cela lui permit de reprendre possession de lui-même. Il tendit au veilleur un billet de cinq cents francs :

— Prenez le prix de la chambre, dit-il. Et gardez le reste.

On peut imaginer la nuit que passa Georges et le genre de réflexions auxquelles il se livra. Sous la pluie qui faisait briller les toits et les trottoirs de la place, quelques rares taxis stationnaient, près du tabac où Marlène était venue, le soir du crime, retrouver Georges. Celui-ci ne se doutait point alors des intentions de la jeune femme. Surpris de la voir seule, il avait éprouvé une manière de soupçon qui, loin de se dissiper au cours de la soirée, s'était peu à peu précisé sans qu'il pût cependant en définir la cause. Le goût immodéré de la Rouquine pour le champagne avait, au début, justifié sa proposition d'entrer au *Tralala*. Georges s'était contenté de penser que, pour leur première « nuit d'amour », comme il disait, celle-ci aurait pu commencer autrement, mais ce n'est qu'au moment où la jeune femme l'avait appelé Jojo qu'il s'était demandé si sa compagne n'avait point d'arrière-pensée. Il aurait dû plaquer Marlène,

afin de lui prouver qu'il n'était pas dupe de procédés aussi grossiers, mais, déjà, il était trop tard. Son désir l'aveuglait.

— Est-ce possible ? se dit-il.

Les feux du *Cupidon* mettaient une tache sanglante sur la chaussée. Georges la contemplait. Il était fasciné par elle et, dans la perspective de la rue Frochot où la lumière du *Tralala* luisait, la présence du concierge avec son parapluie lui causait une espèce d'hébétude qu'il ne parvenait point à secouer. Deux agents faisaient les cent pas autour du square. Peut-être n'avaient-ils pas entendu les coups de feu de tout à l'heure ou peut-être avaient-ils préféré n'y prêter aucune attention. De sa fenêtre, Georges apercevait également, près du *Royal*, le petit bar dont le chauffeur avait brisé les vitres. Le bar restait éclairé. Sa clientèle ne semblait guère soucieuse d'apprendre la raison de cette fusillade. Quant au patron, loin d'avoir alerté la police, il s'était contenté de balayer les débris de verre qui jonchaient le trottoir devant sa porte.

— Sans le faux-pas qui m'a fait m'étaler par terre, estima Georges, je devrais être à l'hôpital.

Le lendemain, le jeune garçon, qui s'était couché tout habillé, descendit de sa chambre et alla boire un jus au tabac de Pigalle. La pluie tombait toujours. L'idée de se rendre rue Monge, pour changer de linge, le fit se diriger vers le métro, mais il opéra subitement demi-tour et jugea préférable de s'informer d'abord, par téléphone, s'il ne courait aucun danger.

Il était près de midi quand Georges demanda la communication.

— Une dame est passée vous voir, répondit l'hôtelier. Elle n'a pas dit son nom.

Georges, à la description qu'il se fit faire de la visiteuse, reconnut aussitôt Marlène.

— Et cette dame n'a pas laissé un mot pour moi ?

— Non.

— Elle ne vous a pas, non plus, chargé d'une commission ? insista Georges.

Son correspondant prit un temps.

— La dame, finit-il par marmonner, a simplement dit qu'elle reviendrait cet après-midi.

— Quand ?

— Vers deux heures.

Il allait raccrocher.

— Allô, fit Georges. Si cette dame revient rue Monge, priez-la de se rendre place Pigalle, au tabac. N'est-ce pas ? Vous avez bien noté ? Au tabac de Pigalle. Deux heures.

— Ils l'ont donc relâchée, pensa-t-il en descendant aux lavabos pour se rafraîchir le visage et les mains, puis se donner un coup de peigne. Tout va bien. Mais attention... Il faut que je parle à Marlène, que je lui

fasse comprendre qu'elle n'a rien à craindre d'une indiscrétion de ma part. Après tout, je n'ai rien à voir dans cette affaire...

Il ajouta, pour libérer sa conscience, que la victime n'était qu'une droguée, qui aurait dû savoir à quels risques elle s'exposait en recevant chez elle, en pleine nuit, un individu de l'espèce d'Alexis. Les journaux du matin émettaient la même opinion. Certains laissaient entendre qu'au cours de l'occupation, l'ex-étoile du Petit-Casino avait logé dans sa maison de Parmain des agents de la Gestapo et qu'on la suspectait de leur avoir fourni de nombreux renseignements sur plusieurs notables du pays. Il semblait que la presse eût reçu la consigne de dénigrer systématiquement la morte pour n'avoir pas à enregistrer l'échec des policiers chargés de l'enquête. Ni le nom de Jojo ni celui de Marlène n'étaient cités dans les communiqués. Enfin, il n'était nulle part fait mention de la mise en liberté de la Rouquine et Georges en éprouvait une secrète allégresse.

La seule ombre, c'était la menace que les coups de revolver essuyés cette nuit ne rendaient que trop angoissante, mais la promesse que Georges s'était faite de convaincre Marlène l'incitait à plus d'optimisme. Qui donc pourtant avait chargé le gros type du taxi de le descendre? Georges se souvint des paroles imprudentes qu'il avait adressées à Fathi et il se reprocha de lui avoir tenu des propos qu'en raison du danger qu'il courait, aussi bien que ses complices, le Marseillais n'était pas homme à oublier. Beau résultat!

— Oui, bien sûr, conclut-il, j'aurais dû me taire. Heureusement pour moi, Marlène va rappliquer et nous mettrons ensemble les choses au point.

De l'entrée du métro où il guettait son arrivée, Georges surveillait les abords du tabac.

La pluie avait cessé et une certaine animation succédait, sur la place, au peu de mouvement qui s'y était, depuis la veille, manifesté. Georges s'attendait à voir la jeune femme arriver en taxi, et il surveillait les allées et venues des voitures quand il reconnut la vieille Ford de Jojo à l'instant où Marlène en descendait : elle claqua la portière.

— Hello! fit Georges.

Marlène se laissa embrasser.

— Je ne suis pas en retard? s'informa-t-elle en l'entraînant à l'intérieur du bar.

— Non pas, répondit Georges, mais raconte : les flics...

— Que veux-tu qu'il y pigent les flics?

— Et Jojo?

— T'en fais pas pour Jojo, dit-elle. Ils seront bien forcés de le remettre, comme moi, en liberté. C'est égal. Sans ton histoire du quart, j'étais bonne.

— Chérie!

— Et toi? Pas d'embêtements?

— Je t'expliquerai, fit Georges.

Ils s'assirent à la table où elle l'avait rejoint quarante-huit heures plus tôt.

— Ah! sale môme! ma belle gueule! dit Marlène.

Georges regardait ses lèvres.

— J'ai une chambre à côté d'ici, murmura-t-il. Tu veux?

Elle eut un rire qui l'éblouit.

— Tu veux? répéta-t-il.

Il régla les consommations.

— Pas à présent, répondit Marlène.

Elle pressa, sous le guéridon, ses genoux contre les siens, lui coula un regard lourd de promesses.

— Il faut pourtant que tu viennes, dit Georges, je n'en peux plus. Écoute.

— Non! J'ai promis d'aller jusqu'à Brunoy et de rapporter des papiers qu'Antoine aurait dû déchirer. C'est grave. J'ai donné ma parole.

— Tu iras, mais plus tard.

— Je ne peux pas.

— Si, chérie. Sois gentille! Puisque Jojo n'est pas sorti, tu as le temps. Je te jure : rien qu'une heure.

Elle se leva et se dirigea vers la sortie.

— Marlène, supplia-t-il. C'est là tout à côté.

Il désigna une fenêtre du troisième étage dans la façade grise de l'hôtel, puis essaya d'entraîner la Rouquine, mais celle-ci lui échappa.

— Ou alors, décida Georges pris d'une subite inspiration, si tu refuses, je t'accompagne, car il m'est impossible, à présent que je t'ai retrouvée, de te perdre.

Marlène fit semblant d'hésiter. Pourtant elle se rapprocha de lui, tira de son sac les clefs de la voiture et, le regardant en dessous, d'un air mal convaincu :

— Tu me promets, fit-elle, de me laisser là-bas rassembler les papiers?

— Mais voyons!

— Eh bien! monte, accepta finalement Marlène. Le temps d'aller jusqu'au pavillon d'Antoine et je te suivrai ensuite où tu voudras.

XI

Georges s'installa, près de Marlène, à la place qu'occupait d'habitude la jeune femme et la voiture se mit en route.

— Tiens, là, dit-il en désignant à la Rouquine l'endroit où le conducteur du taxi avait tiré sur lui, la veille. Il s'en est fallu de peu que je ne sois liquidé.

— Toi! comment ça?

— On en reparlera, fit Georges.

Marlène descendit la rue Pigalle jusqu'à son croisement avec la rue

Chaptal, puis, par la Trinité, l'Opéra et l'avenue gagna les quais. Elle conduisait vite, elle aussi, comme Jojo, mais avec plus de prudence. La peur d'être arrêtée pour une faute quelconque la rendait attentive aux feux de signalisation qui lui barraient à tout instant la voie.

— Et tu ne sais pas qui est ce type qui cherchait à te ratatiner?

— Quelqu'un de la bande à Fathi, répondit Georges sur un ton d'assurance qui l'étonna lui-même.

— Ah! oui?

Puis après un moment de réflexion :

— Mais quel intérêt pourrait avoir Fathi à te supprimer? Imagine que le coup ait réussi : on finirait un jour ou l'autre par retrouver ton corps et, alors, avec les photos qu'ils publient dans la presse, tes parents te reconnaîtraient. Ça n'arrangerait rien.

— Non, dit Georges.

Cette conversation ne lui causait aucun plaisir. L'idée que l'on pût découvrir son cadavre lui était même si désobligeante qu'il s'efforça de la chasser, mais Marlène revint à la charge.

— En plein Pigalle, on ne ratatine pas les gens sans qu'ils laissent des traces. Note aussi que le moment serait mal choisi. Es-tu sûr que ton type fasse partie de l'équipe de Fathi?

Georges mit la jeune femme au courant de sa rencontre avec le Marseillais et ne lui cacha pas qu'il avait commis l'imprudence de laisser entendre à Fathi qu'il n'ignorait rien du crime.

— Et après? objecta-t-elle. Ce n'est pas une raison pour vouloir te repasser.

Ils étaient arrivés au pont de Charenton et, comme Georges s'y attendait, la Rouquine emprunta sur la gauche la route de Grosbois : c'était celle que le jeune garçon suivait habituellement quand il revenait de Paris avec son père et il en ressentit une sorte de détente. Certains détails qu'il reconnaissait au passage le plongeaient dans le ravissement.

— A quoi penses-tu? s'informa la Rouquine.

Elle lui prit la cigarette qu'il avait à la bouche pour allumer une chesterfield sans lâcher le volant, puis, comme il ne répondait pas :

— En revenant, proposa-t-elle, on s'arrêtera boire un verre chez Fathi.

— Non. Après! soupira Georges. Tu sais ce que tu m'as promis?

Il lui saisit la main qu'elle avait libre, la porta à ses lèvres, tandis que la voiture arrivait — passé le pont du chemin de fer — en haut d'une petite rampe, à la hauteur des murs du parc du château de Grosbois.

Obliquant sur la droite, par une allée boisée qui menait aux grilles d'un autre château, Marlène descendit le raidillon qui conduisait à la bicoque où Georges se souvenait d'avoir attendu, dans la Ford, que Jojo ramenât Antoine.

La présence d'un G. 7 garé sur le bord du chemin sembla contrarier la Rouquine. Elle ralentit mais ne s'arrêta pas.

— Sans blague, murmura-t-elle. Qu'est-ce qu'il fait là, c'taxi?

La Renault, drapeau bas, était vide. Vide aussi, tout au moins en apparence, la maisonnette d'Antoine. Georges crut reconnaître la voiture qui l'avait serré, la veille, rue Pigalle et se demanda si Marlène n'était pas de connivence avec le gros type au chandail dont il se rappela tout à coup la carrure.

— N'aie pas peur, dit Marlène. C'est peut-être des bonnes gens qu'ont déjeuné sur l'herbe.

Elle ralentit encore pour jeter un regard par-dessus la haie du jardin. Il faisait beau. A travers les feuillages clairsemés, une tiède lumière criblait le sous-bois de reflets, d'étincellements. Georges se pencha par la portière.

— Personne, fit-il, après avoir fouillé des yeux les abords de la bicoque.

Le chemin tournait, puis montait sous les branches, le long d'un petit mur en ruines.

— Qu'est-ce qu'on fait? s'enquit Marlène.

Georges, toujours penché à la portière, songea :

— Drôle de coin!

Et il allait prier Marlène de continuer quand celle-ci, d'elle-même, appuya sur l'accélérateur.

— Va jusqu'à la Pyramide, proposa le jeune homme.

Ils traversèrent Brunoy, passèrent l'Yerre après le moulin, où elle lambinait dans un creux, puis gravirent la côte qui menait en haut de la route à la forêt de Sénart.

— Mais, dis-moi, tu t'y retrouves? constata la Rouquine

— Oh! fit-il ingénument. J'ai des amis qui habitent le pays.

— Et toi?

Comme le soir où Jojo lui avait demandé, chez Fathi, s'il connaissait « le coin », la question de Marlène brisa net le fil qu'il croyait tenir et il sentit la même détresse brusquement l'accabler.

— C'est tout de même marrant, fit soudain remarquer la Rouquine, en prenant sans le consulter la direction de Melun. On passe peut-être pas loin de chez tes vieux...

— Non, dit Georges. Va toujours.

Marlène augmenta la vitesse.

— Écoute, proposa-t-elle. Du côté d'Apremont, dans la forêt de Fontainebleau, j'ai quelqu'un qu'on pourrait ramener à Brunoy. Avec lui, si c'est bien le chauffeur du taxi qui attend près de la maison d'Antoine, tout s'arrangera en moins de deux.

— Quoi? fit Georges. Quel taxi?

Et il reprit après un long silence :

— Apremont? Tu veux parler des gorges, du côté de Franchard?

Un sourire erra sur ses lèvres, puis il retomba dans le mutisme dont il venait de sortir, tandis que plusieurs rides profondes lui labouraient le front. La route se déroulait en ligne droite, entre les masses de verdure mordorée du bois, et l'une après l'autre des voitures, qui filaient dans la

direction que Marlène avait prise, doublaient la Ford. Georges, se laissant aller à la douceur de cette radieuse journée, s'efforçait de renouer avec ses souvenirs. Apremont, les gorges d'Apremont lui avaient tout à coup procuré l'impression de voir clair en lui, mais cette impression s'effaça vite et le malheureux dut convenir qu'elle ne l'avançait pour ainsi dire à rien.

— Qu'est-ce que tu veux dire avec Apremont? demanda-t-il dans le vague. Il y a une buvette, n'est-ce pas? C'est bien ça? La femme du garde fait la cuisine.

Marlène hocha la tête affirmativement.

— Je me rappelle, dit Georges.

A cet instant, une Renault qu'il pensa reconnaître les doubla.

— Ah! fit-il, le taxi!

Marlène se laissa distancer. Puis, ayant perdu de vue la voiture :

— Voyons, dit-elle, comment nous aurait-il rejoints?

— J'avais cru, balbutia Georges.

Il éprouvait l'illusion d'assister à un film, dont un des épisodes se serait déroulé sur cette route par une belle journée dorée d'automne dont la lumière poudroyait sur la campagne. En effet, passé un croisement, le bois devenait moins touffu et l'on apercevait, à travers champs, de paisibles villages, d'humbles fermes, de petits arbres dans des enclos, des meules, des maisons isolées. Marlène accéléra le régime du moteur.

— Peut-être me suis-je trompé, se dit Georges en pensant au G. 7.

Il se frotta les yeux, bâilla, puis se rapprocha de Marlène et appuya la tête sur son épaule.

— Et... ça va? s'informa la jeune femme.

— Merveilleusement! répondit-il.

Georges, comme un enfant, aurait voulu rester ainsi sans chercher à savoir où ils allaient. L'auto roulait. Un troupeau de moutons se signalait au loin par la poussière qu'il soulevait et les bandes d'étourneaux qui voletaient autour de lui. Ils franchirent un pont qui enjambait la voie du chemin de fer, puis arrivèrent à Melun sans avoir rattrapé la Renault et Marlène dit à Georges, en indiquant un petit château-fort flanqué de tourelles minuscules.

— Tu vises, à gauche?

— Oui, oui, fit Georges... je sais. La prison! puis il y a le pont de la gare.

Ils y arrivèrent rapidement.

— Tes vieux, dit alors la Rouquine, n'habitent pas Melun?

Elle se dégagea pour changer ses vitesses.

— Non. Pas Melun! murmura Georges comme s'il se parlait à lui-même, mais il lui fut impossible de se rappeler si la propriété de son père se trouvait avant ou après cette ville.

L'illusion du film l'emportait sur toute autre. Cependant, il manquait le taxi pour la rendre plus palpitante. Celui-ci avait dû bifurquer en

route, ou peut-être se garer dans un chemin de traverse pour les laisser passer et les prendre en filature.

Georges se retourna.

— Il n'est pas derrière nous, dit-il, en cherchant à se rendre compte si le taxi ne suivait pas.

Les premiers arbres de la forêt de Fontainebleau surgirent sur le côté droit de la route, puis apparurent des deux côtés en plus grand nombre. Au croisement de Bois-le-Roi, une borne fleurie rappelait qu'un accident avait eu lieu en cet endroit.

— Moins vite! dit Georges.

L'ombre répandait une fraîcheur qui déjà sentait la feuille morte, la mousse, le champignon.

— Nous approchons, murmura-t-il ; mais, tandis que Marlène l'épiait du coin de l'œil, le frémissement qu'il venait d'éprouver en humant l'air s'atténua progressivement et le jeune garçon ne put qu'articuler d'une voix morne :

— Non. Va! Va! Continue! Ce n'est pas encore là. Je m'y perds.

Puis il demanda tout à coup, en désignant dans le fond de la voiture le manche d'une pelle-bêche qui s'y trouvait dissimulée sous des bleus de mécanicien :

— Qu'est-ce que c'est que cette pelle?

— Elle me servira, répondit Marlène imperturbable, à déterrer d'une cachette du jardin d'Antoine les papiers que je dois y prendre.

Le ton presque agressif sur lequel la Rouquine venait de s'exprimer étonna Georges. Néanmoins l'intérêt qu'il avait pris à l'épisode du film rebondissait. Est-ce que cette pelle n'était point destinée à un tout autre usage que celui à quoi Marlène venait de fournir l'explication? Un meurtre pour lequel il s'était passionné, jadis, se ranima dans son cerveau. Les assassins avaient attiré leur victime dans la grotte des Brigands et l'un d'eux, qui avait emporté précisément une pelle pour enfouir le corps, la dissimulait de son mieux sous son imperméable. « Qu'avez-vous donc sous le bras? » lui avait demandé la malheureuse. Tous les détails de cette horrible affaire revinrent à la mémoire de Georges. Il avait vu dans les journaux la photo de la victime et, quelques mois plus tard, le portrait du jeune Allemand qui, froidement, l'avait tuée d'une balle dans la nuque tirée à bout portant.

— Non, sans blague, fit alors Marlène. Tu as peur?

— Peut-être, répondit-il avec difficulté. Si le tueur de Fathi nous précède ou nous suit dans la Renault, qui sait s'il n'a pas oublié cette pelle...

— Et moi, je l'aurais prise pour qu'il puisse s'en servir?

— Ne plaisante pas, grommela Georges.

Ils effectuèrent, sans échanger un mot, la traversée de Fontainebleau. Georges aurait eu envie de se faire arrêter à la terrasse d'un des nombreux cafés qu'ils rencontrèrent en ville, mais la crainte d'être ridicule

l'en dissuada. Que Marlène appartînt à la bande de Jojo ne signifiait pas qu'elle se prêtât à un tel rôle. Et pourtant la présence du taxi près de la bicoque d'Antoine, la proposition d'aller jusqu'aux gorges d'Apremont, la façon dont le vieux G. 7 les avait dépassés et la découverte de cette sinistre pelle dans le fond de la voiture lui semblaient à ce point suspectes qu'il n'osait plus s'interroger. Encore une fois, en admettant que les auteurs du meurtre de Parmain arrivassent à le supprimer, Jojo pourrait prouver qu'il n'était pas dans le coup, puisque les inspecteurs de la P.C. l'avaient gardé quai des Orfèvres. Cette pensée terrifia Georges. Il blémit, puis d'une voix à peine intelligible pria la Rouquine d'arrêter.

— Si tu veux, accepta-t-elle.

Ils étaient en plein bois, sur la route de Moret, et Georges comprenait qu'en raison des voitures qu'il voyait circuler il ne courait aucun risque, mais tout à coup Marlène s'engagea sur sa droite dans un chemin et, contrairement à sa promesse, continua de rouler.

Georges ouvrit la portière.

— Si tu n'arrêtes pas, dit-il, je me jette hors de la voiture.

— Quoi? fit Marlène avec une feinte stupéfaction. C'est sérieux?

— Ou alors, reprit Georges, qui mit la main sur la clef de contact, je coupe.

La Rouquine estima qu'il valait mieux ne pas le pousser à cette extrémité et, finalement, stoppa.

— Eh bien? fit-elle.

Georges descendit du siège et fit plusieurs pas dans la direction de la route qu'ils venaient de quitter.

— Georges! appela Marlène, en se lançant à sa poursuite, tu n'es pas fou?

Georges ne répondit pas.

— Voyons! lui reprocha la Rouquine. Attends-moi! C'est trop bête.

Il s'était arrêté.

— Que me veux-tu? dit-il.

— Vraiment! affirma la jeune femme, nous n'allons pas nous séparer ainsi! C'est grotesque. Sais-tu seulement où tu vas?

Elle parvint à le rejoindre.

— Non, tu ne sais pas, dit-elle. Tu as peur. Voilà tout. Peur! Tu n'as pas honte? Écoute-moi... Georges, reprit-elle sur un ton de reproche assez inattendu, je n'ai pas le droit de te laisser partir avant que tu m'aies indiqué où tu comptes te rendre! M'entends-tu? Comprends-tu?

— Mais, dit Georges sur un ton de parfaite lucidité, je rentre... chez moi.

— Où?

— Par là, fit-il en indiquant à tout hasard une direction.

— Dans ce cas, répondit Marlène, laisse-moi te reconduire. Tu veux bien? Non?

Il tenta de se dégager.

— Oh! fit-elle en glissant son bras sous le sien, pourquoi ne pas profiter de la Ford?

Elle le ramena vers la voiture, mais il refusa d'y prendre place et Marlène, à bout d'arguments, le pressa tendrement contre elle.

— Ah! ma gueule! ma belle gueule! soupira-t-elle en avançant ses lèvres.

Georges se laissa faire. Il ne semblait pourtant éprouver nul plaisir à ce premier baiser, mais, peu à peu, sa bouche qu'il contractait fondit sous la caresse de celle de la jeune femme et il finit par choir à côté d'elle sur l'herbe, à l'abri d'un buisson.

Le soleil traversait de longues flèches d'or liquide la masse rousse des arbres dont les feuilles par instants se détachaient d'elles-mêmes et s'éparpillaient à l'entour. Une rumeur continue arrivait de la route et quelquefois, dans l'épaisse profondeur des bois, des aboiements de chien retentissaient avant de se confondre avec cent autres bruits qui formaient comme une basse de rumeurs indistinctes.

— On est bien Pas? dit Marlène

— Oui, oui. Très bien, répondit Georges. Seulement je dois rentrer.

— C'est entendu, fit-elle, mais quand te reverrai-je? Demain, tu m'auras oubliée.

Georges n'eut pas l'air d'entendre.

— Tu vas reprendre ta vie, bien calme, dans ta famille, lui dit Marlène. Et tout sera terminé entre nous... Y penses-tu? ajouta-t-elle en lui passant la main dans les cheveux. C'est déjà loin, pas vrai? Sans Antoine, nul n'y songerait plus, mais c'est fini, classé, Antoine. On a dû l'enterrer ce matin.

— Reste Jojo.

Elle hocha la tête.

— Jojo? fit-elle. Il les possède. Comment veux-tu que son alibi ne tienne pas? Victor, qu'on a fait appeler à la P.C., a déclaré qu'il l'avait vu le soir du crime, dans sa boîte, à Montmartre.

— Je m'en doutais, dit Georges.

— Mais voyons! c'est normal. Tout le monde s'entend contre les flics.

Elle parlait calmement, librement et, couchée sur le ventre, arrachait des brins d'herbe qu'elle rejetait ensuite par-dessus son épaule.

— Sais-tu que tu es un monstre, lui reprocha tout à coup Georges. Si quelqu'un t'entendait, il ne pourrait pas croire de quoi il est question.

— Et après?

— Après, répondit-il : une vieille femme ligotée sur son lit, une femme seule, sans défense...

— Bien sûr! Mais pourquoi donc a-t-elle tiré? protesta la Rouquine.

Georges se cacha le visage dans les mains.

— Non. Tais-toi, par pitié! gémit-il. Quand je pense que tu m'as fait participer à cet assassinat, tu ne peux pas te douter à quel point tu me fais horreur. Laisse-moi. Ne me touche pas. J'ai honte!

— Tu n'es pourtant pas responsable, établit froidement Marlène. Personne n'est jamais responsable : les choses se passent sans qu'on puisse être sûr de rien. C'est la vie... et elle tourne, bien ou mal comme elle veut... comme elle peut. N'y pense plus!

Et elle finit par le faire s'allonger contre elle, puis lui couvrit le visage de baisers, tandis qu'il répétait : « Non! Non! Non! Non! » d'une voix de moins en moins ferme à mesure qu'il cédait.

***

— A présent, lui dit Georges en prenant conscience de ce qui avait eu lieu, ce n'est pas toi, mais moi qui me dégoûte.

— Si tu veux, accepta Marlène. Seulement ne fais pas ta femme du monde. C'était trop chouette pour vouloir tout gâcher. On dirait que tu n'es content qu'en cherchant à tout déglinguer. D'où ça te vient, des trucs pareils?

Il se hissa sur les coudes et répondit avec l'intention de l'humilier :

— D'un autre milieu que le tien.

— Possible! admit la Rouquine.

Georges regarda autour de lui et se sentit sur le point de la gifler, mais il n'en eut pas le courage et, se relevant subitement, il s'approcha de la voiture et dit :

— Alors, maintenant, tu viens?

Une rue centrale, bordée de petits magasins, d'hostelleries... Et des arbres, de grands arbres, des chalets dans des parcs, des grilles venaient, sans qu'il les situât nettement dans sa mémoire, de surgir devant lui. La rue tournait. Un mur coiffé de vigne vierge courait le long d'un potager. Il y avait ensuite l'entrée de la propriété, avec la maisonnette du garde au toit de tuiles moussues et, tout au fond d'une vaste allée de gravier tracée en ligne droite, entre de magnifiques massifs sur les pelouses, la façade blanche à trois étages d'une construction ancienne à couverture d'ardoises. Un nom lui vint aux lèvres, puis s'évanouit. Georges en aurait pleuré. Jamais il ne s'était senti si près de se rappeler ce nom et pourtant, au moment de le saisir comme un papillon sur une fleur, celui-ci s'envolait pour se poser un peu plus loin sur d'autres fleurs... des zinnias. Il les vit... les derniers de la saison... très hauts et rigides sur leurs tiges dans un alignement qu'il eût souhaité moins strict peut-être, mais que le jardinier s'enorgueillissait d'avoir tiré au cordeau pour dégager la perspective — ainsi qu'il le rabâchait à tout le monde — le coup d'œil, le chic, le bon aspect du domaine.

— Tu viens? répéta-t-il.

Marlène prit sa place au volant et, lui laissant le temps de s'installer près d'elle, mit le moteur en marche, puis s'informa sans qu'il eût conscience que l'auto démarrait :

— Par où va-t-on?

— Il faut revenir sur la route de Moret, dit-il, jusqu'à une grande descente.

Ils arrivèrent à cette descente.

— Et maintenant? s'enquit la jeune femme. A gauche? A droite?

— A droite.

Elle obéit docilement.

— Continue, le long du bois.

— Mais il n'y a pas de patelin.

— Ça ne fait rien. Continue, ordonna Georges.

Une sorte de crispation lui altérait le visage.

— Tu dois te gourer, fit observer Marlène, après s'être conformée à ses indications. Depuis qu'on roule, je ne vois que des bicoques.

Il la fit revenir en arrière, jusqu'à un croisement qu'ils avaient passé, mais trop vite.

— Voilà, dit-il, maintenant prends à droite.

— Dans le bois?

— Bien sûr, bougonna Georges, dont les traits subitement se détendirent, il y a un chemin qui monte. Et à gauche, oui, à gauche, à gauche!

— Comme bled, il se pose là, crut devoir constater Marlène, afin d'amorcer la conversation.

Georges ne put réprimer un geste d'agacement.

— Et l'hiver, insista la Rouquine, ça n'arrive pas qu'on cambriole?

— Pourquoi pas? Comme partout.

Ils effectuèrent un assez long détour en pleine forêt sans échanger un mot, puis débouchèrent sur une voie plus large où d'humbles pavillons décelaient l'approche d'un village, dont le nom se détachait en grosses capitales bleues sur une plaque d'émail blanc.

— Ah! proclama triomphalement Georges. A présent, nous y sommes. Nous arriverons à l'Hostellerie de la Forêt et il n'y aura qu'à remonter un peu dans le pays. Va toujours. L'hostellerie se trouve à la fin du virage. Une vieille baraque avec des poutres en croix sur la façade, une haute toiture de chaume.

Marlène amorça le virage.

— Nom de Dieu! sacra Georges, en apercevant près de l'entrée un G. 7 noir et rouge. Encore!

Un chauffeur à moustaches grises se tenait sur le siège de la voiture, tandis que le bagagiste descendait des valises. La terreur tout à coup cessa d'oppresser Georges.

— J'avais raison, n'est-ce pas? se borna simplement à lui faire constater Marlène.

— Mais oui. Cent fois, mille fois raison! reconnut le jeune garçon. Et voici le chemin!

C'était un sentier sans issue. Marlène s'y engagea : un mur coiffé de vigne vierge aboutissait à de blanches barrières qu'encadraient deux portants soutenant un auvent rustique et un panneau de bois sur lequel

étaient peints ces deux mots : « *Les Lutins* ». Au ronflement du moteur, une chienne sortit de sa niche et aboya furieusement.

— Mitzou! cria Georges.

La chienne répondit par des gémissements entrecoupés de spasmes qui attirèrent le garde sur le seuil de son habitation.

— Quoi! Monsieur Georges. Par exemple! C'est bien vous?

— Oui, fit-il haletant. Mon père est là?

Marlène, ayant opéré marche arrière et tourné dans le sentier, se rangea devant les barrières.

— Madame désire entrer? s'informa le garde en se précipitant vers la porte pour l'ouvrir.

— Non, répliqua Marlène.

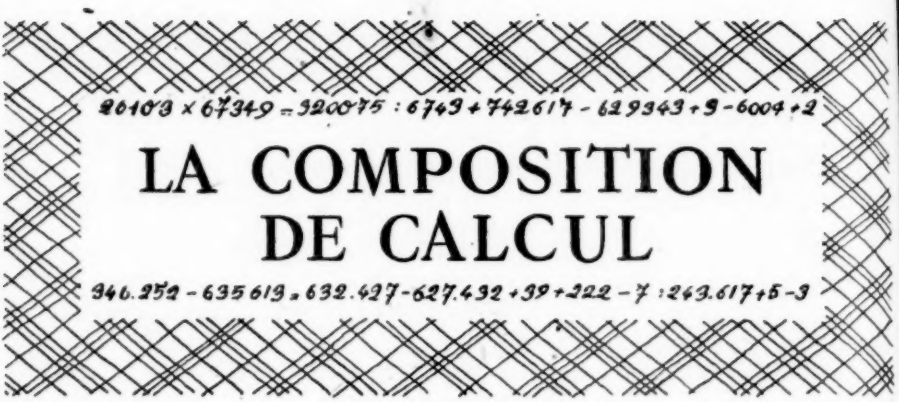
Georges sauta d'un bond hors de la Ford.

— Adieu! lui jeta la Rouquine.

— Marlène!

Elle lui adressa un petit signe de tête, puis s'éloigna très vite, tandis que le garde tirait sur la chaîne de la cloche pour avertir chacun du retour de Georges et que celui-ci, prenant brusquement son élan, se dirigeait au pas de course vers la maison du fond.

FRANCIS CARCO,
de l'Académie Goncourt.



La classe était recueillie et les plus habituellement dissipés n'avaient pas cœur à troubler le silence. Debout sur l'estrade, avec la gravité qui convient aux proclamations publiques, le maître commença la dictée du problème :

— Tandis qu'un train de marchandises...

Ce début fit excellente impression sur le petit Fernand Ballavoine, le rouquin du sixième banc près de la fenêtre. On n'est pas arrivé jusqu'à la classe du certificat sans savoir que l'expression *tandis que* est plutôt favorable au développement narratif, poétique même, et c'est pourquoi, démarrant de la sorte, le train de marchandises avait une chance de folâtrer dans la campagne, sans souci d'horaire ni d'aiguillage, avec une désinvolture de véhicule romantique. Le maître, d'ailleurs, avait attaqué le récit comme du Hugo et sa main droite elle-même, sa belle main crayeuse aux longs doigts instructifs, avait esquissé un geste ailé, déclamatoire, bien assorti au style de cette locution conjonctive. Naturellement, il ne fallait pas s'y fier.

— Tandis qu'un train de marchandises part de Tonnerre à dix heures trente-trois, dix heures trente-trois, répéta le maître en articulant les chiffres avec une sévérité qui remettait toutes choses en place, à dix heures trente-trois en direction de Paris, virgule...

« Je vois ce que c'est, pensa Fernand Ballavoine, ça promet! » Il posa son bout de zan humide sur le couvercle de son plumier puis, consciencieusement, sauta sur le marchepied de la locomotive, décidé à suivre les événements de près.

— ... Un cavalier, reprit le maître en haussant le ton comme pour dicter ses conditions à une armée vaincue, un cavalier et un cycliste quittent Paris pour Tonnerre, virgule, l'un à cinq heures trente, virgule, l'autre à neuf heures quarante-cinq, un point. La distance entre les deux villes est de cent quatre-vingt-dix-sept kilomètres, un point. Le cavalier

fait une moyenne de douze kilomètres à l'heure et le cycliste une moyenne de vingt-neuf virgule cinq cents, un point.

« Ça finira mal », se dit Fernand Ballavoine en lâchant sa locomotive pour reprendre son bout de zan et choisir en vitesse un cheval convenable et un vélo en bon état.

— Premièrement, reprit la voix cynique et mielleuse comme celle du sphinx devant une proie facile, premièrement, à quelle heure et à quelle distance de Paris le cycliste aura-t-il rejoint le cavalier, virgule, sachant que celui-ci doit s'arrêter une fois pendant vingt minutes pour faire referrer son cheval, virgule...

« Aurait pu prendre ses précautions », songea Fernand qui choisit pour cavalier l'oncle Henri, le turfiste, porteur d'une épingle de cravate en fer à cheval. Et pendant que l'oncle enfilait prestement des bottes noires à revers jaunes, le maître annonçait, en pourléchant ses mots avec une délectation morbide, que le cycliste perdait quatre minutes tous les onze kilomètres cinq cents pour regonfler ses pneumatiques, un point.

Un peu écœuré, Fernand laissa le train, le cheval et le vélo se mettre définitivement d'accord sur les conditions de l'épreuve et s'intéressa vivement à l'écriture du mot pneumatique, estimant que la finale orthographiée « ic » suggérait assez bien le caractère élastic de l'objet. Alors le maître, impressionné lui-même au moment d'énoncer l'ultime arrêt, avala péniblement sa salive et reprit d'une voix un peu étranglée :

— Deuxièmement, à quelle vitesse le mécanicien devra-t-il régler la marche de son train pour croiser en même temps le cycliste et le cavalier, un point c'est tout. Je relis.

— Inutile, fit l'oncle Henri en bouclant ses éperons dans l'aube humide et froide, nous n'avons pas de temps à perdre. As-tu un casse-croûte au moins ?

— J'ai un bout de zan, dit Fernand.

Il parlait d'une voix blanche et pique-minette qui le rendait peu hardi pour affronter les calculs aventureux.

— Ha! ha! dit le cavalier en se coiffant solidement d'un petit feutre à plume de faisan, je vois ce que c'est : gamin d'onze ans suceur de zan, tête de mule en calcul. Tu as de la veine d'être tombé sur moi, on va tâcher moyen d'arranger les choses. Le père Théo qui, si je ne me trompe, doit conduire aujourd'hui le train de marchandises, est un vieux copain ; nous avons souvent travaillé ensemble et il y mettra du sien.

— Vous avez pensé à l'avoine ? dit le cheval avec un joli mouvement de l'encolure pour regarder si le sac à picotin s'amarrait bien sous la selle.

C'était un rouan vineux, de vieille souche urbaine, avec la crinière rose, les genoux gros et, dans le regard, ce fond de mélancolie si fréquent chez les chevaux calculateurs. Ça ne l'empêchait pas de penser à l'avoine.

— Mais oui, mais oui, dit le cavalier, et puis l'herbe des talus n'est pas faite pour les chiens.

— Entièrement de votre avis, répliqua le cheval en pinçant les lèvres, elle est faite pour les vaches.

— C'est curieux, grommela l'oncle Henri en mettant la main au pommeau et le pied à l'étrier, mais plus cette bête vieillit et plus elle prend la campagne en horreur. Y es-tu Fernand?

Il aida le gamin à se hisser en croupe, lui recommanda de nouer comme il faut son cache-nez, d'attraper solidement le troussequin et de serrer les jambes sans contracter les reins.

— N'aie pas peur! c'est une bête extrêmement douce, loyale et très habituée à ce genre de raid.

— Un peu! confirma le cheval en poussant un fort soupir qui remplit de brouillard tout le bas de la rue Lhomond.

Comme l'équipage s'ébranlait avec précaution sur la chaussée en pente, l'oncle Henri expliquait à son neveu comment le manège du Panthéon s'était acquis une certaine réputation dans la formation des chevaux scolaires pour le premier cycle.

— A propos, dit Fernand, on ferait peut-être bien de prévenir le cycliste, des fois qu'il ne se réveille pas pour neuf heures quarante-cinq.

— Le cycliste sait ce qu'il a à faire, dit un peu sèchement le cavalier qui prenait avec soin le tournant de la rue de l'Arbalète, toujours jonchée de feuilles de choux et fanes de carottes, fauteurs de glissades.

— Vous le connaissez le cycliste?

— Je n'aime pas beaucoup travailler avec lui. C'est un moustachu et un collet-monté qui fait l'intéressant avec ses pneus à dégonflage normalisé. A mon avis, il serait plutôt du côté instituteur que du côté écolier. Un flanqueur de pagaye assermenté, un stipendié de l'Instruction Publique. Attention! nous passons au trot dans l'avenue des Gobelins. L'important, c'est de prendre un bon départ, et Pyrrhus a l'air décidé à faire une bonne composition. Oui, c'est Pyrrhus qu'il s'appelle. Tu peux, sans en abuser, lui donner sur la fesse quelques tapes amicales, il est sensible à l'affection des cancres.

— Si ça se trouve il a déjà fait le problème? demanda Fernand, mis en confiance par la bonne grosse croupe qui lui réchauffait les cuisses.

— Plus ou moins; en tout cas, il connaît par cœur tous les parcours de certificat et nous avons même remporté ensemble quelques épreuves de brevet. Au surplus, le douze à l'heure est une condition tout à fait bénigne. Vois-tu, mon garçon, ils ont toujours tendance à rabaisser, à déconsidérer, dirais-je, l'allure du cavalier. Les maîtres d'école n'aiment pas les cavaliers.

— Pourquoi?

— Laissons cela. Je ne discute jamais ce genre de question pendant les heures de service.

L'oncle Henri allongea le trot et ils atteignirent bientôt la porte d'Italie, où un agent de police leur fit avec gentillesse une priorité de circulation, « Bon présage », se dit Fernand. Le long du trottoir, un marché disposait

déjà ses tréteaux pour y offrir quelques problèmes enfantins sur le prix de vente et le prix d'achat, favorisant ainsi l'éveil de l'instinct mercantile. Plus loin, sur la grand'route où pesait encore un gros brouillard de banlieue, ils croisèrent différents véhicules plus ou moins engagés dans quelque épreuve du cours préparatoire ou moyen, dépassèrent sans pouvoir le dépanner un car empêtré dans une règle de trois et, de-ci de-là, la brume, en se dégageant, découvrait, le long du talus, les petits hectomètres, à peine réveillés dans l'herbe froide. Mais les grands kilomètres, pâles d'insomnie, les regardaient passer sournoisement, par-dessous leurs chapeaux bombés, enfoncés jusqu'aux oreilles. Quelques-uns pourtant les saluèrent avec condescendance, laissant voir leurs cheveux en brosse et leurs petits fronts têtus. Malgré les secousses du tape-cul, Fernand répondait poliment en tirant son béret. « Ce n'est pas le moment, pensait-il, de se mettre mal avec les kilomètres. »

— Reste donc couvert! fit l'oncle Henri, et, pour commencer, fais plutôt semblant de ne pas les voir. Ils n'ont que trop tendance à se croire importants.

— C'est vrai qu'ils ont une gueule de faux témoins.

— Non, faux témoin n'est pas le mot, hélas! mais témoins sans humour, prétentieux et, pour tout dire, excessivement bornés. Jadis quand nous comptions en portée de pistolet ou en jet d'arbalète, il y avait toujours moyen de s'arranger. On ne mesurait pas, on estimait; on avait le sens des rapports fraternels. Avec ces pâles prétoriens aux gages du système ignoblement métrique dont crève le monde policé, il n'y a plus de gentillesse, plus de camaraderie possible.

— Moi, dit Fernand, c'est plutôt les mètres cubes que je ne peux pas blairer, et aussi la famille des ares, centiares et tout le saint frusquin de la superficie.

— Ne complique pas les choses, nous causons distance, mesure linéaire comme ils disent, et, en tant que cavalier, je n'ai rien à voir avec les mètres cubes. Je voulais te dire que je préférais encore traiter directement avec les petits hectomètres; le peu de cas qu'on en fait habituellement les rend moins imbus d'eux-mêmes, plus accommodants. Vois celui-ci, par exemple, sous l'ormeau, avec sa collerette de pissenlits et son air d'avoir vadrouillé toute la nuit dans les chaumes; je te parie que si on a besoin de lui à la dernière addition, il se poussera dans le total, ou qu'il ira se planquer dans le fossé s'il nous gêne dans les décimales.

Effectivement, l'hectomètre fit un clin d'œil amical et, planté de traviole, suggéra qu'il était prêt à s'éclipser ou à se transporter à notre convenance. Le soleil à présent commençait d'illuminer la forêt. Pyrrhus éparpillait des feuilles mortes sous un petit galop de chasse et, dans les derniers lambeaux de brume, les heures matinales se firent enfin connaître, chacune avec sa ribambelle de petites minutes, comme des pensionnats en virée champêtre. En rangs, cinq par cinq, le cortège allait au pas sautillant le long d'un sentier parallèle à la route, tic-tac, tic-tac,

les brindilles pétaient sous les souliers pointus. Les maîtresses étaient vêtues de noir jusqu'aux chevilles, avec des corsages bombés à guipure de tulle et des chapeaux violets, marrons, verts ou jaunes, et les fillettes en nattes, main dans la main, se chuchotaient des histoires dans un léger bourdonnement d'éphémères.

— Au fait, quelle heure est-il? demanda Fernand.

— Hé! hé! nous sommes en avance, mon bonhomme.

Mademoiselle Septheures, en effet, la maîtresse en chapeau gris, leur faisait signe de ralentir; elle avait un visage triste et fatigué, le nez un peu rouge, et semblait débordée par la turbulence des cinquante-neuf gamines qui se pressaient derrière elle avec une soudaine animation. Pyrrhus fut mis au pas et l'oncle Henri alluma une cigarette :

— Attention! dit-il, tu vas voir la métamorphose, ça vaut le coup d'œil.

A l'instant même, la pauvre demoiselle fut encerclée, serrée de près par les cinquante-neuf minutes en grand émoi, et l'essaim, brusquement enrobé d'une écharpe de brume, se laissa gober par un tourbillon de feuilles mortes qui disparut sous la ramée avec un long susurrement sec et sinistre. Sur le sentier désert, la soixantième fillette, à peine éclose, opérait sa mue et coiffait le chapeau de mademoiselle Huitheures, une personne assez nerveuse d'ailleurs et d'une gaîté plutôt vulgaire, qui démarra sur-le-champ, houspillant déjà la prime gamine engourdie de sommeil. La deuxième, postée dans les buissons, s'élança joyeusement à cloche-pied, puis la troisième, la quatrième, et comme la cinquième, une blondinette éveillée, rejoignait la bande, Fernand déclara :

— Je voudrais bien jouer avec les minutes.

— J'attendais ça, dit le cavalier en repartant au petit trot. Si tout continue à marcher bien, si le cycliste ne fait pas de zèle avec ses pneus et si le mécanicien ne rencontre pas de signaux contraires, tu pourras te payer une partie avec les minutes laissées pour compte aux restants des divisions; ce sont d'ailleurs les plus joueuses.

— Et toutes celles qui viennent de partir, je ne les verrai plus?

— Mais si, mais si, nous retrouverons tout ça dans les multiplications qui se produiront, à tête reposée, dans la plaine et parmi les additions qui se rangeront, comme d'habitude, dans la vallée de l'Andrette.

Désireux de garder un peu d'avance pour referrer en toute quiétude, l'oncle Henri invita Pyrrhus à ne pas s'endormir dans un trot de cocotte, puis il pesta longuement contre les funestes pédants, assez étrangers à la civilisation équestre et dépourvus de bonnes mœurs hippiques pour accorder chichement vingt minutes à l'honnête cavalier qui fait referrer dans un pays viticole.

— On verra bien! ricana-t-il.

— Quand même, dit Fernand un peu inquiet, si le problème dit vingt minutes, il faudra bien...

Le cavalier tourna la tête et cligna de l'œil par-dessus l'épaule :

— Nous verrons bien, te dis-je, à quel genre de minutes nous aurons à faire. Chut!

Discrètement, l'oncle Henri désigna une grande borne affalée dans le chiendent et qui les regardait venir, sans bouger, la paupière mi-close.

— Il faut se méfier, reprit-il un peu plus loin : dans cette espèce de problème, où l'on a trouvé malin d'acoquiner l'espace avec le temps, je préfère que les bornes ne connaissent pas nos intentions à l'égard des heures. Jouons serré.

Cependant, le bruit clair d'un marteau sur l'enclume sonnait au loin de pimpantes matines et le cheval trottait toujours à belle cadence, et ses quatre fers bien plantés faisaient bon bruit sur le côté de la route. Alors Pyrrhus, s'étant raclé la gorge :

— Ce n'est pas tout cela, dit-il en zozotant comme un vieux dandy sur son mors de bride, il faudrait savoir si je déferre pour de vrai ou si je fais semblant, c'est le moment de choisir.

Alors l'oncle Henri, d'une voix importante et virile :

— Nous casse pas les pieds, Pyrrhus, avec tes fers. Mon neveu n'est pas un cafard et l'Instruction Publique ne choisit pas ses mouchards parmi les cancres.

A l'extrémité du bourg, l'équipage s'arrêta devant l'antre du maréchal et Fernand reconnut tout de suite, à la lueur des étincelles, le géant bonasse et barbu qui avait son portrait dans tous les Morceaux choisis.

— Ho! l'ami! cria le cavalier, c'est pour un referrage de problème, remboursable à la mairie, comme d'habitude.

— Ah! fit le maréchal en posant son marteau pour venir sur le seuil de la forge.

Du dos de la main, doigts écartés, il s'essuya le front soigneusement en prévision d'un petit effort intellectuel et demanda si ces messieurs avaient leur ordre de mission. Fernand sortit l'énoncé du problème et l'artisan, ayant tiré de sa casquette une paire de lunettes en demi-lunes, saisit le papier dans sa grosse main en tenailles :

— Bien! fit-il avec un brave sourire dans sa barbe à limaille, mais vingt minutes, c'est un peu jeune.

— Vous inquiétez pas, dit Pyrrhus, mes quatre fers tiennent bon ; je vais seulement casser la graine.

— Et nous, boire un coup! dit l'oncle Henri, enjambant l'encolure pour sauter à terre en fantaisie.

— Hé là! doucement, fit la grosse voix bourrue de l'ouvrier pauvre mais honnête.

Posant son gros index ferrugineux sur l'énoncé du problème, il ajouta :

— Fer à poser n'est pas verre à boire et nous verrons à boire quand nous aurons ferré, car il faut boire le verre quand il est froid, battre le fer quand il est tiré ; j'aime bien les situations nettes.

L'oncle Henri exécuta quelques flexions sur les jarrets à la mode

cavalière, tapa jovialement sur l'épaule du scrupuleux maréchal, honora la conscience de l'artisan, exalta ses scrupules, mais fit ressortir avec beaucoup de brio qu'il fallait distinguer, dans cet incident de parcours, l'aspect qualitatif obligatoire représenté par les vingt minutes d'arrêt, et le qualitatif accessoire quasiment décoratif du problème, puérile concession à la littérature, qui pouvait être aussi bien un coup à boire, qu'un fer à poser ou une partie de manille.

— Et même nous arriverait-il de boire de la piquette, de planter un clou de travers et de nous défausser bêtement à trèfle, que la suite du problème n'en serait pas notablement influencée. Voyez-vous, expliquait-il, la chose vraiment arithmétique de l'affaire, c'est les vingt minutes, et pourvu qu'on les respecte, on peut s'en régaler comme on veut ; bien sûr, ils nous disent de faire referrer parce que, tout de même, ils sont tenus à ne proposer que des occupations honnêtes et instructives, mais je pourrais très bien, avec le petit, courir la prétentaine et le guilledou, peigner la girafe, cueillir des fraises, mouiller du fil, tuer le ver ou noyer le poisson ; si le truc est enveloppé dans leurs vingt minutes, ils fermeront les yeux, et c'est pourquoi d'ailleurs, entre autres, le calcul est une invention d'hypocrite.

Tout ferrant qu'il était, le maréchal n'aimait pas ferrer un cinquième sabot à un cheval, et comme il cultivait à loisir un arpent de vigne, il alla tirer un cruchon de rosé qu'il posa sur l'enclume avec trois verres bien lourds dont les reflets s'enfoncèrent mystérieusement dans le bloc d'acier. Une libation rituelle se préparait, en toute simplicité, dans la forge de l'enchanteur.

— Il faut ce qu'il faut, dit le maréchal en allant quérir un pain de trois livres et une assiette de pâté :

Avec l'homme qui passe,
Truand varlet ou sire,
Il est bon que vin se tire
Et que croûte se casse.

Puis, saisissant à pleine main un gros fromage de chèvre, il le posa, nu, sur l'enclume.

— Ça lui donnera bon goût, expliqua-t-il, et, de temps en temps, un peu de laitage rafraîchit le fer. Voilà! à la santé du pèlerin et de son gentil écuyer.

Les deux hommes se mirent à parler chevaux, fers, clous, brochoir, cure-pied, brûle-queue, vin blanc, fer à pantoufle, vin rouge, éparvins, ferrage à la hongroise, vin gris, vin bourru, vin pommelé, vin cagneux, bai-brun fruité, pineau torche-nez, clairet quinteux, alezan piqué, rouquin rétif, et chaque fois que Fernand voulait parler de la composition, ils lui conseillaient de boire un petit coup, jurant que tout s'arrangerait sans douleur, que la solution était non seulement en bonne voie, mais encore dans un fauteuil, et qu'il ne fallait jamais introduire de problème

entre le fromage et le rosé de pays. Dehors on voyait Pyrrhus, musette au menton, à l'ombre d'un pommier, près d'un vieux canasson de roulotte qui semblait lui donner, à voix basse, de mauvais conseils.

— Au fait, demanda le gamin en allant jeter un coup d'œil sur la route, où sont donc passées les Heures? Se sont-elles, comme nous, arrêtées pour manger?

A cette puérile question, le bon maréchal éclata d'un rire copieux, largement ouvert dans la barbe, un beau rire bien blanc, au fromage de chèvre :

— Quand on trinque en bonne compagnie, expliqua-t-il enfin, les heures ne passent plus sur la route, mon petit gars, elles font le détour par le jardin. A ton âge, je savais ça!

— Les minutes aussi, demanda le gamin rougissant?

— Pardi, je te vois venir! Ouvre la porte, là derrière, et va jouer.

Dans le jardin, Fernand trouva toutes les fillettes du pensionnat de Dix heures qui défilaient le long des groseilliers, jacassant et grapillonnant à la sauvette. L'arrivée de Fernand fut acclamée, fêtée comme une aubaine, et tout de suite une grande partie d'épervier fut mise en train sous l'œil strictement indifférent de la directrice, debout sous le marronnier et tricotant, coudes aux corps, à toute vitesse. De minute en minute, issant d'un chou, d'un groseillier ou d'une taupinière, une nouvelle broquille, exubérante, venait se précipiter dans le jeu criard et bientôt le jardin fut si peuplé que les gamines se bousculaient en piétinant les fraisiers et que les dernières venues avaient dû grimper dans les branches, où elles chantaient en chœur une comptine pindaro-ternaire à la mode maternelle :

Un deux trois
Les braves Gaulois,
Quat' cinq six
Vercingétorix,
Sept huit neuf
Ses cornes de bœuf,
Dix onze douze
Et ses cheveux rouges.

Barbouillé de cassis, couronné de cerfeuil, Fernand conduisait la farandole effrénée qui tournait au pied de l'arbre en reprenant sur trois notes aiguës la complainte arithmétique :

Deux trois quatre
Sainte Jeanne d'Arc,
Cinq six sept
Et Catherinette,
Huit neuf dix
Vont cueillir des lys,
Onze douze treize
Pour le roi Louis seize.

Alors, au plus chaud du plaisir, la directrice rangea son tricot, tapa dans ses mains et, d'un seul coup, le silence tomba sur le jardin du maréchal en même temps qu'un vent frais et lugubre se levait dans les groseilliers. Comme un vol de moineaux, toute la compagnie décampa dans un long froufrou de jupes frétillantes, sauta la haie, détala dans les chaumes et rejoignit la grand'route. Avant de disparaître derrière la cabane du cantonnier, les deux dernières de la bande, deux grandes heures coquines déguisées en minutes, se retournèrent pour allonger un double pied de nez qui s'envola dans la brise comme une paire de corbeaux funestes.

Éploré, reniflant, essoufflé, Fernand courut à la forge où le maréchal et l'oncle Henri, torse nu, suant leurs chopines, martelaient sur l'enclume, à grands coups de fonçoir, un carillon de baptême endiablé, poussant des hang! et des hing! s'esclaffant et se congratulant d'apostrophes inintelligibles.

— Toutes les minutes viennent de s'envoler! leur cria Fernand.

— A cheval! rugit le cavalier qui lâcha son grand marteau pour tomber dans les bras du maréchal et l'étreindre avec une mâle ferveur; adieux de preux, accolade de géants. Enfilant sa veste à la course, l'oncle Henri traversa la route comme un oiseau ivre et gueula d'une voix épique :

— Réveille-toi, Pyrrhus! nous sommes trahis!

Il fallut secouer rudement le cheval par les oreilles et les paturons, car il dormait sur l'herbe et ronflait à pleins naseaux dans une touffe de crocus.

— Les minutes se sont débinées, lui expliquait le cavalier en serrant la sangle, et, d'après le petit, quelques heures se seraient glissées dans la fuite, ajouta-t-il en retombant sur la selle. Allez mon gamin! ouste! et cramponne-toi, ça va faire des flammes. Ha! du douze à l'heure qu'ils disent, ces corniauds, eh bien on va leur donner un petit aperçu. Tiens bon le troussequin.

— J'aurai un zéro, pleurnichait Fernand, le-temps-per-du-ne-se-ra-tra...

— Taratata, mon bonhomme, tu vas voir un peu comment ça se rattrape du temps perdu; enfonce ton béret et prends-en de la graine.

— Passé la cabane du cantonnier, leur criait le maréchal, coupez à main gauche par le chemin de terre et la hêtraie!

Un dernier verre étincelait dans sa main haut levée pour saluer les voyageurs.

— Vous frappez donc pas, dit Pyrrhus d'une voix pâteuse en s'étirant les antérieurs, l'isabelle panard qui me causait tout à l'heure m'a refilé toutes les combines de raccourcis. On va les semer vos donzelles. Vous y êtes, là-haut?

A la pointe des sabots, Pyrrhus façonna une butée de démarrage,

puis se concentra : élévation de l'encolure, inspiration prolongée, expiration vibrée par les babines :

— Attention au départ!

Fléchissement de la croupe, effilement des oreilles :

— Parés, messeigneurs? A trois, je m'enlève : un! deux!...

A trois, il se produisit une sorte d'explosion feutrée, le talus vola en mottes et quand le gros de la poussière se fut dissipé, le maréchal eut à peine le temps d'apercevoir un menu flocon qui disparaissait là-bas dans la hêtraie.

Blotti contre son oncle et le serrant à plein bras, Fernand se sentait emporté dans un monde exquis où les problèmes se résolvent comme des devinettes, en glissant des calembours dans les chiffres ou en tournant l'image à l'envers. Sous son derrière bien serré, la croupe de Pyrrhus ondulait au plus vertigineux, au plus doux des galops. Les troncs argentés lui sifflaient aux oreilles et des postillons d'écume s'écrasaient sur ses mollets. Ils dépassèrent un daim, trois chevreuils, sautèrent un mur couronné de lierre, foncèrent en ligne droite dans un parc de haut lignage, creusèrent un sillon d'aérolithe par le travers d'une grande pelouse, partagèrent les eaux d'un étang millénaire, franchirent à la mode hippogriffe une rangée d'ifs, réduisirent en poussière irisée un parterre de cloches à melon, coupèrent par son milieu un rond de dames en fauteuils d'osier, passèrent comme tempête en Fête-Dieu par le grand axe d'une roseraie, traversèrent d'une glissade heureuse un vestibule dallé, sautèrent une escarpolette sans décoiffer la bergère, abordèrent comme la foudre un troupeau de mouton, en tondirent une cinquantaine au feu du galop, s'enfoncèrent à nouveau sous bois, déchirant le tapis de feuilles mortes, déplumant les piverts, débaugeant les solitaires, délivrant les quinconces, crevant les taillis et, soudain, devant un lapin qui les regardait venir en frétillant du nez, le cheval s'arrêta, si sec et si pile, que l'humus fit quatre gros plis devant les sabots enfouis et que Fernand s'en alla dans les airs, membres en croix, tournaillant et vrombissant comme un boulet ramé.

Il retomba sur un matelas de trèfle-à-quatre, et, sous le choc, les éléments dispersés du problème se regroupèrent, tout de guingois, dans une lueur verdâtre et une odeur d'encre noire croupie, à vomir. Comme il s'abandonnait au désespoir, le gamin crut entendre à côté de lui une espèce de respiration monstrueuse, comme le souffle d'un dragon altéré. C'était le cycliste qui regonflait son vélo.

— Ah monsieur! je suis bien en retard, n'est-ce pas?

— Le saurais-je, dit l'homme en dévissant son raccord, que le règlement m'interdirait de vous répondre. Je suis payé pour corser les problèmes et si je communique des renseignements aux élèves, c'est la mort du cyclisme éducatif. Nonobstant, je puis vous dire, par faveur, que je

vous ai dépassé pendant que vous cassiez, chez le maréchal-ferrant, une croûte frauduleuse.

— Et vous ne vous êtes pas arrêté?

— Mon pneu n'était pas à plat, reportez-vous à l'énoncé, je vous prie.

— Le problème est raté, n'est-ce pas?

— En général, dit le cycliste en ricanant, ma présence n'arrange rien.

L'homme était un maigrichon à fortes moustaches et casquette d'alpaga, avec une voix de fausset cynique et sifflante comme une valve qui perd. Il tâta son pneu, rangea sa pompe le long du cadre et redressa le vélo.

— Monsieur!

— Quoi? fit l'homme en levant la jambe à l'équerre.

— Mon oncle Henri, qui fait le cavalier, va sûrement nous rejoindre, attendez-le, laissez lui prendre un peu d'avance pendant que j'irai me renseigner à la gare, pour le train de marchandises.

— Je ferai mon travail sans m'occuper des autres, dit l'homme en tortillant sa moustache, puis il baissa la jambe, posa son derrière sur la selle et, tout en y cherchant une assiette rationnelle, continua d'une voix hypocrite :

— Je vous ferai toutefois la grâce d'un petit renseignement : seule jusqu'à présent, l'opération cavalière est en panne, comme il fallait s'y attendre en choisissant votre oncle pour monter un tel cheval, et vous pouvez encore vous en tirer avec un trois et demi ou un quatre. Mais si vous cherchez à circonvenir les autres concurrents, ça fera une de ces salades qui ira chercher dans les zéros, sans parler de la fraude, conseil de discipline, etc... Adieu! élève dissipé-inattentif-intelligent-peut-mieux-faire, nous nous retrouverons à la dernière multiplication.

Ayant dit, il enfila ses cale-pieds, assura sa casquette et commença de pédaler bien cambré, les mains hautes sur son guidon à la papa, grave, cornichon, suprêmement antisportif, comme un vrai cycliste aux gages des cuistres, qu'il était. Les larmes aux yeux, Fernand colla son oreille par terre afin de guetter le trot de Pyrrhus. Il ne perçut d'abord qu'un bourdonnement très confus et dilué où se mêlait à l'innombrable grattouillement des insectes fouisseurs, le glouglou des sources captives et le craquement étouffé des vieilles racines percluses. Sauf le cricrac écœurant des plumes sur les copies et, de-ci de-là, le coup de poing amorti sur un papier buvard, aucun bruit de surface appréciable. Pas plus de galop sur la route que de roulement sur la voie ferrée. Sollicité par l'appel des abîmes, son oreille commençait à surprendre la grande rumeur tellurique et sourde qui chemine dans les boyaux profonds de la terre et, tremblant d'angoisse, il distinguait déjà le pètement baveux des bulles qui se boursoufflent à la surface des problèmes en fusion, quand il se

sentit doucement tiré par la jambe : c'était une des petites minutes de la dernière étape, la plus douce, la plus jolie, la minute de grâce.

— Venez vite, murmura-t-elle, ça va commencer.

— Quoi ?

La gamine lui montra, dans un champ de luzerne, plusieurs groupes de ses petites sœurs accompagnées de leurs tutrices et qui semblaient en préparatif de grand jeu. Mais Fernand n'avait plus le cœur à jouer.

— C'est pour une partie de calcul avec vos kilomètres, expliqua la fillette, et on vous attend pour poser les premières opérations. Il est temps de commencer. L'endroit est tout ce qu'il y a de bon pour aligner les facteurs et pas mauvais pour les dividendes. Sur la luzerne, en général, nous tombons assez juste.

Puis, elle ajouta tout bas :

— Usez de moi comme vous voudrez ; dans les multiplicandes, je peux arranger bien des choses et, de plus, je sais parler aux virgules, c'est très important. Mais méfiez-vous des kilomètres.

— Ah! ils sont là aussi ?

— Bien sûr, puisqu'il faut nous multiplier avec.

— Il doit y en avoir une drôle de botte, dit Fernand en secouant sa main droite pour exprimer l'excès de la chose, qu'est-ce qu'on s'est envoyé comme bornes avec l'oncle Henri!

— Oui, vous pouvez le dire, ça grouille. Ils sont là, rassemblés à la lisière du bois et j'ai l'impression qu'ils s'impatientent. Venez, je vous ai trouvé un petit monticule pour diriger les opérations.

Comme elle le conduisait par la main, les bornes sortirent du petit bois en formation serrée et Fernand eut un serrement de cœur.

— Il n'y aurait pas moyen, dit-il, de jeter un coup d'œil sur la table de multiplication ?

— Si vous voulez, mais d'habitude ce n'est pas permis pendant les compositions.

— Au point où j'en suis, dit Fernand, on ne s'occupe plus de ce qui est permis ou pas permis. C'est loin ?

— Non, elle est là, derrière les peupliers, on va y aller en suivant le fossé. Vite.

Main dans la main, ils détalèrent en courbant le dos, se faufilèrent jusqu'aux peupliers, longèrent la haie et, par une brèche ouverte au milieu des prunelliers, Fernand découvrit, cœur battant, le spectacle interdit : sur un flanc de coteau, lisse et brillant comme une immense couverture de cahier, la table de multiplication était rangée dans l'ordre traditionnel et millénaire à trois bataillons de quatre compagnies, majestueusement, sans bavure, l'arme au pied sous le soleil déjà bas qui faisait briller les fourniments. Hélas! elle était trop loin pour que Fernand pût reconnaître et déchiffrer à l'œil nu ses messages immémoriaux. Certes, il distinguait assez bien, par exemple, la compagnie des 5, beaux hoplites débonnaires ; celle des 4, arbalétriers farouches ; celle des 8,

zouaves emphatiques, et surtout il retrouvait les couleurs distinctives de chaque formation, les 1, livides, à peine teintés de bleu ; les 3, violacés, ourlés de brun ; les 5, marron pur ; les 6, verts ; les 7, jaunes tirant sur le brique, mais rien à faire pour identifier les produits, et les 9, carmin et bavant sur les bords, avaient des reflets changeants et des obscurités à flanquer le cafard.

— C'est le neufoineuf que j'aurais voulu voir de près, murmura Fernand.

Mais il n'osait sortir de son trou, impressionné qu'il était par le silence énorme qui pesait sur l'armée immobile, le silence atroce des exactitudes immortelles.

— J'aime mieux m'en aller, dit Fernand.

Mais sa complice avait disparu. S'était-elle enfuie ou bien l'avait-il perdue ? Effrayé par sa solitude, il allait crier quand un long sifflet de chemin de fer se répandit dans la vallée, un long sifflet de connivence et d'appel. Fernand prit les jambes à son cou, revint à la route, traversa la corne du champ de luzerne, où régnait une certaine effervescence parmi les temps et les distances en vrac, passa comme une petite brute dans une délégation de plusieurs dizaines de décamètres qui le suppliaient de les convertir sur-le-champ, fit un crochet pour éviter une violente bagarre qui mettait aux prises la coterie des heures indues avec la brigade des heures pétantes et se heurta aux grandes heures d'horloge qui venaient de revêtir leurs costumes de cérémonie. D'un côté, le cercle des arabes en burnous, de l'autre la ronde des romaines en peplum. Elles commençaient à s'injurier de part et d'autre en invoquant des tas de références et pressaient Fernand de faire son choix, mais Fernand les détestait toutes et reprit sa course. Tête baissée, il dispersa tout un nuage de secondes volantes en quête d'emploi, puis sauta un ruisseau, franchit une barrière, escalada enfin le remblai du chemin de fer, juste à temps pour s'accrocher à la machine du train de marchandises, qui roulait d'ailleurs à l'allure de promenade. Le chauffeur l'aida à grimper sur la plate-forme et dit à son collègue :

— Encore un petit cancre, ça fait le cinquième cette semaine.

Le mécanicien hocha la tête, bougonna, releva ses lunettes noires et, s'adressant au chauffeur Mimile, déclara qu'il en avait assez de faire des heures supplémentaires pour la pédagogie. Il avait une belle figure, merveilleusement sale et luisante, avec de petits yeux bleus tout propres.

— C'est vous le père Théo ? demanda Fernand qui reprenait confiance.

— Oui, oui, et le père Théo commence à la trouver mauvaise, mon petit gars, je te le dis, vingt ans de service sur les rapides internationaux, trente-deux poignées de mains honorifiques dont neuf à des têtes couronnées, et douze catastrophes homologuées, pas vrai, Mimile ? Tout ça pour finir sur une vieille machine, très méritante et sympathique, je veux bien, mais qui a tout de même été achetée au rabais par le syndicat de l'enseignement primaire, et pour quel turbin ! Je suis parti de Dijon

avec trois problèmes sur ma feuille de route, plus deux que j'ai pris à Tonnerre! Se figurent pas que je vais me casser la nénette pour...

— Le mien, dit Fernand, c'est pour la composition de certificat.

— Le vélo qui se dégonfle? C'est effrayant ce qu'ils peuvent devenir chinois, ronchonna le mécanicien en actionnant quelques leviers et manettes. Comme cavalier, remarque, tu es bien tombé : Henri est un bon copain, Mimile te le dira comme moi, pas très scolaire, à mon avis, mais compréhensif, et je sais où le retrouver. Le point noir c'est le cycliste. On va essayer de se garer à Saint-Ouen-les-deux-Jules, où la voie longe la route, et dès qu'on aperçoit le cycliste, on lui file le train. Pousse le feu, Mimile, pousse.

— Et l'oncle Henri?

— Je te dis que c'est un frère. On le retrouvera comme d'habitude au café de la Petite Vitesse, et là on se mettra d'accord sur l'heure, la distance et tout le bataclan. Pousse, Mimile.

— C'est une bonne locomotive? demanda Fernand.

— Plus toute jeune, fit le père Théo en baissant la voix par charité, mais une des meilleures de sa génération, ajouta-t-il à voix haute en passant affectueusement le gras du pouce sur le cadran du manomètre.

— Qu'est-ce qu'elle fait comme moyenne?

Le père Théo trouva la question bizarre et même en parut choqué. Il répondit qu'elle n'avait cure de moyenne, qu'elle était assez bonne fille pour se prêter aux circonstances quand elle se sentait conduite avec une juste fermeté par une main attentive et fraternelle.

— Vois-tu, mon gars, disait-il, sans nier le caractère un peu spécial de la mécanique, je ne suis pas de ceux qui disent : « Rien à faire, service-service, on ne plaisante pas avec les machines. » Moi, si, je plaisante. Sur la vapeur, on a dit ceci, cela, qu'elle avait tué les bonnes manières de l'ancienne société et foutu le monde sens dessus dessous. Il y a du vrai, mais il ne faut pas s'en laisser accroire. A condition de ne pas lui monter le cou, à la vapeur, de ne pas lui gonfler la tête en la prenant pour le père Noël, il y a moyen de causer avec et même de se fréquenter agréablement. Pousse, Mimile, pousse.

Assourdi par le roulement de ferraille et captivé par les mécaniques, Fernand se contentait d'apprécier la voix rassurante et calme du père Théo sans chercher à bien comprendre la psychologie de la vapeur. Des courants d'air brûlants et glacés lui cinglaient les mollets, l'odeur d'huile chaude et de charbon mouillé le grisait et, d'un esprit mathématiquement pur, il contemplait avec ravissement les gros bras tremblotants de Mimile qui tisonnaient dans la gueule d'enfer.

— Mieux que ça, mes enfants! s'écria le père Théo en coupant la vapeur, on va coincer le cycliste au passage à niveau de Vicq-sur-Andrette, c'est le bon moyen d'en finir. Qu'est-ce que tu en dis, Mimile? S'il fait le mariole, on l'embarque dans le fourgon et hardi, petit! direction Saint-

Thomas-les-Belles-Feuilles, au café de la P.V., chacun sa chopine et pas d'histoire pour la solution.

— Est-ce bien là, dit Fernand, qu'on doit se rencontrer ? Vous êtes sûr ?

— T'inquiète pas pour la question. Le café de la Pévé, c'est le lieu géométrique du réseau, et il y a toujours au comptoir une demi-douzaine de témoins d'enfance pour déclarer que c'est là et pas ailleurs qu'on s'est rencontré. Attention !

Le convoi s'arrêta, grinçant des roues, tapotant des tampons, et le père Théo commençait à peine de blaguer avec la garde-barrière quand le cycliste se présenta au portillon.

— Alors, collègue ! lui cria le mécanicien d'une voix faussement cordiale, ça se dégonfle-t-il comme vous voulez ?

Le cycliste regarda sévèrement la machine, flaira le stratagème et s'écria :

— Ha ! ha ! messieurs, vous faites de l'obstruction au déroulement rationnel des problèmes ? Vous atrophiez les cervelles enfantines par le truquage des énoncés, le carottage des distances, la falsification des vitesses et vous transformez les sciences exactes en parties de colin-maillard ? Eh bien, sachez...

Le père Théo lui coupa la parole en lâchant un de ces coups de sifflet à vingt-cinq atmosphères, plus injurieux et péremptoire que n'importe quelle apostrophe articulée. Dans le beau silence qui suivit, le mécanicien commenta :

— Pas de baratin. Vous allez venir avec nous jusqu'à Saint-Thomas-les-Belles-Feuilles et, en trois coups de blanc, on va lui tortiller une solution aux petits oignons, à ce gamin. Allez, en voiture !

— Fidèle aux missions qui me sont assignées, recommença l'imbécile en tapant sur son guidon, et la discipline faisant la force principale des mobiles en mouvement uniforme, je...

— Ça va, ça va, petite tête de bicyclamen ! Je te ferai pédaler droit, moi, tu vas voir !

— Ho ! cela me surprendrait fort, fit l'homme avec un mouvement de défi dans la moustache, voilà trente ans que je roule pour l'Enseignement laïque, mon père faisait du vélo, mon grand-père lui-même...

— Je ne te l'ai pas demandé !

— Et vu que je suis parti de Paris à neuf heures quarante-cinq, selon les prescriptions de l'énoncé qui...

— Tais-toi, te dis-je ! s'écria le père Théo qui sentait monter la colère en même temps que la pression ; et il se soulagea bruyamment dans un quadruple jet de vapeur épaisse, excessivement expansive, athlétique et houleuse que la machine expulsa par le bas.

Pendant quelques minutes, elle se déroba complètement au regard des humains, comme le monstre s'évanouit dans la même fumée de ses entrailles impétueuses et, la colère enfin s'apaisant, l'irascible loco émergea de ses nuées, ombre luisante et compassée comme le char de Proserpine dans les embruns du Styx, puis, dandinante et ballottée au

creux des flocons rebondis, elle se reçut mollement sur les rails dans une dernière rafale de vapeur qui dénuda de sa végétation quinze mètres de talus.

Puisqu'on le prenait sur ce ton, le pneumatique arrière de la bicyclette offensée répliqua, par sa valve, d'un soupir subtil, mais le père Théo n'avait pas l'oreille à ces arguties.

— Oui, tais-toi, reprit-il d'une voix plus calme, et prends garde à toi, pompeux pompeur de boyaux crevés, pédaleur problématique, imbécycliste et bicyclope à pneus plats ; tu ne vas pas laisser ce petit dans la m..., non ?

— Et moi alors, se récria l'homme d'une voix flûtée, vous croyez que je n'y suis pas dans ce que vous dites ? Vous croyez que c'est intéressant de pédaler pour des cancres, des dissipés et des inattentifs de cette espèce qui prennent les heures pour des drôlesses et les kilomètres pour des têtes de Turc ? Savez-vous qu'un problème raté comme celui-là me fait rentrer à la maison à des vingt et une heures trente ou même à des vingt-deux heures, que cela me vaut des scènes fort pénibles et qu'on commence à murmurer chez moi que les problèmes ont bon dos ?

— Tu l'as voulu, petite cervelle à rustines, piteux pédant à pédales, vélocipédagogue ! On t'a vu dans les couloirs du ministère quand tu vas toucher tes suppléments, sadique ! Je te dis que tu vas dépanner ce gamin et...

— Mille regrets, fit le cycliste en pianotant sur le guidon, et, d'ailleurs, de toutes manières, c'est cuit : on ramasse les copies dans dix minutes.

— Zut de zut, fit le gamin.

— ... et le cavalier, continua l'homme d'un air triomphant à gifler, oui l'oncle turfiste et complaisant est derrière nous en train de se coltiner sans espoir avec les quatre opérations dans le champ de luzerne où souffle un vent d'indiscipline et de fronde.

A cette nouvelle le père Théo prit Mimile à témoin et regarda le petit Fernand avec une grimace qui disait clairement la mauvaise tournure des événements :

— Ah ! mon garçon, ce n'est pas le moment de pleurer, plus tu pleures et plus l'arithmétique se raidit. Tout n'est pas perdu, mais non. Cycliste, es-tu gonflé ?

— Qu'est-ce à dire ? Si vous parlez par synecdoque, eh bien ! je connais mes pneumatiques, ils crèveraient plutôt que livrer leur secret.

— A bloc ou à plat, tu vas rejoindre en vitesse le cavalier, lui dire qu'on arrive pour donner un coup de main, qu'il essaye d'entrer en pourparlers avec les principaux facteurs et que si les négociations échouent, nous en finirons par la force !

— Attention ! vous aggravez votre cas : coercition ni concussion ne font bonne solution.

— ... Moyennant quoi, continuait le père Théo, je te ramène à Paris

dans mon train, toi et ton vélo, pour dix-neuf heures trente, ce qui est une bonne heure pour dîner en famille. Convenu?

Le cycliste interrogea sa conscience, qui, pendant toute la durée du bref débat, émit un son délicat de roulement à bille parfaitement huilé. Enfin, l'homme ayant prit son parti, mordit tragiquement sa moustache, acquiesça d'un signe et s'éloigna sans dire un mot. Il avait toujours le buste vertical, la casquette horizontale et le guidon haut.

— Baisse la tête, lui cria Théo, baisse la tête, fier bicycambre, t'auras l'air d'un coureur!

Puis, s'adressant à Fernand, il l'assura qu'on pouvait très bien louper son raisonnement et quand même sortir une solution présentablé :

— Oui, disait-il, j'ai déjà vu ça, tu peux le demander à Mimile ; il ne faut pas se laisser intimider par les nombres, savoir dire avec le ton : 2 ôté de 3 reste 6 et je retiens 15, c'est à prendre ou à laisser. Mais avant tout, je veux que ton oncle soit prévenu qu'on est là.

Sur ces mots, la locomotive se mit à siffler éperdument, sans reprendre haleine, une complainte pathétique absolument étrangère au code ferroviaire et qui fit dire à tous les garde-barrières du district : « Tiens! encore un convoi qui s'est paumé dans un problème. » Alors la plupart des disques et deux ou trois sémaphores influents se mirent à jouer, en faveur des sinistrés, une partie extrêmement complexe et fort impressionnante, comme si les logarithmes, l'algèbre et la trigo, touchés de compassion, eussent tenté un renflouage *in extremis*. Hélas! l'affaire se présentait bien mal. Le sifflet venait de s'éteindre dans un râle sinistre et fluet qui laissait la machine littéralement époumonnée, vidée, flétrie, vilainement plissée, avachie sur ses essieux, quand on entendit, venant de la colline où déclinait le soleil rouge, une rumeur bizarre qui fit jurer Mimile et donna la chair de poule à Fernand.

— Bon! les voilà! dit le père Théo, c'est le moment de te distinguer, mon bonhomme, va vite et grouille-toi, ramène une solution, n'importe laquelle, ce que tu trouveras. Nous deux Mimile on vous attend tous ici, le temps de faire un peu de vap et hop! en route, les gars, un coup de blanc, un coup de buvard et voilà, m'sieur, c'est fini.

Sur la crête du champ de luzerne, à contre-jour d'un crépuscule flamboyant, apparut soudain la foule des opérations en désordre, véritable cohue que le cavalier poursuivait fougueusement, magnifique à voir, caracolant, virant, voltant parmi l'indocile troupeau. Ce n'était que liesse et chahut, braillement et ricanement, de telle sorte qu'on ne pouvait absolument prêter à cette multitude la moindre velléité de calcul. Quand les chiffres se mettent à faire la pagaye, c'est une chose à voir, ça vaut le déplacement. Ici, les dividendes en débandade se lançaient des virgules comme des boomerangs qui faisaient éclater dans leur trajectoire les dizaines à peine rassemblées sous la cravache du cavalier ; là, un multiplicateur, tout grouillant de décimales enchevêtrées, raflait au passage les restes de soustractions que le cycliste avait mis de côté,

essayant en vain de les exhorter à la retenue, plus loin une fine équipe de nombres ronds, complètement ronds, se roulaient dans le foin, et les kilomètres déchaînés poussaient la plaisanterie jusqu'à se pulvériser en millimètres qui faisaient un brouillard orangé sous le galop du cheval, et Pyrrhus lui-même, saisi d'enthousiasme apocalyptique, poussait un gymkana de haute école dans une addition tordue où les centaines venaient parader en s'esclaffant devant les unités, scandaleuses unités abdicantes et vautrées dans la canaille, cependant que les petits totaux vicieux, au fur et à mesure de leur culbute, dégringolaient la pente pour se bagarrer avec les traînards de quotients dans une mêlée sans nom. Alors, tout couvert de sueur et de poussière, l'oncle Henri piqua des deux sur une colonne de magnifiques nombres carrés élevés au cube, puis, lâchant les rênes, fit à son neveu un grand signe des deux bras qui pouvait exprimer l'impuissance et la détresse, mais plus certainement l'ivresse et la jubilation consécutives au vertigineux cafouillage de l'arithmétique en folie. C'était trop beau pour que ça dure ; le visage mouillé de larmes et la gorge sèche, n'osant s'abandonner à une joie qu'il soupçonnait précaire et passible de sanctions affreuses, Fernand cherchait en vain les gentilles minutes, mais ne voyait plus que chiffres abstraits, insociables, fantomatiques, des 3 à lunettes, des 4 unijambistes, des 2 saintes-nitouche, des grands 7 pète-sec, des 5 édentés, des 9 hydrocéphales, des 8 mal foutus qui se tortillonnaient comme des coliquards, et tandis que les zéros, diaphanes et rebondissants, factotums imbus de leurs pouvoirs extravagants, crevaient à plaisir comme des boules puantes pour lâcher à tort et à travers des myriades de milliards anonymes, une file entière de nombres parfaits n'ayant pu supporter ces excès de licence agonisait dans la luzerne en invoquant Pythagore. C'est alors que survint le cycliste dans un curieux tintamarre de crécelle :

— Ils ont crevé mes pneumatiques, déclara-t-il, toujours solennel mais hagard et sans casquette, et nulle pompe ici-bas ne leur rendra le souffle. Votre problème, enfant du chaos, n'est plus qu'une tératomathique, un calcumatias, une arithmétrite galopante à démissionner le directeur de l'Enseignement primaire. Partons! ma présence elle-même n'a rien arrangé, quittons ces lieux avant que la mathématique tout entière ne soit irrémédiablement détraquée, à jamais inutilisable, prête à retourner dans le chaos d'où la raison l'extirpa et où s'engloutira cette même raison qui ne saurait survivre à la déchéance du nombre. Oui, fichons le camp, je ne veux pas voir ça.

A cet instant, le cavalier, qui venait de se dégager héroïquement d'un imbroglio additionnel à quotient démultiplié, saisit Fernand par le collet pour le mettre en croupe pendant que le cheval, blanc d'écume, offrait gentiment sa queue en remorque au cycliste. Leur retraite ne fut point troublée. Au trot fatigué des retours de charge, l'équipage descendit vers la voie ferrée où la machine recommençait à siffler. Au loin, l'orage grondait sur Tonnerre.

— Je ramasse les copies, fit alors, derrière eux, du haut de la colline, une voix impassible et glacée.

— Vous n'avez vraiment rien trouvé comme solution? demanda le gamin anxieux à l'oreille du cavalier.

— Si. Au dernier moment, j'ai réussi à trouver que les trois mobiles se rencontraient à deux cent quatre-vingt-trois mille kilomètres virgule six cent soixante-six de Paris. La solution ne sonne pas très juste à mon avis, mais enfin c'est une solution, et tous tes camarades n'en rapporteront pas autant. Pour ce qui est de l'heure, tu t'arrangeras sur la machine avec la pendule du tableau de bord ; je ne peux quand même pas tout faire à ta place.

Tandis que le cheval et le vélo s'engouffraient dans le fourgon, Fernand et ses compagnons sautèrent dans la cabine où le père Théo et son chauffeur Mimile, cramponnés aux manettes et pendus aux leviers, retenaient à grand'peine la pression qui giclait, suintait et postillonnait par tous les rivets de la machine. Dans une éruption de vapeur incandescente, le convoi partit, laissant sur place une douzaine de wagons par rupture d'attelage consécutive à la vitesse initiale. Touchant à peine les rails et sous la protection des signaux complices, le train s'envolait sur les lignes droites, coupait les courbes en sifflant dans les prés, retournait un tunnel comme un doigt de gant, éparpillait le ballast et décoiffait les chefs de gare. Pendant ce temps-là, dans l'obscurité du fourgon, Pyrrhus avait entamé contre le vélo un règlement de comptes très anciens, ruait en vache dans les rayons et lacérait passionnément les chambres à air. Sur la machine, le père Théo mangeait un morceau et l'oncle Henri allumait une cigarette en disant à son neveu :

— Maintenant, c'est à toi de te débrouiller, tu as tous les éléments pour remettre une copie passable.

— Je ne vous accompagnerai pas jusqu'à l'école, dit le cycliste en mettant ordre à sa toilette, et je vous laisserai à Juvisy.

— Pardi! s'esclaffa le père Théo la bouche pleine, s'il fait un pas dans le préau, il se fait casser la gueule! Pas vrai, Mimile ?

— Je ramasse les copies! reprit la voix glacée qui s'engouffra dans la cabine, fini ou pas fini, je ramasse les copies.

Rouge, décoiffé, la bouche entr'ouverte, Fernand Ballavoine terminait dans la précipitation sa quatrième page d'opérations aberrantes, de graphismes hermétiques et de ratures ornementales, quand il vit s'allonger deux longs doigts crayeux vers sa copie :

— Comme toujours, monsieur Ballavoine se fait attendre! dit le maître avec une politesse de mauvais aloi.

— Ce n'est pas ma faute, monsieur...

— L'heure, c'est l'heure, répondit le maître en raflant la copie.

Un peu essoufflé encore, l'œil brillant, la bouche copieusement maculée de zan, Fernand Ballavoine rangea ses petites affaires dans son cartable

en savourant le remue-ménage apaisant des fins de classe. Puis il sortit de sa poche sa catapulte à élastique pour se changer les idées.

— Qu'est-ce que tu as trouvé comme solution ? demanda son voisin ?

Fernand, qui façonnait à coups de dents un projectile en papier, se contenta de hausser les épaules.

— Oui, reprit le voisin, c'est comme moi. Mais qu'est-ce que tu penses du cycliste ?

— Un toquard et un cafteur.

— Sans blague ! Moi, c'était un ancien individuel du Tour de France, champion de cyclo-cross, qui portait son vélo à bras tendu en sautant par-dessus les haies, un as, je te dis, et tous les deux on est arrivé en tandem sur les lieux de l'accident parce que le train de marchandises a déraillé au départ, un sabotage, la voie déboulonnée. Tout de suite, on nous a soupçonnés, naturellement, nous autres, à cause du problème, mais quand ils ont trouvé à côté de la voie un morceau de fer à cheval encore brillant, ça les a fait tiquer.

— Ah ! dit Fernand, toujours curieux de l'expérience de ses camarades, raconte voir.

JACQUES PERRET

UNE ENQUÊTE AMÉRICAINE

LE RAPPORT KINSEY

POUR l'historien des mœurs américaines, l'année 1948 restera celle où les gens ne se demandaient pas : « Avez-vous lu Baruch? » mais : « Avez-vous lu le Rapport Kinsey? » Question qui s'accompagnait d'un sourire complice et d'une lueur égrillarde au fond de l'œil.

On en parlait depuis deux ou trois ans, mais sans pouvoir fournir de précisions. On savait qu'à l'Université d'Indiana, Alfred C. Kinsey, professeur de zoologie, avait entrepris, avec toute une équipe, une étude approfondie de l'activité sexuelle de ses compatriotes. On savait également que le premier volume serait consacré aux hommes et le second aux femmes. Pour le reste, on en était réduit aux conjectures, mais la curiosité était d'autant plus vive que les enquêteurs, disait-on, exposeraient le résultat de leurs recherches avec une impudeur égale à celle qui présidait aux interrogatoires.

Le résultat dépassa toutes les espérances. Un gros volume de huit cents pages fut offert, au mois de janvier 1948, à la voracité du public. Il s'en gorgea. Pendant quelques semaines, il ne fut plus question dans la presse, dans les collèges, les cercles civils et militaires et les salons que de ce rapport intitulé *Sexual Behavior in the Human Male*. La malice populaire s'en empara. On en fit des plaisanteries, des caricatures et comme, à cette époque, un médiocre roman de Laura Z. Hobson, *Gentleman's Agreement*, connaissait une fortune égale, on surnomma le Rapport Kinsey « Genitals agreement ». Sans tarder, des études parurent, car il faut battre le fer quand il est chaud, soit pour réfuter le Rapport, soit pour le commenter. Dans *Sex Habits of American Men*, Albert Deutsch réunit une série d'articles où les conclusions du professeur Kinsey étaient mises à la portée de tous, où certaines erreurs, qui déjà s'étaient glissées dans l'esprit du public, étaient corrigées. Dans *American Sexual Behavior and the Kinsey Report*, Morris Ernst et David Loth affirmèrent que l'équipe d'Indiana avait fait pour la question sexuelle ce que Christophe Colomb a fait pour la géographie, non pas en découvrant que les Américains, encore qu'ils n'en parlent jamais avant le troisième cocktail, ont des organes reproducteurs dont ils se servent, mais en explorant des régions jusqu'alors interdites aux profanes.

Pour mener à bien ces explorations, Alfred Kinsey et ses deux associés, Wardell B. Pomeroy et Clyde E. Martin, décidèrent d'employer la méthode dont on use d'ordinaire pour étudier la vie sexuelle des insectes, autrement dit de laisser de côté tout élément émotionnel, la

fonction sexuelle étant considérée comme un phénomène purement physiologique comparable à la digestion et à l'évacuation des déchets ; point de vue, comme l'on voit, d'un matérialisme absolu.

Une tâche si contraire aux traditions d'un pays très réservé dans ses paroles et même dans ses pensées (sinon dans ses actions) ne pouvait s'entreprendre sans une foi profonde et une bonne dose de courage. Le professeur Kinsey eut à surmonter maints obstacles et connut des heures difficiles. Certains groupes médicaux lui cherchèrent noise, en affirmant que son travail constituait un exercice illégal de la médecine. Dans plusieurs agglomérations la police s'émut. On cite le cas d'un maître d'école qui fut chassé de son institution pour avoir coopéré avec les enquêteurs. Ces réactions, du reste, si gênantes qu'elles pussent être, ne pouvaient dépasser le caractère de taquineries, car Alfred Kinsey avait derrière lui les fonds importants donnés par la « Rock feller Foundation » et administrés par le « National Research Council for Research on Problems of Sex ». C'était plus qu'il n'en fallait pour donner à ses recherches le caractère de respectabilité et fermer la bouche aux grincheux. Mais, outre les obstacles nés de susceptibilités trop chatouilleuses, le rapport eut également à faire face aux assauts de sociologues et de psychiâtres qui, sans contester le bien-fondé des investigations, en dénonçaient le danger ou en infirmaient la valeur. Dans l'activité sexuelle de l'homme, disaient-ils, entrent en jeu des facteurs psychologiques d'une importance capitale et qu'on ne saurait laisser de côté. S'il est vrai que l'instinct de reproduction provoque des réactions semblables chez l'homme et chez les animaux, du moins s'accompagne-t-il chez l'homme d'émotions qui en peuvent modifier le cours et même en changer la nature. Derrière le mot amour se cache autre chose qu'un thème à variations romantiques. Or ce mot n'apparaît jamais dans le rapport. De plus, si scientifiques que soient les méthodes employées, si méticuleuses les vérifications, rien ne prouve que les renseignements fournis par les informateurs soient exacts. En matière sexuelle, plus peut-être qu'en aucune autre, la vanité autant que la timidité sont sujettes à intervenir. A côté des humbles il y a les superbes, et qui nous dit, par exemple, que cet avocat, en affirmant au professeur Kinsey que, pendant trente ans de sa vie, il avait en moyenne prouvé trente fois par semaine sa virilité, ne s'est pas vanté indûment ? Il est donc possible, sinon probable, que la documentation soit viciée dès l'origine.

Les auteurs prévoient ces objections dans les premières pages du rapport. Ils reconnaissent que leurs conclusions ne peuvent être qu'approximatives. En premier lieu, elles ne représentent que l'activité sexuelle des Américains de race blanche (sur 6 300 sujets interrogés, 1 000 seulement étaient noirs) et presque uniquement dans les États que délimitent le Massachussetts, le Michigan, le Tennessee et le Kansas. Ils reconnaissent les entorses que la pudeur et la vantardise peuvent donner à la vérité. Ils vont même plus loin. Les sujets de très bonne foi, disent-ils,

ont pu fournir des informations erronées. La mémoire est infidèle, et l'homme de cinquante ans à qui on demande la date exacte de ses premiers émois sexuels a bien des chances de répondre un peu au hasard. Enfin, et c'est un point sur lequel Alfred Kinsey insiste à diverses reprises : le présent rapport n'est qu'un premier pas. *Human Behavior in the Human Male* n'est que l'introduction à une étude dont les résultats ne sauraient être conclusifs qu'une fois l'œuvre entièrement achevée. Voici les matières dont traiteront les volumes à venir : Activité sexuelle chez la femme ; Facteurs sexuels dans le mariage ; Aspects légaux de l'activité sexuelle ; Équilibre hétéro-homosexuel ; Prostitution ; Éducation sexuelle.

Le rapport est divisé en trois parties. La première contient une introduction historique : exposé de la méthode suivie pour recueillir les informations ; problèmes créés par l'établissement des statistiques ; validité des résultats. Toutes les recherches se font par des consultations réglées jusque dans les détails les plus infimes. Jusqu'à ce jour, environ 12 000 personnes ont été interrogées et Alfred Kinsey estime que ce chiffre atteindra 100 000, lorsqu'il en sera arrivé à la rédaction du dernier volume. Les sujets sont choisis parmi toutes les classes de la société, depuis les ministres du culte jusqu'aux plus basses prostituées. Le mode d'approche varie naturellement selon les cas, et les questions que l'on est amené à poser au pasteur diffèrent un peu dans leur essence de celles que l'on pose à un professionnel de la débauche. Mais si le fond offre quelque diversité, la forme reste constante. Au prélat et au souteneur, le professeur Kinsey parle le même langage. Il n'a que faire des euphémismes. En bon savant, il aime les termes techniques dont la précision évite les malentendus. Si nous l'en croyons, la réaction des personnes interrogées fut en général des plus encourageantes. Chacun, semble-t-il, collabora de son mieux aussitôt qu'on se fut rendu compte que les enquêteurs d'Indiana n'étaient pas des polissons. « Ah! par exemple, dit une vieille paysanne à qui on venait d'asséner une question d'une franchise brutale, voilà bien la première fois qu'on me demande une chose pareille. Enfin, si ça peut vous rendre service, je suis toute prête à vous répondre. » Le professeur Kinsey considère cette attitude comme typique de la majorité. D'autres, non seulement répondaient volontiers, mais en profitaient pour demander à l'enquêteur une consultation sur quelque problème intime qu'ils n'avaient jusqu'alors jamais eu l'occasion d'aborder. Un système de code assure l'anonymat et le secret le plus absolu.

La deuxième partie traite de tous les facteurs susceptibles d'affecter l'activité sexuelle des hommes. Aucun aspect de cette activité n'est passé sous silence et tous sont présentés à la lumière de l'âge, de l'état civil, du milieu social, de la religion et du degré d'instruction ; d'où des classifications, divisions et subdivisions d'une extrême complexité. Quand on a réussi à débrouiller ce labyrinthe on constate que telle forme d'érotisme, telle habitude, telle perversion varie en fréquence selon que le

sujet a une licence, un baccalauréat ou un simple certificat d'études, qu'il porte un complet veston, un bleu de mécano, un uniforme ou une soutane.

La troisième partie, sur laquelle je ne saurais m'étendre sans manquer aux bienséances, passe en revue les sources de jouissances sexuelles depuis les plus puériles jusqu'aux plus inattendues. Sans doute est-ce en considération de cette troisième section que, dans certains diocèses, les autorités ecclésiastiques ont cru de leur devoir de mettre leurs fidèles en garde contre les dangers que pourrait présenter un si riche assortiment de fruits défendus.

***

En face d'un ouvrage d'une telle ampleur et si consciencieusement élaboré, deux questions s'offrent à l'esprit : était-il nécessaire, et en quoi notre connaissance de l'homme en sera-t-elle élargie et approfondie ?

Dès l'ouverture du premier chapitre, les auteurs défendent l'opportunité de leur entreprise : « Depuis quelque temps, affirment-ils, le nombre augmente de personnes qui souhaitent avoir sur les questions sexuelles des informations reposant sur une accumulation de faits scientifiques, abstraction faite de toute idée de morale ou de coutumes sociales. Les médecins ont constaté que des milliers de malades ont besoin de renseignements de nature strictement objective. Les psychiâtres et les psychanalistes sont convaincus que la majorité de leurs sujets demandent à être aidés dans les efforts qu'ils font pour résoudre leurs conflits sexuels. De plus en plus, les gens voudraient pouvoir considérer avec une intelligence avertie des problèmes tels que : les rapports sexuels dans le mariage, les directives sexuelles à donner à l'enfance, l'activité sexuelle avant le mariage, l'éducation sexuelle, les formes de la sexualité contraires aux us et coutumes, les problèmes à trancher en matière de contrôle légal, religieux ou social. »

En réalité, ces questions n'avaient pas attendu le rapport Kinsey pour qu'on en commençât l'étude. Une pléthore d'ouvrages de vulgarisation, depuis bien des années, prétendaient éclairer l'Américain avide de s'instruire. Mais ils ne dépassaient pas, en général, le niveau de ces opuscules connus en France sous les titres : *Ce que tout jeune homme doit savoir*, *L'Hygiène de la femme mariée*, etc. Dans le système d'éducation américain, les questions sexuelles ne sont pas négligées. C'est le plus souvent sur les problèmes du mariage, sur les dangers de la promiscuité et les moyens de les conjurer que reposent les cours et conférences. Cet enseignement, timide au début, prit rapidement beaucoup d'ampleur. Il semble avoir perdu aujourd'hui toute mesure et toute discrétion. Le cinéma est depuis peu mis à profit. Dans le courant de l'été 1948, l'Université d'Oregon a mis au point un film sonore en couleurs, que la *Saturday Review of Literature* (5 juin 1948) décrit de la façon suivante :

« Contribution à la croisade en faveur de l'éducation sexuelle des enfants entre dix et quinze ans. Ce film fait partie d'un tout comprenant un guide du maître et une série de projections. La scène représente une salle de classe où un professeur explique à ses élèves, garçons et filles, le mécanisme de la reproduction humaine. Une série de vues animées décrit l'anatomie et la physiologie des organes reproducteurs masculins et féminins ; les phénomènes de la menstruation sont illustrés et expliqués, de même que la fertilisation, le développement du fétus et la naissance du bébé. Ce film a été réalisé après deux ans d'efforts, grâce à une subvention du Brown Trust. Une technique nouvelle y est utilisée pour stimuler la discussion entre le professeur et les élèves. La participation des enfants est assurée par cette façon saine et scientifique d'aborder ce problème essentiel pour l'équilibre émotionnel du futur citoyen. » Deux mots sont à retenir dans cette analyse succincte : « scientifique » et « citoyen ». J'aurai l'occasion d'y revenir.

A ces cours de physiologie sexuelle, le Rapport Kinsey apporte un renfort inespéré. Déjà, dans certaines Universités, on en fait l'objet de conférences. A l'Université de Wisconsin, par exemple, où il existe des cours sur le mariage et la vie de famille (on y enseigne notamment les méthodes employées dans les diverses parties du monde pour courtiser les femmes, et l'on s'efforce de rechercher les causes de l'épidémie de divorces qui sévit, depuis quelques années, aux États-Unis), une heure par semaine est consacrée à l'analyse du Rapport. On insiste tout particulièrement sur les différences que semblent apporter dans l'activité sexuelle des hommes leur degré de culture, leur profession, le milieu social auquel ils appartiennent. On discute la validité des méthodes employées au cours des interviews et l'autorité qu'il convient d'attacher aux résultats obtenus.

En dehors de ce rôle purement didactique, serait-il exact de dire que le Rapport Kinsey a éclairé l'Américain sur des vérités dont il ne soupçonnait pas l'existence ? Je ne le crois pas. Seuls, certains idéalistes invétérés se figuraient encore que leurs compatriotes, sur la question sexuelle, différaient des autres peuples de la terre. Encore conviendrait-il de se méfier. On est tenu parfois, par les devoirs de sa profession, à des témoignages contestables. Les doyens et doyennes des collèges mixtes se doivent d'assurer que les garçons s'y conduisent tous en gentlemen et les filles en ladies. Si l'on s'adresse à des sources moins haut placées, le son de cloche est différent. Les faits qu'a révélés le Rapport Kinsey étaient connus de tous, la surprise ne put venir que des pourcentages. Beaucoup, imbus du principe que l'Anglo-Saxon respectable se doit d'arriver vierge à son mariage, auront sans doute reçu un choc en apprenant que 85 p. 100 des jeunes Américains n'ont pas attendu la bénédiction du pasteur pour sacrifier d'une façon ou d'une autre sur les autels de Vénus. Encore plus surprenante, et plus choquante aussi, aura été la découverte que, pendant trois ans au moins, un Américain sur trois,

entre sa quinzième et sa cinquante-cinquième année, franchit, quand l'occasion s'y prête, les portes de Sodome ; que pendant le même laps de temps, un sur quatre n'attend pas l'herbe tendre, mais s'arrange pour influencer le destin ; que un sur six, ne pouvant décider vers quel sexe sa nature l'entraîne, partage également ses faveurs ; et que un sur treize est et n'a jamais été autre chose qu'homosexuel.

Si le Rapport Kinsey (les pourcentages mis à part) n'a rien appris que l'on ne sût déjà sur les formes que prend l'activité sexuelle masculine aux États-Unis, il constitue, en revanche, un document nouveau et des plus significatifs, pour l'analyse psychologique de ce grand peuple. Tout dans le succès de cet ouvrage semble à première vue paradoxal. Il traite sans ménager la pudeur des moins délicats de sujets jusqu'alors tabous. Il est à peu près incompréhensible pour qui n'est pas initié aux mystères des tables, courbes, graphiques et équations. C'est à peine si, entre des séries de statistiques et de barèmes, on arrive à trouver quelques pages lisibles. Encore le plan en est-il confus et la rédaction sans la moindre grâce. Enfin, le prix très élevé ($ 6,50) semblerait devoir en réduire sensiblement la circulation. Or, dès les premières semaines, le Rapport s'établit en tête des plus gros tirages. « Best seller » au même titre que *Ambre* ou *Autant en emporte le Vent*, plus de 250 000 exemplaires en ont déjà été vendus. Semblable fortune n'était pas échue aux ouvrages de Havelock Ellis quand, il y a une dizaine d'années, la loi permit qu'ils fussent mis à la portée du grand public. C'est qu'alors la curiosité pour les choses sexuelles était moins aiguë qu'aujourd'hui et la pensée était encore relativement timide. De plus, la lecture d'Ellis était aisée. Certaines pages auraient, à la rigueur, pu passer pour des histoires libertines. Rien de tel dans le Rapport Kinsey. Outre qu'il arrivait à son heure, son allure rébarbative et sèche en garantissait le caractère de stricte érudition. Esclave encore des vieilles contraintes, l'Américain, pour mettre à l'abri sa pudeur, n'a que faire des termes galants. Il faut qu'il puisse dire : « Qu'en termes scientifiques ces choses-là sont dites ! » Il aime aussi qu'on fasse appel à son sens politique et à ses droits et ses devoirs d'homme et de citoyen. *American Sexual Behavior and the Kinsey Report* est dédié, fort habilement, par ses auteurs, M. L. Ernst et D. Loth, « à un peuple qui, sans avoir besoin de dictature, peut travailler à son propre salut, grâce à la libre propagation des connaissances. » Dès qu'un Américain est convaincu que son intégrité ou le sort de sa démocratie sont en jeu, il n'est rien qu'il n'accepte. Qu'on se rappelle la pièce d'O'Neill, *Strange Interlude*, où, à la fin du troisième acte, une femme sachant que son fils est candidat à la folie, conseille à sa belle-fille enceinte de se faire avorter ; puis, prenant un amant robuste et sain, d'offrir à son mari et à la société, au lieu d'un gringalet, un enfant vigoureux. Cette scène, dans un vaudeville à la Feydeau, aurait soulevé la réprobation unanime. Elle fut écoutée sur tout le territoire des États-Unis avec un imperturbable sérieux. Dissimulé derrière l'infaillible écran du devoir envers soi et envers les

autres, le conseil de la belle-mère perdait tout caractère scandaleux et devenait un appel aux plus nobles des sentiments humains.

Publié au lendemain de la guerre, le Rapport Kinsey arrivait comme marée en carême. Le Service aux Armées venait d'émanciper bien des garçons. Aux contacts journaliers, dans le nivellement des classes qu'établissait la vie des camps, l'homme était apparu aux yeux des plus naïfs dans cette nudité qui est la même sur tous les continents : ni ange, ni bête mais, dès que les circonstances s'y prêtent, beaucoup moins près de l'ange que de la bête. On avait observé le même phénomène (bien qu'à une moindre échelle) après la guerre de 1914. C'est Freud, alors, qui s'était trouvé sur les lieux pour satisfaire les curiosités éveillées. Pendant une dizaine d'années, on ne parla que de complexes, et de prudes personnes qui eussent rougi d'une allusion à l'incartade la plus bénigne, s'étendaient avec complaisance sur les noirceurs de leur libido et les symboles de leurs rêves. Cette fois, la guerre fut plus longue, la mobilisation plus générale. Mères, femmes et sœurs purent à loisir se demander comment leurs fils, leurs maris et leurs frères se comportaient dans les villes reconquises où ils étaient fêtés. De leur côté, les hommes, échappant aux tutelles familiales, découvrirent en eux des possibilités qu'ils soupçonnaient tout en voulant les ignorer, mais qui, au simple spectacle du voisin, cessèrent de les épouvanter. En l'absence du chat, les souris n'en dansent que mieux. Le Rapport Kinsey est le relevé scientifique de toutes les figures de ces danses lascives. Elles n'étaient pas nouvelles, mais nul n'en savait la fréquence et l'intensité. J'ai employé à dessein les mots « relevé scientifique », car le censeur n'eût pas permis des analyses où on eût pu flairer une délectation coupable. Mais quoi de plus rassurant que de longues statistiques et l'absence de vains ornements? Ce ne pouvait être une incitation à la frivolité ; rien n'empêchait donc d'en parler, comme de l'existentialisme ou de la relativité. Depuis un an, le Rapport Kinsey est discuté, et dans les termes les plus techniques, par des dames à cheveux blancs et des messieurs guindés, qui ne toléreraient pas dans un roman un juron ordurier ou une scène un peu vive. Hypocrisie? Plutôt inaptitude à déceler une ruse du démon contre laquelle André Gide nous a maintes fois mis en garde. Le diable, sachant qu'en l'occurrence l'Américain résisterait à une attaque de front, use du camouflage de la science pour en arriver à ses fins. S'il a beau jeu et gagne à tous les coups, il ne peut cependant se vanter de posséder entièrement sa victime. L'incroyable succès du Rapport Kinsey met en relief un des points faibles du caractère américain, une certaine pusillanimité spirituelle : peur de l'authenticité, désir d'être rassuré sur le bien-fondé d'une action, même au prix d'une légère imposture ; mais il en montre également un des traits les plus sympathiques. En effet, à côté des pêches en eau trouble que permet le Rapport, il y a un désir très réel de s'instruire, la ferme conviction que la science est le remède à tous les maux et que nulle entreprise ne doit se faire à la légère. Tout problème doit

s'étudier avec conscience et gravité. Le moindre fait exige la précision. Quand on annonce à ses amis la naissance d'un bébé, on indique sur le faire-part, outre le nom du nouveau-né, son poids en livres et en onces. L'Américain n'aime pas la besogne bâclée ou faite seulement à moitié. C'est ce qui fait sa force et ses plus belles réussites. Depuis longtemps, il s'inquiétait du relâchement des mœurs que deux après-guerre avaient singulièrement accéléré. L'intervention était inévitable. Elle ne pouvait prendre qu'une forme, la forme scientifique. MM. Kinsey, Pomeroy et Martin ne s'y sont pas trompés et, ennemis des demi-mesures, ils se sont attelés à une tâche monumentale. Pour le moment, ils amassent les faits. Il restera plus tard à en tirer des conclusions. Informés du comment des choses, moralistes et sociologues devront en chercher le pourquoi. Ce ne sera pas chose facile. Dans la bagarre, des illusions seront perdues, des idoles renversées. On murmure déjà que les femmes s'inquiètent des révélations qui les guettent. Que va-t-il rester du glorieux piédestal sur lequel elles ont établi leur puissance et qu'elles défendent avec un soin jaloux?

En attendant, devons-nous penser que de ce premier volume d'enquêtes sortiront des résonances importantes? Le livre était à peine en librairie qu'on annonçait déjà des réformes législatives. Le Rapport concluait, en effet, que, dans l'état actuel des mœurs et du code, 95 p. 100 des mâles américains devraient être sous les verrous pour infraction à quelque loi sur la morale. Il faut dire, à la décharge des délinquants, que ces lois sont quelque peu désuètes, pour ne pas dire davantage. Ainsi, dans l'État de Pennsylvanie, en s'en tenant à la lettre des textes, la présentation d'un film où une femme serait représentée en train de travailler à une layette pourrait être considérée comme attentat à la pudeur. Le Rapport n'a fait que confirmer la nécessité d'un élargissement dans la conception des valeurs morales. (C'est un point que mettent en relief MM. Ernst et Loth.) Aussi magistrats, éducateurs, chefs militaires, d'une façon générale tous ceux qui ont droit de juridiction sur des groupements d'hommes, l'étudient-ils avec grand soin. Ils y trouvent un encouragement à un libéralisme qui était déjà bien plus qu'une tendance. Pour ne citer qu'un exemple, en 1944 un décret enjoignit aux Conseils de guerre de ne plus punir *ipso facto* et sans discriminer les cas de sodomie, mais de soumettre les inculpés à des examens psychiâtriques pouvant les faire bénéficier des circonstances atténuantes et même de l'acquittement. Je me hâte d'ajouter que le puritanisme n'a pas renoncé à la lutte. Depuis peu, à la suite de protestations d'oreilles trop sensibles, et pour rassurer les mères des jeunes recrues, l'emploi sous l'uniforme de mots grossiers, jurons et autres paroles malsonnantes est considéré comme un délit. « Si bien, me disait un colonel de mes amis, que nous sommes obligés maintenant, pour ne pas envoyer tous nos hommes, officiers et sous-officiers à la salle de police, de parcourir nos camps et nos casernes comme si nous étions sourds... et muets. » Ce détail montre

assez qu'une réforme radicale du code en matière de moralité ne se fera pas sans provoquer de vigoureuses contre-offensives.

Si la publication du Rapport doit avoir une influence immédiate, ce serait plutôt en matière littéraire. La censure, aux États-Unis, est encore fort remuante, bien que peu efficace. L'importation de certains livres est interdite, et chaque année des procès sont ouverts contre des écrits dits obscènes. Le scandale soulevé par *Memoirs of Hecate County* d'Edmund Wilson n'est pas encore apaisé et ce n'est que tout récemment que *Ambre* a été déclaré « ennuyeux », mais sans danger pour la moralité publique. Sans aller jusqu'à déclencher l'interdiction, nombreuses sont les scènes où les mots qui, dans un roman de circulation libre, sont susceptibles de faire réagir les défenseurs de la vertu. Si en 1940, quand Faulkner publia *The Hamlet*, le Rapport Kinsey avait été connu, personne n'aurait pu dire que l'étrange affection de l'idiot Ike pour sa vache était une invention malsaine d'un cerveau morbide et corrompu.

En admettant que le Rapport modifiât l'attitude du public et des censeurs, il ne ferait, comme en matière législative, qu'accélérer un mouvement dont la courbe, depuis quelques années, a suivi une marche constamment ascendante. Chose curieuse, c'est le théâtre qui avait donné les premiers signes d'une audacieuse rébellion. La saison 1926-27, entre autres, mit les censeurs sur les dents. En octobre 1926, on avait présenté à New-York, sous le titre *The Captive*, *La Prisonnière* d'Édouard Bourdet. Au début tout s'était bien passé, mais il ne faut pas longtemps aux États-Unis pour faire école. Le 1er novembre, des femmes damnées étonnèrent Atlantic City dans *Hymn to Venus*. Ce ne fut qu'un feu de paille. *New York Exchange* fit plus de bruit. N'avait-on pas annoncé sur les programmes que, dans cette pièce, « plus repoussante qu'une cage de serpents, mais aussi fascinante », apparaîtrait « a male captive »? *The Drag* déchaîna l'orage. Écrite par Jane Mast (auteur d'une autre pièce à scandale intitulée tout bonnement *Sex*), cette comédie avait été lancée comme un spectacle de Barnum et Bailey. Les affiches portaient en sous-titres « comédie-drame homosexuelle où l'on verra en scène soixante de ces individus étranges que les psychologues appellent le troisième sexe ». La première eut lieu le 1er janvier 1927, à Bridgeport, dans le Connecticut. Elle n'eut pas de lendemain. L'auteur, l'impresario et les acteurs furent traduits en justice, et une campagne d'épuration commença. D'où pouvait bien venir cette vague d'immoralité? On remonta aux origines. En chemin, on interdit *Sex* (qui se jouait tous les soirs depuis avril) et *The Virgin Man*, comédie bien anodine où un jeune Eliacin se trouve aux prises avec trois joyeuses commères résolues à le déniaiser. Et l'on arriva à *La Prisonnière*. Ce fut elle qui paya les frais. Elle dut quitter Broadway comme indésirable. Les deux autres victimes, dont la seule erreur avait été de suivre un déplorable exemple venu d'un vieux continent perverti, furent acquittées et terminèrent la saison en faisant salle comble.

Dans le domaine du roman, à cette même époque, l'adultère et la dyp-

somanie devenaient des thèmes favoris. Mais, comme on lisait aussi Proust et que l'on avait beaucoup discuté *Le Puits de Solitude* de Radclyffe Hall, des histoires d'inversion ne tardèrent pas à apparaître. Elles marquent les années 1930 à 1935. Les débuts ne furent pas de très haute qualité. C'étaient *We too are drifting* de Gale Wilhelm, *Twilight Men* d'André Tellier, *Strange Brother* de Blair Niles, ou encore *Scarlet Pansy* que les collégiens se passaient sous le manteau. Aux amis qui partaient pour l'Europe, on demandait de rapporter au fond de leur valise (avec *Ulysses* et *Lady Chatterley's Lover*), *The Young and Evil* de Parker Tyler et Charles Henri Ford. Puis il y eut une accalmie, mais la dernière guerre était à peine terminée que ces thèmes reprenaient avec plus d'intensité que jamais. Le théâtre reste assez réticent, comme le prouva l'interdiction, en 1945, de *Trio*, drame d'amours lesbiennes tiré du roman de Dorothy Baker. Cependant, une pièce sur le procès d'Oscar Wilde fut parmi les plus populaires. Est-ce parce qu'alors il s'agissait d'un homme, être dont, en Amérique, il n'est pas malséant de montrer les faiblesses, la femme étant, de tradition, toute intelligence et vertu ? Toujours est-il que le dramaturge doit encore user de prudence. Le romancier a les coudées beaucoup plus franches. Non seulement l'inversion n'est plus pour lui un terrain prohibé, mais elle est devenue un poncif. Il semble que tout roman américain doit aujourd'hui, pour être viable, offrir au moins une variation sur ce motif. Fréquemment, le livre ne parle point d'autre chose.

En conclusion, il me semble juste de dire que le Rapport Kinsey est un aboutissement beaucoup plus qu'un point de départ, plus qu'une révolution le résultat logique d'une curiosité qui ne date pas d'hier. A cette curiosité il a donné la seule réponse qui pût être acceptée par un peuple foncièrement sérieux, sensible au prestige des chiffres, et respectueux des investigations scientifiques ; beau joueur aussi, tout prêt à reconnaître, pourvu qu'on le lui dise avec sévérité, et sans le plus léger soupçon de gaudriole, que l'esprit du Mal souffle dans son pays comme il souffle partout ailleurs, et que, sur le chapitre des mœurs, il lui faut désormais se faire à cette idée qu'il n'est ni meilleur ni pire que le reste de notre peu brillante humanité.

MAURICE EDGAR COINDREAU

OU VA LE SYNDICALISME FRANÇAIS?

Les grèves de novembre ont attiré une fois de plus l'attention sur l'action syndicale et particulièrement sur l'action de la C.G.T. Ces grèves d'un caractère essentiellement politique ont provoqué — il est superflu de le rappeler — une pénible émotion. Il apparaissait trop clairement que le but poursuivi n'avait que de bien faibles rapports avec les légitimes intérêts des ouvriers. Mais quel que puisse être le jugement qu'on porte sur ce mouvement et sur les influences qui l'ont provoqué, tout le monde sent qu'il ne saurait être considéré comme un tout et qu'il faut bien plutôt voir en lui un accident dans une histoire déjà longue et mouvementée : celle des syndicats français. Histoire dans l'ensemble assez peu connue — hors des milieux syndicaux eux-mêmes — pour qu'il nous ait semblé utile de demander à un spécialiste de cette question de retracer à grands traits pour nos lecteurs le tableau de l'activité syndicale depuis son apparition en France. M. Hamelet, qui a écrit l'article qu'on va lire, s'est placé sur un plan strictement historique. On ne trouvera sous sa plume ni condamnation ni éloges. Il évoque une chaîne de faits (N.D.L.R.).

I. — APRÈS UN DEMI-SIÈCLE DE SYNDICALISME

Nous sommes en 1948. Un ouvrier, adolescent en 1895, septuagénaire aujourd'hui, a pu vivre, jusqu'à ce jour, toute l'histoire de la C.G.T. C'est d'ailleurs, à peu de choses près, le cas de M. Léon Jouhaux et de certains de ses compagnons de la première heure. Une vie d'homme, voilà ce que représente l'histoire du syndicalisme en tant qu'organisme constitué! Et c'est le cas aussi de M. Gaston Tessier, l'actuel président de la C.F.T.C., car les premiers syndicats chrétiens sont apparus aux environs de 1890 (alors que la Confédération française des Travailleurs chrétiens est née en 1919).

Les trois âges du syndicalisme.

Sans doute le syndicalisme français plonge-t-il ses racines plus loin dans l'histoire. L'interdiction de la loi Le Chapelier (juin 1791) n'avait pas suffi à faire disparaître le besoin d'association ressenti par les hommes de métier. Le développement industriel a accentué ce sentiment, l'a

accentué dans le sens du mutualisme et — malgré les répressions successives — l'a imposé comme une réalité historique. Le XIXe siècle, sur le plan social, c'est avant tout l'histoire de l'Association ouvrière. Quand la C.G.T. se constitue en 1895, c'est un aboutissement : la cause de l'Association est gagnée.

Mais c'est aussi un départ : le syndicalisme, fortifié par les luttes passées, par ses martyrs, par sa longue vie semi-clandestine, sûr de son destin, entre dans la vie publique comme dans une bataille, en brandissant son arme propre, toute parée d'un prestige mythique : la grève générale...

Une vie d'homme! L'évolution de la C.G.T., qui a dominé pendant cinquante ans la vie syndicale française, est marquée par les péripéties, les crises de conscience, les changements d'orientation qu'on rencontre généralement dans une vie humaine bien remplie.

On peut, en effet, distinguer trois âges dans la vie de la C.G.T. : de 1895 à 1914, c'est le triomphe du syndicalisme révolutionnaire dont la devise était : « En dehors du patron et contre lui, en dehors du Gouvernement et contre lui, le mouvement syndical doit se développer et agir ». Et encore, selon Proudhon : « L'Atelier remplacera le Gouvernement ».

De 1914 à 1939, le syndicalisme « réformiste » l'emporte. La grève générale n'a pas éclaté en 1914, les prolétaires ont obéi à l'ordre de mobilisation : le mythe est brisé. Après l'échec de 1920, la politique de présence remplace, dans les syndicats, l'hostilité révolutionnaire, l'opposition systématique ; la C.G.T. siège dans les organismes officiels, nationaux et internationaux. Tout cela est connu.

Chacun de ces âges est clos par une guerre ; chacun est caractérisé par de violents remous au sein des syndicats : scissions et retours à l'unité. Des groupes hostiles se constituent, s'opposent violemment et se réconcilient avant de s'opposer à nouveau. Chaque période est d'une vingtaine d'années : l'amplitude approximative d'une génération.

En 1939 commence un âge nouveau dont nous ne prétendons pas, par simple analogie, fixer la durée.

Au plus : 50 % de syndiqués.

Où en sommes-nous au début de 1949? Un peu moins de soixante ans ont suffi pour faire du syndicalisme français un colosse à plusieurs visages. La C.G.T. n'est plus seule. Elle n'est plus seule dans les ateliers, elle n'est plus seule dans les Bourses du travail, elle n'est plus seule dans les multiples commissions ou organismes d'État où siègent les représentants des syndicats.

Une formule nouvelle a triomphé du sectarisme originel : le pluralisme syndical. Après plus d'un demi-siècle d'existence, le syndicalisme français cherche encore son unité. Cette force redoutable, ce redoutable pouvoir dressé en face du pouvoir légal est divisé contre lui-même. C'est

une fatalité qui semble peser sur lui : sa défaite est inscrite au plus fort de sa puissance.

Faisons les comptes.

On peut évaluer en France à 14 millions environ le nombre des salariés. Dans la période la plus florissante pour les syndicats — en 1946 — et selon les chiffres officiels communiqués au Ministère du Travail, les effectifs globaux du syndicalisme français (C.G.T. et C.F.T.C.) étaient évalués à 7 millions de membres : 50 p. 100 du nombre des travailleurs syndicables.

Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Il est très difficile de connaître la vérité en cette matière. Ici, comme partout, le statistique est une forme de l'erreur. Depuis la nouvelle scission de la C.G.T. (novembre 1947), l'éclatement des forces syndicales s'est accentué et la désaffection des troupes a suivi.

La meilleure méthode — et la plus objective — est donc de faire une moyenne entre les chiffres proclamés par les organisations elles-mêmes et les chiffres supposés vrais par les observateurs.

Voici donc un classement des « centrales syndicales » dans l'ordre de leur importance apparente :

C.G.T.	entre	2 500 000	et	3 500 000	adhérents
C.G.T. — Force Ouvrière	—	500 000	et	1 500 000	—
C.F.T.C.	—	500 000	et	1 000 000	—
C.N.T. (anarchistes)	—	45 000	et	120 000	—
Syndicats autonomes et syndicats indépendants	—	50 000	et	150 000	—

Il faut, à cette nomenclature, ajouter la Confédération générale des Cadres qui a conquis droit de cité et qui groupe les ingénieurs et agents de maîtrise : entre 60 000 et 120 000 adhérents.

Au total, le nombre de syndiqués oscille donc en France (cadres y compris) entre 3 655 000 et 6 390 000.

***

Ces chiffres indiquent en premier lieu qu'une masse considérable de salariés reste encore hors du contrôle syndical. La faiblesse du syndicalisme, colosse aux pieds d'argile, réside sans doute dans cette constatation : il est constamment à la merci d'une désaffection brutale de ses troupes. L'échec des grèves de novembre 1947, la scission qui a suivi, la tactique des « grèves tournantes », le raidissement des Pouvoirs publics en face d'une C.G.T. diminuée, tout cela constitue un ensemble de causes et d'effets qui a préparé et permis la ferme attitude du Gouvernement au moment de la récente grève des mineurs...

Mais cette faiblesse du syndicalisme peut devenir sa force au moment même où l'on croit qu'il touche des épaules. Toute l'histoire syndicale est faite de ces reculs suivis de remontées triomphales. Les échecs, la

chute des effectifs, les scissions, ramènent à l'auto-critique, obligent à la révision des méthodes, au durcissement des militants, à une confusion plus étroite encore des mots d'ordre syndicaux avec les besoins populaires. Pour parler un langage adapté : ce retour à l'action de « base » constitue une sorte de purification. Le syndicalisme se renforce des épreuves subies.

C'est ainsi que les choses se sont passées durant tout un demi-siècle.

Le syndicalisme institutionnel.

En 1939, avons-nous dit, s'est ouverte une nouvelle période : le troisième âge du syndicalisme.

Que sera cette période? Quelle évolution particulière la caractérisera?

Nous croyons qu'il est, dès maintenant, possible de la définir : la période institutionnelle.

Que se passe-t-il, en effet?

C'est au moment où il est le plus divisé que le syndicalisme français paraît le plus fort.

C.G.T., Force-Ouvrière, C.F.T.C. sont des organisations rivales; elles se combattent avec violence quelquefois; ces luttes intestines, en d'autres temps, eussent permis aux Pouvoirs publics de tenir à sa merci tout le mouvement syndical. La réalité aujourd'hui est toute différente; pourtant le Gouvernement, en faisant récemment occuper les puits de mines afin d'en assurer la sécurité, a paru prendre des mesures extrêmes et très audacieuses et le refus du Ministre des Transports d'engager toute discussion avec les cheminots cégétistes a été considéré comme un acte d'autorité exceptionnel...

Qu'on veuille bien cependant se retourner vers le passé : en 1920, en riposte à une série de grèves générales, le Gouvernement poursuit la C.G.T. aux fins de dissolution et fait arrêter tous les leaders cheminots. 35 000 travailleurs des chemins de fer sont révoqués par les Compagnies, avec l'accord du Gouvernement! Il ne peut être question aujourd'hui d'aller jusque-là.

La différence de ton entre les deux époques situe assez bien l'importance de l'évolution accomplie. C'est que le syndicalisme a conquis dans la nation un droit de cité qu'on ne cherche plus à lui discuter; sa présence s'affirme dans tous les rouages administratifs. On peut juger cette action intempestive, on peut chercher à la limiter, elle existe cependant et constitue le fait nouveau : c'est la naissance du syndicalisme institutionnel.

Les syndicats ont, aujourd'hui, voix délibérative à la S.N.C.F., dans les charbonnages, au Gaz et Électricité de France, dans les banques nationalisées, à la Sécurité sociale, au Conseil économique... Les militants syndicaux siègent aux postes de commandes dans ces vastes secteurs.

Ils siègent également, avec voix consultative, dans les grandes Commis-

sions gouvernementales : Fonction publique, Éducation nationale, Prix, Commission supérieure des Conventions collectives, Commission supérieure du Ravitaillement, Comité supérieur des Comités d'entreprise...

Les « Centrales » syndicales ont dû s'adapter à ce prolongement de leur action dans les grands organismes d'État. A leur tour, elles ont créé dans leur sein des Commissions spécialisées qui étudient les questions débattues en public. La compétence technique des syndicats s'est considérablement accrue et un personnage nouveau a fait son apparition dans le mouvement ouvrier : c'est le conseiller technique, le spécialiste des questions économiques. L'attribut-type du dirigeant syndicaliste d'aujourd'hui est la serviette de maroquin bourrée de documents préparés par les services spécialisés...

A la « base », même effort d'éducation et de documentation. L'existence dans le pays de 15 000 à 20 000 Comités d'entreprises contribue à précipiter cette évolution vers un syndicalisme à la fois institutionnel et technique.

***

II. — LES SYNDICATS DANS L'ACTION

Cependant, le ressort de l'action syndicale n'a pas changé. La revendication reste la principale préoccupation et la grève est toujours « l'arme » préférée.

Dans le déclenchement d'une grève, l'élément essentiel demeure la « base ». La structure des différentes centrales syndicales se ressemble. On retrouve toujours les deux plans : la fédération d'industrie groupant les syndicats d'une même industrie sur le plan national (par exemple : la Fédération des travailleurs de la métallurgie, ou du bâtiment, ou des ports et docks) ; et l'Union des syndicats (union locale, union départementale, région) qui groupe dans une circonscription territoriale donnée les syndicats des différentes industries. La C.G.T. est, en quelque sorte, une union nationale des syndicats.

Comment chemine dans cette double structure la volonté du syndiqué de base ? Autrement dit : qui impose l'action ? Le syndiqué ou le syndicat ?

On a vu et on voit encore de grandes grèves déclenchées et réglées sans que la C.G.T., organisme national, intervienne. C'est que les Fédérations d'industries, voire les syndicats de base, sont, en principe, les maîtres absolus de leur action, dans le cadre, tout au moins, d'un programme défini au cours d'un Congrès annuel. Il est arrivé à tous les journalistes spécialisés d'apprendre à un dirigeant de Fédération résidant à Paris qu'un mouvement de grève était déclenché sur un point quelconque du territoire. On expédie alors un secrétaire ou un « permanent » fédéral sur le lieu du conflit, chargé des instructions de la direction fédérale.

Mais la sensibilité ouvrière est telle que l'envoyé du « sommet » n'est pas toujours écouté par la « base ». M. Eugène Hénaff, le puissant secrétaire de l'Union des syndicats de la Région parisienne, se souviendra sans doute longtemps de la réception sans aménité que les « métallos » de Boulogne-Billancourt lui ont réservée au cours de la grève de novembre 1947...

Quelquefois, c'est à l'échelle d'une fédération (des dizaines de milliers de syndiqués) que se produit le désaccord entre la « base » et le « sommet ». En 1920, par exemple, le bureau de la Fédération des cheminots a été brutalement désavoué et acculé à la démission collective par un vote massif du Congrès national.

Le maniement des grandes « masses » syndicales obéit au double circuit des aspirations de la « base » vers le « sommet » et des directives du « sommet » vers la « base ». Il est possible à certains dirigeants syndicaux d'entraîner délibérément leurs adhérents dans un mouvement décidé par eux à l'avance ; cela n'est cependant possible qu'à la condition de partir d'un état de fait, d'une revendication ressentie dans la masse des syndiqués. Sinon, c'est l'échec : l'exemple des grèves de novembre 1947 le prouve. De sages secrétaires de syndicats n'auraient pas risqué la partie, d'autant que toute erreur commise peut profiter au syndicat rival, quand elle ne nuit pas à l'idée syndicale elle-même. L'abus de la grève discrédite la grève.

La limitation de la grève.

Mais la sagesse n'est pas toujours le fait des dirigeants syndicaux. Il y a les pressions politiques, les surenchères rivales, les erreurs d'appréciations...

Dans une civilisation où la concentration industrielle est de plus en plus poussée, il suffit de quelques individus constitués en syndicat pour immobiliser des secteurs essentiels de la vie nationale : une grève des conducteurs de locomotives, ou de métro à Paris, une grève des centrales électriques, des fonctionnaires chargés de l'ordonnancement des dépenses publiques, des agents chargés de la sécurité aérienne, de la sécurité dans les mines, comme cela s'est produit récemment (on peut trouver de nombreux autres exemples) constituent des actes d'hostilité qui, aux yeux de la grande majorité des Français, dépassent considérablement le droit que possède tout citoyen de refuser le travail qu'on lui demande au prix qu'on lui en offre. C'est la dictature des catégories.

Nous retrouvons ici le grief essentiel de la Révolution française à l'égard des corporations. Pourrait-on répéter, à propos du syndicalisme, l'interdiction que le rapport précédant la loi Le Chapelier formulait envers le régime corporatif : « *Il n'est plus permis à personne d'inspirer aux citoyens un intérêt intermédiaire, de les séparer de la chose publique pour un esprit de corporation* » ?

C'est l'accusation qui menace un syndicalisme aveugle et démagogue.

Les « intérêts intermédiaires » de la loi Le Chapelier, on peut les distinguer aujourd'hui dans tel ou tel conflit du travail qui oppose des agents de l'État à d'autres agents de l'État, une collectivité solidement organisée au sein d'une profession à l'ensemble de la profession... Pour les syndicats, la tentation de chantage est alors pressante. Mais il y a pour eux un revers de la médaille : c'est l'éventualité d'une limitation du droit de grève.

Il existe en France un fort mouvement dans ce sens. D'autres pays ont fixé leur doctrine sur ce point : la grève est-elle un droit illimité ou, comme la liberté elle-même, comporte-t-elle des frontières qu'on ne peut franchir sans que la communauté nationale en soit menacée?

Les syndicalistes hésitent à entrer dans la voie des limitations légales. Ils s'y refusent en principe, dans la crainte qu'ils ont de voir les frontières se rétrécir au point d'étouffer le droit lui-même.

Déjà, le droit de grève connaît, dans le monde, des statuts différents. Nous avons cru intéressant d'en donner, dans le tableau ci-après, quelques brefs aperçus.

LE DROIT DE GRÈVE EN FRANCE ET DANS LE MONDE

France.	La Constitution française consacre solennellement le droit de grève ; elle proclame en même temps que ce droit s'exerce dans le cadre des lois qui le réglementent. Ces textes n'ont pas encore été votés par le Parlement.
Grande-Bretagne.	Aucune restriction n'est apportée, en temps de paix, au droit de grève, depuis la loi du 22 mars 1946.
États-Unis.	La loi Taft-Hartley (juin 1947) fait la distinction entre la grève ordinaire et la grève « pratique déloyale ». Elle institue, en conséquence, certaines modalités qui doivent précéder le déclenchement d'une grève. L'essentiel consiste en un délai de soixante jours entre l'avertissement écrit envoyé à l'employeur et la cessation du travail. Au cours de sa campagne électorale, le Président Truman a promis d'abroger cette loi, après sa réélection.
Canada.	La grève n'est reconnue légale — depuis une loi de 1907 — qu'après une tentative de règlement amiable du conflit devant un Conseil de Conciliation. Ces négociations peuvent durer au maximum trente jours. Après ce délai, quatorze jours doivent encore s'écouler pour que la légalité de la grève soit totale.
Amérique latine.	*Au Mexique*, la grève doit être reconnue légitime par un organisme national de conciliation. *Au Brésil*, le droit de grève est reconnu à condition que celle-ci soit appuyée par la majorité des travailleurs intéressés. Dans les services publics ou d'utilité publique, tout conflit est soumis obligatoirement à l'arbitrage.

Suède.	Pays de « l'harmonie sociale », la Suède soumet tous les conflits du travail à des organismes de conciliation. Les grèves y sont rares.
U.R.S.S.	Le mot « grève » n'existe pas en U.R.S.S. L'Encyclopédie soviétique le mentionne en spécifiant qu'il est « usité en pays capitaliste ». Le principe essentiel consacré en cette matière par la Constitution soviétique est le suivant : « Le travail en U.R.S.S. est un devoir et une question d'honneur pour chaque citoyen apte au travail, selon le principe « qui ne travaille pas ne mange pas ».
Pologne.	Les syndicats uniques polonais ont renoncé au droit de grève. D'après leurs statuts, les seules méthodes permises en cas de conflit du travail sont la négociation et l'envoi de délégations au Gouvernement. « Les grèves, dit une résolution de la C.G.T. polonaise, votée en juin 1947, sont nuisibles à notre économie et, partant, aux intérêts de la classe ouvrière. »
Tchécoslovaquie.	Même situation qu'en Pologne. Le travail est considéré, en Tchécoslovaquie, comme un devoir primordial.

III. — LA GRANDE QUERELLE : LE SYNDICALISME ET LA POLITIQUE

Il faut entrer maintenant dans la grande querelle du syndicalisme français : le syndicalisme est-il une force en soi? Peut-il être indépendant de la politique ou de toute autre mystique?

On connaît l'accusation : elle est portée contre la C.G.T., considérée comme un instrument du parti communiste.

« Pour les syndicalistes communistes, disent les accusateurs, peu importe l'épanouissement du syndicalisme, toute l'action est dirigée vers la conquête politique du pouvoir, la conquête de ce pouvoir leur permettant d'opérer alors toutes les transformations économiques ou sociales qu'ils désirent pour asseoir définitivement leur régime. »

Nous nous sommes astreint, ici, à l'objectivité de l'historien : elle est nécessaire pour débrouiller l'écheveau de cette... vieille querelle.

Car il serait faux de croire que le problème de l'indépendance du syndicalisme à l'égard de la politique soit récent : il est né avec l'action syndicale elle-même et il faisait l'objet de débats passionnés bien avant que fût constitué le Parti Communiste.

Bataille de textes.

Dans l'un des premiers Congrès de la C.G.T., celui de 1904, à l'époque où les syndicats étaient dominés par les anarcho-syndicalistes, le délégué Latapie, représentant les ouvriers métallurgistes, posait ainsi le problème de fond :

« *Il s'agit, une fois pour toutes, de s'expliquer sur le mot « politique » ! Je*

prétends, et c'est indiscutable, que tous les groupements syndicaux font de la politique, qu'on le veuille ou non.

» *Oui, puisque du fait qu'en plus des améliorations immédiates mais tangibles que le syndicat a pour but d'obtenir, il a aussi comme idéal la transformation sociale actuelle. Eh bien ! du fait que nous cherchons à transformer notre situation économique, fatalement il y aura aussi transformation politique, donc, de par la force même des choses, on est amené à faire de la politique générale...* »

Nous sommes loin, ici, des préoccupations strictement professionnelles. Il faut savoir, si l'on veut essayer de comprendre la situation en 1949, que le mouvement syndical a toujours puisé sa force intérieure dans l'espérance qu'il transformerait, tôt ou tard, la société. Les « améliorations immédiates » ne sont que des étapes dans sa marche à l'étoile.

Dès lors, le syndicalisme doit avoir sa doctrine propre, son action spécifique. Les partis ne sont, au mieux, que des instruments de l'action syndicale ; les partis passent, le syndicalisme demeure. Voilà ce que signifie l'appréciation du délégué Latapie au Congrès de 1904. Un an après, au Congrès d'Amiens, où une proposition est faite d'une liaison constante entre la C.G.T. et le parti socialiste, le même Latapie s'écrie : « *Nous proclamons une doctrine particulière. Il faut que les congressistes se prononcent sur elle ; il faut qu'ils disent que cette doctrine est indépendante, et du socialisme, et de l'anarchie...* »

Les congressistes se sont prononcés : ce fut la fameuse « Charte d'Amiens », qui proclame la neutralité du syndicalisme à l'égard du parti et qui garde aujourd'hui encore tout son rayonnement pour de nombreux militants.

L'indépendance? Utopie...

Mais les textes ne peuvent régler un problème aussi ardu. La Charte d'Amiens n'empêcha pas le parti socialiste de continuer à manifester son influence au sein de la C.G.T. Les principes avaient été établis, quitte à ne pas les respecter.

Aujourd'hui, ce sont les communistes qui sont mis en accusation. Mais ici le procès se précise : le cumul des mandats politiques et syndicaux est réalisé par de nombreux dirigeants de la C.G.T. ; d'autre part, certains secrétaires de fédérations syndicales appartiennent au Comité Central du parti communiste... Il semble que la confusion soit presque entièrement réalisée entre le parti et la plupart des organes directeurs de la C.G.T.

Qu'à cela ne tienne ! « Votre indépendance du syndicalisme est une utopie, disent les communistes, reportant le débat sur la question de principe. Il est impossible de réaliser le socialisme sans l'alliance étroite du syndicalisme et de la politique. Il faut lutter sur tous les fronts avec le maximum d'unité !... »

... ou réalité?

La thèse de l'alliance des syndicats avec les partis est admise par d'autres syndicalistes que les communistes ; elle est même traditionnelle : « *Accords circonstanciels*, précise M. Léon Jouhaux, *pour la poursuite de buts communs. Mais les syndicats n'ont jamais accepté d'aliéner leur indépendance et de renoncer à leur autonomie en se plaçant, par une* ***liaison organique****, sous la direction permanente des groupements politiques.* »

M. Gaston Tessier, qui représente une autre tradition, celle des syndicats chrétiens, admet également une « *unité d'action pour des fins déterminées* » avec d'autres organisations politiques ou syndicales.

Mais à côté de ces leaders chargés d'expérience, d'autres militants représentant les nouvelles générations s'expriment avec plus d'intransigeance :

« *Le syndicalisme*, dit M. Lafond, secrétaire de la C.G.T. - Force Ouvrière, dont M. Léon Jouhaux est le président, *est un mouvement qui porte en lui sa doctrine et ses moyens d'action...* »

Et M. Esperet, adjoint de M. Tessier à la Confédération française des Travailleurs chrétiens : « *Le syndicalisme est une force en soi...* »

Cette intransigeance des nouvelles générations syndicales non communistes rejoint la vieille hostilité anarchiste à l'endroit des pouvoirs constitués : « *Au lieu de servir un parti*, dit encore M. Esperet, *le syndicalisme doit avoir les partis à son service, pour l'aboutissement des revendications des travailleurs...* »

Et M. Lafond : « *Il n'y a aucune raison que des militants syndicalistes se plient à la politique économique ou sociale des Gouvernements s'ils conservent une confiance absolue dans la possibilité d'action et de réalisation du mouvement syndical...* »

La lutte pour l'indépendance du syndicalisme constitue donc actuellement le point de départ d'une sorte de mystique reliant tous les mouvements non communistes : Force Ouvrière, syndicats chrétiens, Confédération nationale du Travail anarchiste, syndicats autonomes...

L'éducation reste à faire.

N'est-il pas possible d'aller plus loin? Sans doute. A l'intérieur de toutes ces organisations des hommes se font les champions d'une unité plus complète. « *Un regroupement du mouvement syndical indépendant et libre* » est possible, nous a encore affirmé M. Lafond, l'un des dirigeants de Force Ouvrière.

Mais il en est des syndicalistes comme de la plupart des autres hommes : les idées les rapprochent, les questions de personne les divisent.

Si cette unité se réalisait, elle ne pourrait se fonder que sur un anticommunisme qui devrait chercher des points d'appui auprès des autres

forces anti-communistes. Dès lors les divisions resurgiraient, car la querelle des méthodes reflète toujours la mésentente profonde des hommes.

C'est dans une direction différente qu'il faut rechercher les possibilités nouvelles du syndicalisme français. La crise qui le secoue, qui a abouti à la scission de la C.G.T., à l'échec des grèves successives, à la désaffection des effectifs, trouve son explication dans l'inadaptation des syndicalistes aux réformes économiques exigées par les syndicats.

Tout se passe comme dans la légende des apprentis sorciers. Durant des années de propagande, les leaders syndicaux ont préconisé des réformes de structure dans lesquelles ils semblent aujourd'hui n'avoir jamais cru. Non pas qu'ils aient manqué de sincérité : plus simplement, ils ne croyaient pas à leur victoire, à une victoire si rapide. Car lorsque, tout à coup, à la Libération, une grande partie de leur programme a été brutalement accomplie, il y avait encore dans les syndicats des propagandistes, mais point assez de militants compétents. Les nationalisations, l'institution des Comités d'entreprises ont trébuché sur ce petit détail : l'éducation économique des militants n'était pas faite! Et encore moins que cela : il leur manquait de savoir lire dans la comptabilité des entreprises!...

« *J'étais, dans mon usine, secrétaire de la section syndicale*, nous a raconté un militant. *Je suis devenu secrétaire du Comité d'entreprise. D'un seul coup, j'étais le patron ! On m'a mis le nez dans les livres de comptabilité. C'était magnifique : bien tenu, d'une netteté parfaite et impressionnante. Mais j'avais bonne mine ! Incapable d'y rien comprendre...* »

Voilà le problème. La crise, le drame du syndicalisme est contenu dans cette constatation : il ne s'est pas préparé à remplir les responsabilités revendiquées par lui ; sa propagande a fait illusion ; les réformes que son action a obtenues l'écrasent!

Communistes ou non communistes partagent sur ce plan les mêmes erreurs, moins justifiables cependant chez les seconds qui affirment ne rien attendre de la politique.

Le syndicalisme gestionnaire?

Les leçons qui se dégagent ainsi des faits, les syndicats les examinent. La C.G.T. a fait sa mise au point intérieure : la formation des militants est activement poussée ; le fonctionnement des Comités d'entreprises fait l'objet d'une attention particulière et toute nouvelle.

L'action syndicale, qui s'était trop éloignée du plan de l'entreprise, tend à y revenir.

Mais, sur ce plan, l'action revendicative pure commence à se heurter sérieusement à une autre action qui veut faire de l'entreprise une cellule communautaire. Une partie de plus en plus importante de l'opinion ouvrière s'intéresse à ce problème de la réforme de l'entreprise, auquel se sont également attachés des groupements patronaux comme le Centre

des Jeunes Patrons, l'Union des Chefs d'entreprises pour l'association du Capital et du Travail (U.C.E.A.C.T.), le Bureau d'Études du Salaire proportionnel, pour ne citer que les principaux [1].

Les Cadres de l'industrie, groupés dans la Confédération générale des Cadres, ont également apporté leur adhésion à ce mouvement. Dans de nombreuses entreprises déjà, ce courant a pris forme et des propositions de loi donnant existence légale à ces expériences d'association ont été déposées sur le bureau de l'Assemblée nationale et au Conseil de la République.

Voici, par exemple, une usine de la région parisienne, *la Télémécanique électrique de Nanterre*, qui compte un millier de salariés. Le système mis au point dans cette entreprise a permis récemment au personnel de souscrire à l'unanimité la moitié de l'augmentation de capital de la Société propriétaire! Ainsi se réalise l'accession des salariés au droit de propriété, à la gestion économique et se prépare — sous l'impulsion des patrons sociaux que sont MM. Blanchet — une transformation radicale de la structure de cette entreprise : de la lutte de classe à l'esprit communautaire!

D'autres usines — nombreuses, variées — sont également engagées dans cette voie : les Établissements Borel, à Laval, par exemple.

« *Notre système, que nous appliquons depuis plusieurs années*, écrit M. Vincent André, directeur de ces établissements, *lie le salaire à la production et au chiffre d'affaires, intéressant l'ouvrier aux résultats : bénéfice de main-d'œuvre, de matière et de frais généraux, créant ainsi la communauté d'intérêt dans la communauté de travail...* »

Mais il est d'autres systèmes, d'autres expériences.

« *C'est la preuve*, ajoute M. Vincent André, *qu'il y a encore en France un nombre important de gens de bonne volonté, qui veulent et peuvent réussir à trouver des solutions françaises entre les théories d'un capitalisme périmé et d'un marxisme idéologique...* »

Une telle attitude patronale, de tels efforts et de telles réalisations (le nombre de tentatives semblables, à des degrés différents d'évolution, dépasse, dans notre pays, de beaucoup le millier!) ne pouvaient manquer de se répercuter dans les syndicats. Au sein des grandes organisations ouvrières de nombreux militants et dirigeants sont attentifs à cette évolution. Les communistes eux-mêmes s'y engagent quelquefois avec conviction. Un jour, peut-être proche, le parti communiste devra engager le débat avec ce mouvement communautaire ou pré-communautaire...

D'autres syndicalistes qui ne sont attachés à aucune « centrale » ont lancé, pour qualifier ce courant d'idées et de réalisations, l'expression de

1. *Centre des Jeunes Patrons*, 19, avenue George-V, Paris; *U.C.E.A.C.T.*, 14, boulevard Mermoz, Neuilly-sur-Seine; *Bureau d'Etudes du Salaire proportionnel*, 34, boulevard Haussmann, Paris.

« syndicalisme gestionnaire ». C'est l'idéal affirmé par les syndicats autonomes, dont le récent Congrès a donné une large place à l'expérience de *la Télémécanique de Nanterre.*

Syndicalisme gestionnaire : les militants groupés derrière cet étendard entendent rejeter du mouvement ouvrier les affirmations gratuites, purement verbales, aussi généreuses et séduisantes soient-elles. Ils veulent réaliser, faire avancer tout de suite l'action syndicale dans la voie d'une participation effective au pouvoir économique au sein des entreprises et préparer ainsi, par l'éducation quotidienne des ouvriers sur les lieux mêmes du travail, une extension à la chose publique de ce pouvoir des travailleurs.

Nouvelle utopie ? L'avenir le dira.

Mais il ne fait pas de doute aujourd'hui que les travailleurs, parmi les plus conscients et les plus jeunes, s'intéressent de plus en plus à ces solutions qui demeurent des solutions révolutionnaires et qui ont le mérite, à leurs yeux, de placer l'action sur un objet concret et défini : leur propre entreprise, leur propre profession...

Quoi qu'il advienne de ce mouvement, il aura pour effet certain de renouveler le syndicalisme français, de l'obliger à toucher terre, de briser les habitudes et peut-être de lui redonner un sens révolutionnaire authentique, trop facilement confondu aujourd'hui avec l'étroite action revendicative [1].

MICHEL-P. HAMELET

1. Une importante presse, peu connue du grand public, diffuse chaque semaine les opinions, les mots d'ordre des syndicats.

Citons parmi les grands organes : *Le Peuple* et *la Vie Ouvrière* (G.C.T.) ; *Force Ouvrière* (C.G.T. - F.O.) ; *Syndicalisme* (C.F.T.C.).

Les ingénieurs et cadres, groupés dans la Confédération générale des Cadres, publient un hebdomadaire intitulé : *le Creuset - la Voix des Cadres* (30, rue de Gramont, Paris).

Il faut citer aussi : *le Combat syndicaliste*, organe de la Confédération nationale du Travail (anarchiste) ; *l'Action sociale.*

Sur le plan communautaire, un organe mensuel diffuse la vie de l'Entente communautaire. Il s'intitule : *Communauté* (43, rue Mouffetard, Paris).

Les groupes d'entreprises R.P.F. publient également un organe : *le Rassemblement ouvrier.*

Tous ces organes ont une audience nationale. De nombreux autres s'y ajoutent : journaux ou revues de Fédérations syndicales : *le Métallurgiste*, *le Bâtiment*, etc., bulletins syndicaux ou de Comités d'entreprises. La presse ouvrière est énorme. Elle n'apparaît pas au grand jour, mais il n'est pas besoin de chercher longtemps autour de soi pour en constater l'existence.

En 1821, Laure Junot, duchesse d'Abrantès, a élu domicile à Versailles, 69 Grande-Rue de Montreuil, dans un pavillon isolé. Sa vie, depuis la mort de son mari, en 1813, et surtout depuis l'écroulement de l'Empire, n'a été qu'une suite de luttes avec ses créanciers. Ayant connu une ère de prospérité incroyable lorsque le général Junot, compagnon de jeunesse de Bonaparte, comblé d'honneurs et d'argent par lui, trônait comme gouverneur de Paris dans son hôtel des Champs-Élysées, elle s'est trouvée tout à coup réduite à une gêne extrême. Car son mari et elle ont été follement dépensiers, jetant l'argent par les fenêtres, vivant au milieu du plus grand luxe, sans souci du lendemain.

Obligée de vendre son hôtel, une partie de son mobilier et de ses collections, ne sachant comment subsister avec ses quatre enfants, elle a continué de porter beau, cependant, et de conserver la façade : elle a encore trois domestiques et se mêle de donner des dîners! Toute sa vie, elle a été ainsi, campée indifféremment dans la richesse ou la gêne, bohème invétérée, tout à fait insoucieuse de payer ce qu'elle achète, ayant découvert toute seule la magnifique formule que Balzac lui enseignera plus tard : accumuler les dettes pour transiger.

Toutefois, elle a senti le besoin de mettre quelque distance entre elle-même et ses créanciers et s'est décidée à se fixer momentanément à Versailles. Elle n'a pas l'intention, on le pense bien, de s'y enterrer, et, chaque jour, prend sur la place d'Armes une manière de coucou que l'on appelle la *gondole*, qui fait le trajet jusqu'au Cours-la-Reine. Elle peut ainsi aller et venir dans la même journée et entretenir ses relations parisiennes, ce qui, pour elle, est la grande affaire.

Ces années qu'elle va passer à Versailles marqueront un tournant dans

son existence : le hasard, la nécessité vont faire d'elle une femme de lettres, et cette transformation s'accomplira sous le signe de l'amour, le dernier amour qu'elle aura inspiré, après avoir connu ceux d'Alexandre de Girardin, de Metternich, de Maurice de Balincourt et de tant d'autres — et l'élu, ce sera précisément ce même Balzac, alors presque inconnu, et dix ans moins âgé qu'elle.

A cette époque, elle touche la quarantaine. Deux portraits d'elle, l'un fort idéalisé, l'autre très chargé, nous la représentent telle qu'elle devait être. Le premier est encore de Balzac qui, dans *la Femme de Trente Ans*, l'a peinte sous les traits de madame d'Aiglemont : « Chez elle, écrit-il, la mise était en harmonie avec la pensée qui dominait sa personne. Les nattes de sa chevelure, largement tressée, formaient au-dessus de sa tête une haute couronne à laquelle ne se mêlait aucun ornement, car elle semblait avoir dit adieu pour toujours aux recherches de la toilette... Seulement, quelque modeste que fût son corsage, il ne cachait pas entièrement l'élégance de sa taille... Son maintien s'accordait parfaitement avec le caractère de sa figure et de sa mise : la manière dont elle tenait ses deux coudes appuyés sur les bras de son fauteuil et joignait les extrémités des doigts de chaque main en ayant l'air de jouer, la courbure de son cou, le laisser-aller de son corps fatigué, mais souple, qui paraissait élégamment brisé dans le fauteuil, l'abandon de ses jambes, l'insouciance de sa pose... »

L'autre portrait, d'une évidente malveillance, est de Charles Léger [1], qui l'a connue, lui aussi, à cette époque : « Je vois encore d'ici, écrit-il, à cinquante ans d'intervalle, la duchesse d'Abrantès descendant ou, pour mieux dire, dévalant de Montreuil à Versailles dans un accoutrement pitoyable, les cheveux en désordre, quelquefois roulés en des papillottes de couleur, coiffée de travers, avec un bonnet *à la folle* ou à la *Charlotte Corday*, en tulle sale, fripé, dont les brides étaient tachées de graisse ou de café, ou à demi-brûlées par les cigarettes à l'opium. Point de corset, un peignoir de laine ou de toile peinte auquel manquaient plusieurs boutons. Les mains nues, admirables de forme, blanches, délicates, crispées et sans bagues. Un mauvais châle sur les épaules, mais cette guenille était drapée avec autant de grâce naturelle et de majesté souveraine que les cachemires dont l'impératrice Joséphine avait l'art d'entourer sa taille. La duchesse n'avait sauvé du naufrage de ses élégances que la noblesse du maintien et la manière de porter un châle ; à ces deux signes, on reconnaissait la vraie grande dame. Elle traînait ses jolis pieds dans d'ignobles savates et, comme don César de Bazan, elle se montrait ainsi plus fière que Bragance. La distinction suprême se passait de tout et triomphait de tout. »

Sans doute est-il équitable de faire une moyenne entre ces deux esquisses. Si, parfois, la bohème reparaissait chez elle et si elle donnait

1. Charles Léger : *Balzac mis à nu*, Paris, 1928.

dans le privé une image assez piètre de sa personne, il est indéniable aussi qu'elle avait conservé toute sa vivacité d'esprit, tout son entrain, toutes ses qualités de femme du monde quand elle paraissait dans un salon. La quarantaine l'avait alourdie, mais elle avait encore ses yeux pétillants, ses admirables cheveux noirs et ses dents superbes dont elle était si fière, beaux restes qui pouvaient faire illusion. Et ceux qui ne l'avaient pas connue auparavant pouvaient se dire tout bas : « Qu'elle a dû être belle sous l'Empire! »

***

C'est à une soirée chez Sophie Gay que Balzac l'a rencontrée. A ce moment, il est presque inconnu, il n'est que l'auteur de ces mauvais romans « à la manière noire » qui formeront ses œuvres de jeunesse et qui ne lui ont pas apporté la fortune. Il s'est laissé tenter par la spéculation, est devenu imprimeur, fondeur de caractères, y a trouvé la ruine et un passif de 120 000 francs de dettes, boulet qu'il va traîner toute son existence. Dans cette âpre lutte, il a été soutenu par un grand amour, celui de madame de Berny, une maîtresse beaucoup plus âgée que lui, fille d'une femme de chambre de Marie-Antoinette, qui a connu toute la société de l'ancien régime et a été pour lui un guide incomparable dans cette connaissance d'un passé qu'il ignore, et aussi une confidente, un mentor précieux dans les bouleversements de son existence. Ayant elle-même beaucoup souffert, pleine de jugement et de tact, elle a exercé sur lui la plus certaine des influences, elle le soutient encore, même matériellement (ne lui a-t-elle pas prêté de l'argent pour l'aider à sortir de ses difficultés financières?) dans cette année où il fait la connaissance de la duchesse d'Abrantès.

Toujours attiré par l'éclat d'un grand nom, plus même que par la beauté des femmes qui le portaient, on comprend tout de suite l'attrait qu'a exercé sur lui la générale Junot, du premier jour où il l'a rencontrée. « Cette femme, devait-il dire, a vu Napoléon enfant, elle l'a vu jeune homme encore inconnu, elle l'a vu occupé des choses ordinaires de la vie, puis elle l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom. Elle est pour moi comme une bienheureuse qui viendrait s'asseoir à mes côtés après avoir vécu au ciel tout près de Dieu! » Quel témoin des jours passés et de quel passé! Avec quelle curiosité il va pouvoir l'interroger sur ce monde du Directoire et de l'Empire, dont elle lui révèlera les arcanes, comme madame de Berny lui a révélé l'ancien régime! Par elle, il connaîtra enfin ce Napoléon dont la gloire l'obsède, sur lequel il a juré de se modeler : « Ce qu'il a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume. »

De son côté, Laure se sent attirée invinciblement vers cet inconnu dont les idées originales l'étonnent, dont les remarques profondes la séduisent, dont l'air un peu fou, le langage brillant et coloré l'amusent.

Avec une foule de détails pittoresques, il évoque à ses yeux quantité de milieux qu'elle ne connaît pas : celui des éditeurs, celui de la presse, celui des petits journaux satiriques, les coulisses des théâtres, les dessous de la littérature et les antichambres des grands hommes. Elle, qui n'a connu que la façade des mondes officiels, se voit soudain transportée dans les cuisines de la politique, dans l'arrière-boutique des célébrités. Quelle route étonnante on fait avec ce causeur informé de tout, qui vous entraîne par sa verve et son brio!

Mais dès leurs premières rencontres, ils se sont sentis rapprochés par bien d'autres choses qu'une curiosité réciproque. L'un et l'autre ont la même soif du luxe, de l'éclat, de la vie large et confortable, l'un et l'autre portent le même intérêt passionné à ce qu'ils font ou à ce qu'ils vont faire. L'un et l'autre ont eu d'âpres luttes, subi de cruelles épreuves et d'amers désenchantements. Enfin l'un et l'autre, en proie aux créanciers, savent toutes les grandes et les petites tragédies de l'argent dont ils peuvent parler en connaissance de cause.

Que de points communs sur lesquels ils s'entendent tout de suite! Et que de motifs pour créer une atmosphère favorable aux confidences et à l'amour! Cependant, celui-ci va être, d'abord, traversé d'obstacles, madame de Berny est là, maîtresse sans partage jusqu'ici de ce jeune cœur, qui se défend contre sa rivale. Que dit-elle à Balzac? Quels reproches lui fait-elle? Il raréfie ses visites à Versailles; piquée au jeu, la duchesse, qui a bec et ongles, lui réplique en se moquant de lui, en l'accusant de se laisser enchaîner, tel un petit garçon. Il s'excuse, il revient, tout l'attire chez Laure. Deux mois ne se sont pas écoulés que l'inévitable s'accomplit : elle tombe dans ses bras.

C'est la grande passion pour Balzac, les effusions lyriques. Missives amoureuses, adoration de tous les instants. Il a décidé de l'appeler Marie pour éviter ce prénom de Laure, qui est aussi celui de madame de Berny, et il l'accable d'hommages : « Marie l'adorée, Marie que j'aime, lui écrit-il, je ne veux pas voler vers toi sans avoir une lettre d'amour. Je t'envoie les fleurs les plus divines de l'âme, les plus tendres caresses, les baisers les plus brûlants et toutes les richesses de l'âme. »

Elle l'a ébloui, subjugué. Ce brillant coucher de soleil d'automne lui a révélé la femme sensible, arrivée à l'âge mûr et demeurée aussi insatiable que dans sa jeunesse, dont l'esprit et le cœur n'ont pas vieilli. Madame de Berny présentait déjà tous ces traits, mais combien ne sont-ils pas plus accusés chez Laure, quelle vitalité plus intense chez elle, quelle ardeur plus visible à profiter des derniers rayons! Cette gaîté, cette verve avec laquelle elle lui fera des récits de la cour impériale, ce talent primesautier de causeuse, cette observation malicieuse l'enchantent, le transportent. C'est elle dont l'image sera toujours présente à sa pensée quand il voudra peindre une créature féminine de cette sorte, et il n'est que de parcourir son œuvre pour l'entrevoir.

Dans *Beatrix*, il amalgamera le caractère de la duchesse à celui de George Sand et composera le personnage de mademoiselle des Touches. Dans la *Physiologie du Mariage*, il la désignera presque en toutes lettres dans l'Introduction en disant qu'elle avait été « une des femmes les plus humaines et les plus spirituelles de la cour de Napoléon », et que c'est grâce à elle qu'il a pu écrire ce livre. Dans *la Femme abandonnée*, qu'il lui dédiera (A madame la duchesse d'Abrantès, son affectueux serviteur), madame de Beausséant ressemblera à Laure : « Cette femme, séparée du monde entier et qui, depuis trois ans, demeurait au fond d'une petite vallée, loin de la ville, seule avec les souvenirs d'une jeunesse brillante, heureuse, passionnée, jadis remplie par des fêtes, par de constants hommages, mais maintenant livrée aux horreurs du néant... » Dans *le Lys dans la Vallée*, si madame de Berny est peinte sous les traits de madame de Mortsauf, lady Dudley ressemble à la duchesse. C'est cette dernière, sans nul doute, qui a fourni à Balzac le sujet de *El Verdugo*, cette nouvelle terrible qu'il place pendant la guerre d'Espagne, et c'est elle encore qui lui a donné tous les renseignements concernant l'enlèvement de Clément de Ris, avec lequel il a pu composer *Une ténébreuse Affaire*. Et combien d'allusions, çà et là, à travers son œuvre, que de scènes en raccourci qui sont autant de transpositions des récits qu'elle lui a faits! Tous ces généraux du Consulat et de l'Empire qu'elle a si intimement connus et dont elle lui a dévoilé le caractère et les mœurs, on les retrouvera dans ces figures créées par lui : le général de Montriveau, le général d'Aigremont, le général de Montcornet. Et ces « roués » : Marsay, Maxime de Trailles, ne semblent-ils pas échappés du Directoire et transposé sous la Restauration et la Monarchie de Juillet?

L'influence de Laure n'est donc pas niable sur l'esprit de Balzac. Mais que dire, alors, de celle qu'il exerce sur elle? Il va transformer de fond en comble son existence, l'orienter vers de nouvelles destinées, il va en faire une femme de lettres.

Dès les premiers entretiens qu'il a eus avec elle, comme elle lui avouait sa gêne, sa lutte contre les créanciers, son désœuvrement, cherchant un remède à tous ses maux, il a eu une inspiration : « Mais pourquoi n'écrivez-vous pas? Pourquoi ne feriez-vous pas des romans, des contes comme tant de femmes qui nous environnent et qui n'ont ni votre esprit, ni votre culture?... La solution de tous vos tracas, de toutes vos difficultés, elle est là! » Et comme elle a rétorqué qu'elle ne s'était jamais essayée au métier d'écrivain, qu'elle craignait d'y être gauche, embarrassée, il a protesté, s'offrant à la conseiller, à la seconder, à corriger ses premiers essais, voire à l'introduire dans les journaux, chez les éditeurs. à s'instituer son cornac. Par amusement d'abord, pour combler le vide de ses journées, elle a accepté, et comme elle apporte de la passion à tout ce qu'elle fait, elle s'est jetée tout de suite avec fougue dans ce travail.

Traductions de l'espagnol, de l'italien, du portugais, ébauches de

romans, idées de pièces, elle jette tout pêle-mêle sur le papier, et, entre deux piques de jalousie, de fâcheries et de raccommodements comme ils en ont eu dans les premiers temps de leur liaison, Balzac lit ses premières élucubrations, lui donne son avis, ne lui ménage ni les critiques, ni les conseils. Docile, elle corrige, elle émonde, heureuse de subir le joug de cet homme jeune, ardent, inspiré, qui l'aime avec passion.

Cependant, Balzac n'est pas aveugle : en lisant les premières élucubrations qu'elle lui a soumises, son premier roman, *l'Amirante de Castille*, il n'a pas manqué de s'apercevoir que cette littérature d'imagination était, au fond, assez médiocre, qu'elle ne présentait aucune originalité vraie. De plus, la duchesse désirant conserver l'anonymat, la vente de tels livres s'avérera très difficile et le rendement présumé très incertain. Que pourrait-elle faire d'autre qui lui assurerait tout de suite une large publicité? Eh! raconter sa vie, cette vie extraordinaire dont elle détaille chaque jour les épisodes devant son auditeur prodigieusement intéressé, écrire ses *Mémoires* tout simplement, en les signant de son nom, bien entendu. Les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès* ! Toute la Révolution, le Directoire, le Consulat et l'Empire contés par un témoin qui fut aux premières loges de ces époques fameuses, qui les a vécues de près, observées, critiquées et qui saura les ressusciter par écrit avec la même verve qu'elle les évoque par la parole. La mode n'est-elle pas aux *Mémoires* dans ces années qui environnent 1830? Il commence à en surgir de partout, bientôt leur fabrication deviendra une véritable entreprise industrielle et les faux *Mémoires* apparaîtront, aussi nombreux que les vrais. Mais ceux de la duchesse ne sauraient passer inaperçus : son nom, son ancienne situation dans le monde officiel, le souvenir de Junot, les aventures tapageuses de sa vie privée, ses démêlés avec l'Empereur, autant d'atouts dans son jeu, autant de raisons pour croire au succès d'un tel livre.

Balzac, le visionnaire, en est convaincu d'avance, il *voit* d'avance le triomphe et, avec cette éloquence irrésistible qu'il apporte dans l'exposé d'un projet mirifique, présente l' « affaire » à Laure avec une telle assurance, un tel brio qu'elle cède aussitôt et se met incontinent à la besogne Du reste, il a promis de l'aider dans la rédaction de ces souvenirs, et, de fait, les deux premiers volumes seront, en grande partie, de sa main.

Depuis longtemps, elle avait griffonné quotidiennement quantité de notes plus ou moins étendues sur lesquelles elle avait fixé ses impressions de sa journée ; elle avait conservé un grand nombre de lettres, une masse de découpures de journaux, une foule de documents officiels et de correspondances avec les plus hauts personnages de l'Empire trouvés dans les papiers de son mari. Ce sera là son premier fond de renseignements. Elle y joindra des précisions qu'elle demandera à La Fayette, à Thibaudeau, à tous ceux qui peuvent l'aider. Le général Thiébault, qui fut

et qui demeure son grand admirateur, lui communiquera le manuscrit de ses propres *Mémoires*, et elle y puisera largement, avec un beau sans-gêne, au point d'en copier certains passages. Elle fait flèche de tout bois. Mais, par dessus tout, il y a sa prodigieuse mémoire qui lui retrace les scènes, les épisodes de son existence tumultueuse avec une fidélité hallucinante.

Ainsi travaille-t-elle d'arrache-pied pendant plusieurs années sous la direction affectueuse de son jeune amant. Au fur et à mesure qu'elle noircit du papier, elle s'aperçoit que son récit s'allonge, prend des proportions considérables : il finira par former la matière de dix-huit volumes! Le premier paraît en 1831, le dernier en 1835. C'est Balzac qui lui a trouvé un éditeur : il l'a amenée chez Ladvocat, le plus fringant et le plus audacieux des libraires, qui, sur la lecture des deux premiers tomes, a accepté de publier la totalité de l'œuvre. Et la duchesse a touché son premier argent, un argent versé de la main à la main, non une traite, mais de l' « argent vivant », comme lui a dit Balzac, nous dirions aujourd'hui : de l'argent *cash*.

Tout de suite, c'est un grand, c'est un énorme succès. On est au lendemain de la révolution libérale de 1830. Les souvenirs de l'épopée révolutionnaire et impériale, que les Bourbons celaient prudemment, commencent à se réveiller dans toutes les mémoires. Napoléon, les fastes de la Grande Armée, la cour impériale et ses splendeurs ont retrouvé un regain prodigieux d'actualité qu'entretiennent les dessins de Charlet et de Raffet, les chansons de Béranger, les poésies de Victor Hugo. Nul moment n'était mieux choisi, et Balzac avait vu juste. Lui-même s'était entremis, du reste, pour préparer le lancement de l'œuvre par des notes dans les journaux, des entrefilets destinés à aguicher la curiosité du public. On s'arrache les premiers tomes, dont on goûte le style aisé, la vie et le mouvement, dont on se redit les anecdotes amusantes les passages piquants. Bien entendu, si les admirateurs affluent, les critiques ne font pas défaut. Les uns protestent parce qu'on n'a pas parlé d'eux, les autres parce qu'on en a trop parlé. Quant à l'auteur des *Chouans*, il applaudit de grand cœur à ce triomphe, assez piqué, cependant, qu'on ne chuchote pas davantage qu'il a été le collaborateur de la duchesse : rien ne dit, du reste, que lui-même n'en a pas répandu le bruit sous le manteau.

Laure Junot est toute à la joie de ce succès : « Mes *Mémoires* dit-elle, tout bêtes, tout mal écrits, tout ennuyeux qu'ils sont, ont de la vogue. Ils se vendent. Si on les affiche pour faire des cornets de poivre, eh bien, ils donnent la main à Lamartine, à Chateaubriand dans leur infortune, les pauvres petits! Enfin, ils se sont fait un nom. » C'est elle qui a raison. Et il reste que ses souvenirs, écrits d'une plume alerte, truffés d'anecdites, débordant de vie, demeurent, à cent ans de distance, une lecture fort agréable.

***

Devenir la maîtresse de Balzac, soit, mais le demeurer est une autre affaire. Dans cette existence tumultueuse d'écrivain attaché passionnément à son œuvre et la mettant au-dessus de tout, les aventures sentimentales ne seront jamais que des « aventures », des en-marge. Ce sont des oasis qu'il se ménage sur sa route où se livre un combat sans merci, et, malgré ses effusions lyriques, il ne peut consacrer à ses affaires de cœur que de rares heures arrachées à sa besogne infernale. « Croit-on, dit quelque part Paul Bourget, que s'il n'eût pas aimé passionnément son métier d'écrivain, il n'eût pas tout abandonné pour courir après madame Hanska? » Il y courra plus tard, en effet, mais à ce moment, son œuvre est achevée ou presque, au lieu que durant sa liaison avec Laure, de 1828 à 1834, il est en pleine production. Successivement, il a donné *les Chouans*, *la Peau de Chagrin*, *Louis Lambert*, *la Femme de Trente Ans*, *le Médecin de Campagne*, *Eugénie Grandet*, *la Recherche de l'Absolu*, une douzaine de longues nouvelles, le *Colonel Chabert*, *le Curé de Tours*, *la Duchesse de Langeais*, il a pris rang parmi les premiers écrivains de son temps, il est devenu une vedette littéraire.

Comment, au milieu de ce labeur insensé et des soucis d'argent qui le dévorent, lui aussi, trouver le loisir de sauter dans la *gondole* et de se rendre à Versailles? Chaque rendez-vous qu'il accorde à sa maîtresse est un tour de force, et Laure est devenue exigeante avec lui comme avec son ancien amant, Maurice de Balincourt, elle le harcèle. Elle a tant de choses à lui confier, tant de copie à lui soumettre, tant de projets à lui exposer! Et une telle terreur la saisit aussi de se voir abandonnée par celui-là comme par les autres, celui-là, le dernier sans doute, le suprême amant... Elle commence à connaître les tortures qui ont ravagé, qui ravagent le cœur de madame de Berny, et, sans doute, souffrirait-elle davantage encore si elle n'était elle-même enroulée, absorbée, anéantie dans ce labeur sans trêve qui est leur condition commune à tous les deux. Forçats du travail, enchaînés à la même galère...

Ne pouvant se voir aussi souvent qu'ils le voudraient, ils s'écrivent, ils s'adressent des lettres « au lieu du grand secret », un de ces endroits mystérieux dont raffole Balzac, destiné à dépister les curieux, les gêneurs et les sbires de la garde nationale. Lettres passionnées, sans doute, mais où les affaires littéraires se mêlent de la plus curieuse façon aux épanchements intimes et auxquelles viendront s'ajouter bientôt les reproches, les explications, les tiraillements d'un amour qui s'éternise. Quand il peut s'échapper enfin et passer une soirée à Versailles, quelle joie !« J'irai vous voir lundi et je viendrai de bonne heure, mais il faut encore que ma sœur ne le sache pas, et je ne puis vous en dire la raison que de vive voix, il y aurait des explications si longues que vingt pages ne suffiraient pas. » Il a reçu d'elle une lettre pleine de mélancolie et il s'émeut : « Vous souf-

frez, dites-vous, et sans avoir l'espoir de revivre dans un beau matin. Songez donc que, pour l'âme, il y a des printemps et de fraîches matinées à toute heure, que votre vie passée n'a de nom dans aucune langue, elle est à peine un souvenir, et vous ne pouvez juger de votre vie future sur votre vie passée. Que d'êtres ont recommencé de belles et suaves vies plus loin que vous encore dans l'âge! »

Elle ne demande qu'à en être convaincue, mais se désole toujours que ses visites ne soient pas plus fréquentes. Il devait venir pour entendre la lecture d'une nouvelle qu'elle va donner à la *Revue de Paris*, il s'excuse, retenu encore une fois par mille obligations matérielles, par la nécessité d'achever un roman qu'il est tenu de terminer dans les trente-six heures. Un autre jour, c'est une attaque brusquée de ses créanciers, à laquelle il a échappé par miracle, qui le contraint à demeurer caché, ne pouvant sortir que la nuit, et puis des discussions avec ses éditeurs, et puis une indisposition passagère occasionnée par le surmenage intellectuel.

Chose curieuse et bien féminine : la duchesse, qui est soumise à ce même régime, qui souffre des mêmes maux et devrait être la plus compréhensive, ne se montre pas plus indulgente à son égard qu'une femme du monde oisive qui ignorerait l'enfer du travail forcé et des dettes. Toujours exigeante, jamais lassée de réclamer sa présence. « Ne me grondez pas! implore-t-il. Aussitôt que je serai libre, je volerai vers vous. » Elle ne le croit qu'à demi, flattant, cependant, sa gourmandise en lui expédiant des grains d'un café de La Havane merveilleux, sa vanité littéraire en lui assurant qu'elle a pleuré en lisant, dans *le Médecin de Campagne*, le récit de la vie de Napoléon contée dans une grange par un vieux soldat, en cherchant le moindre prétexte pour lui dire l'admiration qu'elle sent monter pour lui dans son entourage.

Un jour, elle n'y tient plus et lui écrit une lettre désespérée : « Ils disent tous que vous n'avez plus d'amitié pour moi. Moi, je dis qu'*ils mentent !* Vous êtes non seulement mon ami, mais mon sincère et bon ami. J'ai conservé pour vous une profonde affection, et cette affection est de nature à ne pas changer. Oui, nous sommes attachés l'un à l'autre par de ces liens d'âme que rien ne rompt jamais. »

En est-elle bien sûre? Dans le moment même où elle a écrit cette lettre, voici que Balzac, le lutteur héroïque, vient d'avoir une nouvelle « distraction » qu'il lui cèle soigneusement. Il a reçu des lettres d'une admiratrice éperdue, c'est encore une intrigue qui commence, sa liaison avec la marquise de Castries qui s'ébauche. Elle a appelé auprès de lui l'auteur des *Chouans*, il est accouru, éperdu une fois de plus, prêt à subir son influence comme il a subi celle de Laure. Encore quelques mois et, de bonapartiste impénitent, il va devenir royaliste intransigeant sous l'œil ironique de madame de Berny : « Tes opinions n'ont commencé à prendre un autre port, lui avait-elle écrit, que depuis les longues et interminables conversations de la duchesse d'Abrantès. » Elle pourra y ajouter les ardentes causeries avec la marquise.

Ce n'est pas tout : le jour même où il a eu l'invitation de madame de Castries, il a reçu, de Pologne, la première lettre de madame Hanska, autre admiratrice lointaine. Heureux Balzac! Infortunée Laure!

Encore un amour qui s'éteint progressivement, telle une pauvre flamme. Sans doute, a-t-elle bientôt connu la nouvelle aventure de l'auteur des *Chouans*, elle ne lui fait pas de reproches bruyants comme, jadis, à Balincourt ; elle se contente de lui envoyer des lettres d'une grande tristesse. « Quand je pense à ce que j'ai failli vous dire hier, lui écrit-elle de Versailles, il me vient froid au cœur. Et pourtant, il faut bien que je vous le dise... J'ai bien besoin de croire que vous m'avez dit la vérité hier soir en m'affirmant votre amitié. Mais il faut me le prouver en ayant une sœur de plus en moi. »

« Entre la duchesse d'Abrantès et le grand romancier, écrit M. Henri Malo[1], il n'est plus question d'amour : un souvenir discret parfois court entre les lignes qu'elle lui écrit, une onde de tendresse passe, fugitive, et c'est tout... » Elle lui répète que chez elle, il est chez lui, heureuse de le voir là dans son ermitage, comme un des excellents amis que le ciel lui a gardés. Quelle mélancolie sous la gaîté forcée, quelle tendresse profonde et délicate, quelle admiration pour le grand homme dans cette lettre, désabusée au fond, qui date de la fin de 1834 : « Je serai à vos ordres à trois heures. C'est-il cela, mon maître?... Je vous en veux de n'être pas venu dîner. Allons, un bon mouvement, et puis vous filerez sur vos bouffons... Vous savez que je vous aime *chèrement*, mais le plus singulier de l'affaire, c'est que je *dois* vous aimer. Tout cela est drôle. Mon Dieu, la vie est un singulier drame à la Shakespeare : du rire, des pleurs, et puis du rire, et encore des larmes. La péripétie n'est que dans la diminution du rire et la progression des larmes. »

Ainsi, glisse-t-elle encore une fois — non sans tristesse ni douleur — de l'amour à l'amitié. Mais qui peut se vanter de tenir dans ses rets cet être insaisissable qu'est Balzac? Il faut se résigner. Se *résigner*, le mot le plus cruel pour elle qui n'a jamais su se résigner, ni à la médiocrité, ni à l'obscurité, ni à la solitude. Il faut cependant tout accepter pour conserver au moins ce lien d'amour amical, d'amour fraternel, car c'est ainsi, désormais, qu'elle appellera ses relations avec le grand homme.

***

A partir de ce moment, on peut dire que toute effusion amoureuse a disparu dans la correspondance de Laure et de son amant. Condamnée, comme lui, aux galères de la littérature, travaillant d'arrache-pied dans le tohu-bohu des protêts qui s'accumulent, des créanciers qui menacent, de sa maison qui marche comme elle peut, la duchesse ne songe plus

1. M. Henri Malo : *Les Années de bohème de la duchesse d'Abrantès*, Paris, 1927, p. 100.

qu'à écrire sans trêve pour subsister. De la copie! De la copie! Des livres, des articles de revues, des articles de journaux, des souvenirs, encore et toujours, elle aligne inlassablement les pages sous l'œil de Balzac, demeuré son ami, qui l'a introduite dans la presse et qui lui prodigue les conseils de loin.

Le grand succès des *Mémoires* a aguiché les éditeurs, il faut en profiter. Madame Delaunay veut publier maintenant un roman d'elle : ce sera *l'Amirante de Castille*, un bien mauvais ouvrage où elle a accumulé ses souvenirs d'Espagne enrobés dans la phraséologie sentimentale du jour. N'importe! L'éditeur payera 6 000 francs pour le livre en deux volumes. Quand les *Mémoires* seront épuisés, on fera une réédition, mais attention : « Au nom de vous-même, lui écrit Balzac, ne prenez aucun engagement avec qui que ce soit, ne donnez aucune parole et dites que vous m'avez chargé de vos affaires, attendu mes connaissances en ce genre et mon inaltérable attachement à votre personne... Seulement, manœuvrez avec habileté et avec cette finesse qui caractérise madame l'ambassadrice pour savoir de Mame combien de volumes il a encore en magasin, et voir s'il peut s'opposer, par ses lenteurs de vente ou par le prix excessif, à la nouvelle édition. »

Où sont les déclarations amoureuses d'antan, les lettres brûlantes à la chère Marie? Les nécessités de la vie matérielle, du pain à gagner ont tout balayé. Aussi bien, malgré l'effort prodigieux qu'elle fournit, la duchesse d'Abrantès s'enfonce de plus en plus. Avec ses premiers gains, elle était rentrée à Paris, avait rouvert son salon, où Balzac figurait l'un des premiers, puis elle a dû abandonner ce dernier asile, descendre d'un cran, louer un très modeste logement où ne la viennent voir que ses intimes. Et toujours le travail forcé, la copie cédée maintenant au rabais dans l'espoir de pouvoir se nourrir un mois, une semaine, un jour. Surmenage terrible qui ébranle sa santé. Tout le monde ou presque l'a abandonnée, Balzac a disparu de son horizon. Enfin, c'est l'humiliation suprême : son mobilier vendu à l'encan tandis qu'elle-même, clouée dans son lit par une jaunisse, assiste à cet affreux spectacle. On l'emporte dans une maison de santé, rue de Chaillot, et comme elle n'a pas d'argent à verser d'avance, on la relègue sous les combles, dans une mansarde. C'est là qu'elle meurt sur un grabat, le 7 juin 1838.

Balzac n'était pas à Paris en ce moment. Deux mois plus tard, il écrivait à madame Hanska : « Les journaux vous auront dit la fin déplorable de cette pauvre duchesse d'Abrantès, elle a fini comme a fini l'Empire. Quelque jour, je vous expliquerai cette femme-là. Ce sera une bonne soirée de château à Wierzschovnia. » *Une bonne soirée de château* : ô ingratitude! ô littérature!...

JULES BERTAUT

LA CONSTRUCTION ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE

LES perspectives de l'Europe Unie sont actuellement commandées par deux séries d'événements. D'une part, l'opinon comprend chaque jour davantage la nécessité de supprimer des barrières inutiles, irritantes et nuisibles. Après la série des Congrès qui se sont tenus en 1948 et qui, ouverte avec éclat par La Haye, s'est poursuivie à Montreux et à Rome, une nouvelle réunion internationale privée se tiendra à Londres, en avril 1949, pour étudier spécialement les problèmes économiques. D'autre part, la conjoncture extérieure exige la conclusion d'accords de plus en plus intimes : la menace que l'U.R.S.S. fait peser sur l'Europe occidentale, à la suite de l'asservissement successif de la Pologne, de la Roumanie, de la Yougoslavie et de la Tchécoslovaquie, oblige en effet les nations inquiètes à renforcer leur défense contre un danger commun ; et l'aide Marshall conduit également les États européens à s'entendre pour se répartir entre eux l'aide que les États-Unis apportent aujourd'hui à la reconstruction des pays qui ont été dévastés par la guerre ou bouleversés par contagion.

Cette élaboration d'une Europe qui se cherche reste néanmoins confuse et difficile. Il n'est pas certain qu'une volonté réfléchie préside à chacun des progrès qui sont faits dans la voie de l'unification. On peut craindre que les nécessités inéluctables du moment ne soient la raison unique des gestes auxquels se décident des gouvernements fort peu empressés quant au fond, et désireux seulement d'avoir l'air d'agir pour répondre aux invitations qui leur sont faites. On s'inquiète aussi à la pensée que ce qu'il y a de sincère et de durable dans la pensée des gouvernements se borne peut-être à accepter des échanges de vues aussi vagues que ceux qui ont abouti, par exemple, à la rédaction de la Charte du commerce adoptée à La Havane, ou aux diverses sessions de l'O.N.U. dont on ne peut vraiment pas dire que la précision et l'efficacité soient les qualités dominantes.

Les problèmes posés par l'unification européenne sont vastes. Qu'ils soient tous plus ou moins solidaires les uns des autres, c'est l'évidence même. Il serait facile de déclarer qu'une solution totale des problèmes militaires suppose une entente politique préalable, basée elle-même sur

des abandons précis de souveraineté et engageant la politique économique de tous les pays adhérents dans des voies différentes de ce qu'elles seraient s'ils assumaient eux-mêmes leur défense de façon autonome. On pourrait aussi aisément prétendre que l'économique et le social se pénètrent, puisque les politiques de salaires sont jumelles de l'organisation de la Sécurité sociale et que l'efficacité du travail tient autant à l'outillage dont dispose un pays qu'aux qualités techniques de sa main-d'œuvre.

Il est pourtant aussi dangereux de ramener constamment à l'unité les diverses questions à traiter que de prendre sur elles des vues partielles et isolées. L'expérience montre qu'une recherche excessive des liaisons existant entre toutes les manifestations de la vie économique, politique, intellectuelle ou sociale est une méthode séduisante, mais qui conduit soit à la stérilité par découragement devant l'œuvre à entreprendre, soit aux pires désordres par l'encombrement qui résulte de tant de mesures concomitantes au milieu desquelles s'affole notre faible jugement. C'est pourquoi on peut légitimement penser que l'Europe Unie avancera davantage du seul fait d'une création positive, réalisant ne serait-ce que partiellement une fraction de son devenir, que par l'élaboration de trop de programmes ambitieux qui alimentent la discussion plus qu'ils ne soutiennent l'action. Il s'agit, en somme, de créer les premières institutions européennes qui transgressent les frontières et qui, par-dessus la multiplicité des vies nationales, jusqu'ici exclusivement jalouses de leur souveraineté, surimposent un premier réseau de connexions vraiment internationales. Au surplus, on peut penser que ces organismes travailleront non seulement en raison de leur efficacité propre, mais aussi par entraînement et par ramification, s'ils correspondent vraiment à l'aspiration nouvelle qu'ont les peuples d'effacer entre eux ces absurdes barrières qui les séparent arbitrairement.

Les diverses méthodes ne sont d'ailleurs pas exclusives les unes des autres. Dans le vaste bouillonnement qui agite actuellement l'Europe occidentale, toutes les tentatives sont utiles qui manifestent la volonté d'échapper aux entraves que nous impose un passé historique extrapolé au delà des limites chronologiques de sa validité. Il est bon que chacune d'elles tende à réaliser son dessein propre, sans être dominée par un souci excessif de procéder suivant un ordre théorique qui satisfasse la raison raisonnante au détriment de l'aspiration vivante dont l'instinct est, lui aussi, valable. Ce serait un malheur que de voir les problèmes européens réduits au seul aspect de l'un d'eux, comme le feraient des discussions purement politiques touchant à la constitution extérieure des organes de gouvernement. Il faut reconnaître que les partis politiques, et les Parlements qui sont devenus leur propriété privée, ont une tendance naturelle à concentrer dans leur activité la plus verbale ce qu'ils croient être l'essentiel de l'activité mondiale, puisque c'est la leur. Nous avouons ne pas nous passionner pour savoir si l'Europe de demain aura une, deux ou trois Assemblées, bien que ce soit là un des sujets favoris des joutes internationales où chacun apporte son système de vote et ses pratiques électorales. Reconnaissons sans détour que cette méfiance vient précisément des spectacles que nous

avons sous les yeux. Nos essais successifs les plus récents, pour aboutir à une Constitution aussi mal venue que la nôtre, nous interdisent de penser que le bonheur de l'Europe tienne à l'extension sur le plan européen de tel ou tel de ces systèmes trop souvent dérisoires. En tous cas, les peuples ne vivent pas seulement de textes constitutionnels, de contentieux administratif, d'éloquence parlementaire. Ils exigent surtout que leur existence quotidienne soit facilitée par les instruments nécessaires de celle-ci. Les hommes prennent le train, circulent en auto, s'éclairent à l'électricité, envoient des lettres ou des télégrammes, manient des billets de banque et tirent des chèques ; ils ont besoin que les institutions qui sont à leur service soient adaptées à l'expansion européenne de leur existence, puisqu'ils ont, par ailleurs, conscience de l'étouffement auquel les condamne l'absence de ces institutions. On en a la preuve par les modifications qu'ont déjà entraînées dans notre vie nationale les deux grandes causes extérieures (menace de guerre et aide américaine) qui ont déclenché le rapprochement européen. Le fonctionnement des organismes nouveaux qui ont dû être créés permet de comprendre ce que peut être l'économie européenne en marche.

Le Pacte à cinq de Bruxelles, dont on peut espérer qu'il sera prochainement étendu, a pour objet de coordonner les forces militaires occidentales. La création d'un état-major unique ne peut être que louée. Aussi bien, chaque fois que la guerre a éclaté dans le récent passé, il a fallu, après trop de temps hélas, arriver à l'unité du commandement ; on fait donc bien de préparer celle-ci avant d'avoir à s'en servir. Les mesures adoptées ne posent aucune de ces questions de principe qui font la joie des debaters, mais les résolvent en pratique. Aucune nation n'abandonne effectivement sa souveraineté, puisque c'est elle qui choisit comme chef le chef d'une armée voisine. Chaque armée conserve son autonomie, son armement, son procédé de recrutement. Mais il est sûr que l'institution ainsi mise en place conduira à une unification croissante dans le domaine militaire, et qu'en peu d'années la force des choses amènera successivement des échanges d'officiers, des écoles communes, l'interchangeabilité des armements, toutes choses assurant, comme il est infiniment souhaitable, une armée européenne à qui, par conséquent, sa constitution même interdirait de servir aux abominables luttes fratricides qui ensanglantent, pour notre honte commune, de vieux peuples civilisés qui aspirent à vivre en paix entre eux.

La répartition de l'aide américaine a amené la création de l'O.E.C.E. (Organisation Européenne de Coopération Économique). L'organe a été littéralement créé par la fonction. Mais déjà son activité déborde de son objectif primitif. L'O.E.C.E. a rendu son premier service en permettant que les quinze nations bénéficiaires de l'aide américaine présentent des propositions communes pour l'affectation à chacune d'entre elles d'une somme déterminée à prélever sur l'ensemble voté par le Congrès américain. Elle a continué en instaurant un régime de paiements entre les diverses nations européennes pour parer au blocage généralisé des changes. Enfin, elle se livre actuellement à une troisième tâche qui est la préparation des programmes européens destinés à permettre à notre continent de se passer, à partir de 1952, de l'aide exceptionnelle et

temporaire qu'aura constituée pour lui le généreux plan Marshall.

Nous nous félicitons sans réserve de disposer ainsi des premières organisations européennes gouvernementales. Mais il est nécessaire que bientôt s'en adjoignent d'autres, dont certaines seront d'ordre politique et délibérant, dont d'autres devront être économiques, de façon à participer au brassage des richesses qui sont la source de la prospérité. Parmi ces dernières, nous citerons, suivant les propositions du Congrès de Rome, une Société européenne des Houillères, résolvant la question la plus délicate du problème allemand, et une Banque d'émission inter-européenne.

On parle beaucoup d'abaisser ou de supprimer les barrières douanières et de permettre une circulation plus large des hommes. Mais ces projets resteront à l'état de pure illusion tant que les monnaies européennes resteront ce qu'elles sont. A quoi sert d'augmenter le contingent de telle marchandise étrangère admise à être importée, si on refuse les moyens de payer cette importation? A quoi sert de faciliter le passage matériel de la frontière franco-belge à un Français qui, sortant de son pays, n'a pas de quoi payer un ticket de tramway ou sa chambre d'hôtel?

La vérité économique la plus incontestable est que la possibilité des relations internationales (aussi bien humaines qu'économiques) et l'existence d'une monnaie internationale sont étroitement liées l'une à l'autre et se conditionnent totalement jusque dans leurs plus infimes détails. Ce qui explique peut-être, mais sans l'excuser, l'ignorance où reste encore une partie de l'opinion vis-à-vis de ce fait pourtant indiscutable, c'est que nous avons perdu d'autant plus facilement la notion de monnaie internationale que la notion de monnaie interne elle-même est complètement oblitérée dans nos pays ravagés successivement par la guerre et par le marxisme doctrinal. La disparition d'une monnaie intérieure véritable est initialement due aux contraintes nécessaires que les nations se sont justement imposées pour consacrer paradoxalement leurs forces à la conduite d'une guerre de destruction ; et, les hostilités ayant cessé, elle s'est continuée par la poursuite de la socialisation de l'économie, laquelle n'était rendue possible, sans être pour cela plus attrayante, que par le maintien de l'appareil de contrainte hérité de la guerre. Quant à la disparition de la monnaie extérieure, elle tient également pour l'Europe à la fermeture des frontières, laquelle, rendue inévitable par la guerre, a été conservée ensuite au service d'un sentiment autarcique, né cette fois des nécessités d'un dirigisme socialiste qui exige d'être protégé par des barrières pour n'être pas emporté par le flot de la prospérité, fille de la liberté.

Nous avons la conviction profonde que l'or est, dans les conditions actuelles de notre organisation économique, la seule base possible pour une véritable monnaie qui se trouve à la fois valable pour les transactions internes et pour les transactions externes. Il est curieux de voir certains esprits dénoncer dans cette affirmation une prétendue admiration d'un passé révolu, qui serait, paraît-il, l'apanage des esprits rétrogrades préférant regarder derrière eux que devant. Sans engager de discussion sur ce prétendu conflit entre le progrès traditionnel et l'improvisation pure, nous pensons que ce reproche, est, en tout état de cause

particulièrement inopportun en ce qui concerne la monnaie-or. Celle-ci a, en effet, fonctionné seule et universellement, jusqu'en 1914, entre tous les pays dotés d'une civilisation économique digne de ce nom. Sa disparition a donc été causée non pas par un vice interne qui se serait révélé à l'usage, mais par le choc que les hostilités infligèrent à toutes les nations belligérantes. Nous n'hésitons donc pas à donner une adhésion formelle et positive au programme qui tend à restaurer la monnaie-or ; les hommes qui ressentent on ne sait quelle honte à approuver cette restauration ressemblent à ceux qui, devant une maison écrasée par les bombes, appelleraient réactionnaire celui qui veut la reconstruire et progressiste celui qui en admirerait les ruines (l'état actuel de la reconstruction officielle française laisse à penser, soit dit en passant, que nous aurions gagné à avoir une activité quelque peu inspirée de ce genre de réaction...). On perdrait son temps à réouvrir un débat académique sur les vertus de tel ou tel régime futur plus ou moins bien imaginé par des théoriciens en chambre, alors que le rétablissement de l'Europe exige d'abord et avant tout que l'on rebâtisse au moins les instruments matériels de sa prospérité, que ceux-ci s'appellent voies ferrées, quais, maisons, usines ou monnaie. Nous entendons bien que cette œuvre constructive ne doit pas être étroitement et sottement commandée par une reconstruction « à l'identique », comme s'il fallait renouveler les erreurs que le passé charrie mélangées à ses bienfaits ; si nous devons rebâtir une maison, profitons-en pour la faire plus large et plus confortable ; du moins faut-il que ce soit une maison. Ceci veut dire précisément, en matière monétaire, que nous avons la possibilité aujourd'hui, en réparant les dommages de la guerre et de la période confuse et maladroite qui l'a suivie, de reconstruire une monnaie meilleure que celle dont nous jouissions en 1914, c'est-à-dire une monnaie européenne et non plus une monnaie locale, mais à condition que cet instrument soit d'abord et avant tout une vraie monnaie.

Une réforme de cette importance rencontre évidemment le scepticisme de ceux qui, constamment respectueux du fait accompli comme s'il fallait toujours se résigner à une erreur en souhaitant simplement que l'on n'en commette plus d'autres, déclarent par contre que toute innovation réfléchie et volontaire est impossible, étant donné les résistances auxquelles elle va se heurter. L'affirmation selon laquelle la création d'une monnaie européenne est relativement facile peut sembler chimérique. Mais qu'aurait-on dit si, il y a un an, on avait proposé l'institution du régime que nous voyons aujourd'hui fonctionner sous le couvert du plan Marshall ? Plus de 4 milliards de dollars déversés gratuitement sur l'Europe, ce n'est déjà pas mal. Mais ce qui est plus curieux encore, c'est d'avoir obtenu que les pays voisins les uns des autres se fassent entre eux les mêmes générosités que celles dont ils sont bénéficiaires. Le rétablissement d'une monnaie circulant sans entrave à travers l'Europe est beaucoup moins difficile à imaginer que le développement d'échanges basés sur les accords actuellement en vigueur.

Et puis nous n'avons pas à comparer avec tranquillité d'esprit un régime actuel qui serait satisfaisant et une réforme idéale que l'on jugerait irréalisable. Nous partons, au contraire, d'un état monétaire présent de

totale anarchie vaguement contenue par des barrières maintenues d'autant plus rigides qu'elles plongent dans un magma plus informe. Nous souffrons assez de l'éclipse monétaire pour qu'il soit inutile d'insister : blocage insensé du mécanisme de l'épargne, qui conduit à écraser un malheureux dernier carré de contribuables pour alimenter un équipement industriel qu'il est absurde et impossible de financer par l'impôt ; spéculations sur l'or, ultime refuge proposé à des capitaux chassés des postes où ils pourraient utilement trouver un emploi au lieu de chercher un abri ; dévaluations successives autant que vaines ; incertitude totale du cours des devises, entre des cours officiels, semi-libres, contrôlés ou occultes. Ce n'est donc pas pour le plaisir d'innover que l'on réclame une monnaie qui en soit une, mais pour sortir d'une situation lamentable dont les conséquences s'aggravent chaque jour. A la vérité ce qui est le plus inconcevable, c'est précisément le système actuel du contrôle des changes.

L'institution de parités fixes entre des monnaies malsaines est un moyen immanquable de bloquer rapidement les échanges de biens et de capitaux entre les nations. Les cours variables qui s'établiraient sur un marché libre auraient l'avantage de servir au moins à corriger les causes mêmes de la hausse ou de la baisse des changes, exception faite de la demande excessive d'une devise considérée comme protégée vis-à-vis de certains risques politiques graves. Les Offices des changes sont toujours sollicités de fournir les devises qu'ils cèdent au-dessous du cours vrai, et on ne leur porte à acheter que celles qu'ils paient au-dessus. Ainsi sont-ils les principaux instruments de la raréfaction sur le marché des devises dont on a justement besoin. Il n'est pas jusqu'au manque de dollars, qui ne soit pour une large part la conséquence du contrôle des changes, comme (et l'on s'excuse de l'irrévérence du rapprochement) l'absurde fixation du prix du lait avait pour résultat de gonfler le pis des vaches et de laisser vide le gobelet des enfants... Bloquer les changes et avoir une monnaie, sont deux choses rigoureusement contradictoires. Il faut choisir l'une ou l'autre. Sans doute est-il difficile de libérer les changes, mais c'est indispensable ; et les difficultés viennent non pas de la complication du régime à instaurer, car il est simple, mais de l'épouvantable enchevêtrement de contradictions qui nous ligotent dans le présent. Le contrôle des changes a ce point de commun avec toutes les dictatures, car c'est est une : il est facile d'y entrer, il est difficile d'en sortir. Cela doit nous pousser à ne pas en instituer ; ce n'est pas une raison suffisante pour nous condamner à y rester.

Le problème des relations monétaires intraeuropéennes est tout différent du rapport Europe-Amérique. Il est certain que celui-ci est dominé par des considérations de politique extérieure qui ne permettent pas de prendre des mesures prématurées et il doit être traité à part. Mais pour les pays du Bloc occidental les problèmes de sécurité se posent de façon très analogue. Il n'y a pas à redouter d'exode massif de capitaux qui ne correspondrait pas à des échanges de marchandises ou de services. Le cours vrai des changes corrigerait donc les disparités de prix tenant à des conditions différentes de salaires, de travail, de rendement, comme cela a lieu obligatoirement entre des systèmes monétaires recommençant à fonctionner suivant leurs règles fondamentales. Ainsi s'ache-

minerait-on rapidement vers la diffusion dans le public d'une monnaie unique, qui se trouverait échangeable contre les monnaies européennes à leur cours réel, que celles-ci continuent ou non à circuler pendant une période d'adaptation. L'essentiel est que cette monnaie unique soit émise par un organisme intereuropéen soigneusement tenu à l'abri des pressions gouvernementales. Quant aux premières ressources sur lesquelles serait gagée sa monnaie, les contre-valeurs nationales à l'aide Marshall constitueraient une dotation gratuite d'une importance telle qu'elle satisferait aux exigences des réformateurs les plus prudents. Il est évident qu'une pareille institution ferait singulièrement avancer la collaboration européenne ; et on pourrait désormais parler sans arrière-pensée de véritables échanges au sein d'un marché enfin élargi, puisque l'outil monétaire existerait qui les rendrait possibles.

La création économique de l'Europe suppose donc la mise en place d'institutions européennes, nées de la conviction que les problèmes et les destins de peuples voisins et amis sont rigoureusement connexes. Mais si la certitude que beaucoup de frontières sont aujourd'hui périmées ne se heurte pas à des obstacles physiques qui réellement n'existent pas, elle trouve par contre en face d'elle des idéologies peut-être plus redoutables parce que plus diffuses. La passion nationaliste, parfois en déclin, est remplacée le plus souvent non pas par un désir d'union, mais par une autre passion aussi impérieuse que la première, et qui est la passion partisane. Tant qu'un parti politique n'envisagera de donner son adhésion à l'Europe en gestation qu'à condition de voir celle-ci se plier à ses propres impératifs, la cause de l'Europe Unie piétinera. Le seul moyen d'éviter cet écueil particulièrement dangereux est justement de ne pas projeter sur l'Europe de demain nos préférences politiques et la préfiguration que nous nous faisons de l'organisation de la société idéale. C'est un objectif plus modeste, mais plus sûr, que de donner à cette Europe, encore dans les limbes au point de vue institutionnel, les premiers instruments physiques lui permettant de prendre conscience de sa réalité et de son unité, et d'attendre que les choses aient progressé, pour savoir comment les hommes chercheront à les diriger à leur gré. Le Daily Mail, du 6 décembre 1948, écrivait : « Il serait temps que notre Gouvernement comprenne que le renforcement des amitiés internationales est plus important que la poursuite du socialisme international ». Cette déclaration, aussi ferme que lucide, explique largement les réticences que l'on observe chez nos amis britanniques. Mais si ces derniers ont besoin plus que d'autres de recevoir ce conseil avisé, celui-ci n'en est pas moins utile à méditer pour tous ceux qui pensent que l'unité européenne est une nécessité fondamentale de notre temps et qu'elle mérite bien le sacrifice de nos idéologies, d'autant que nous voyons trop souvent vers quel piètre résultat l'amour de celles-ci conduit les nations qui, pour leur malheur, s'y sont aveuglément asservies.

Ed. GISCARD d'ESTAING

LES IDÉES D'ANDRÉ MALRAUX SUR L'ART

A un an d'intervalle, André Malraux vient de publier [1] les deux volumes de sa Psychologie de l'Art, Le Musée imaginaire et La Création artistique. Ce sont deux fort beaux livres, dont les illustrations, très judicieusement choisies, sont admirables. Le texte les surpasse encore. Dans ce style elliptique et nerveux, au rythme martelé qui est le sien, Malraux apporte les vues les plus pénétrantes et les plus personnelles. Il peut le faire, car il a sur l'histoire des arts de tous les temps des connaissances qui ne sont pas petites. Elles lui permettent des confrontations entre tous ces arts, y compris ceux qui sont plus connus des archéologues que des amateurs ; et ces arpèges qui embrassent tout le clavier des civilisations sont un des grands attraits de son livre. On y trouve aussi, presque à chaque page, de ces formules laconiques qui résument toute une époque artistique en quelques mots, ou projettent sur l'œuvre d'un artiste une lumière éclatante et inattendue.

L'idée maîtresse du premier volume, Le Musée imaginaire, c'est que le perfectionnement des procédés de reproduction photographiques a permis à nos contemporains d'avoir constamment auprès d'eux un trésor d'images leur mettant sous les yeux les arts de tous les temps et de tous les peuples. « Un musée imaginaire sans précédent s'est ouvert, qui permet le rapprochement et la confrontation des œuvres d'art de toute espèce. » Il est certain que cette diffusion des images, qui est propre à notre époque, exerce une action très importante dans notre vie artistique, contribue à développer et à orienter les jeunes artistes au moment de leur formation. En comparaison, les Musées imaginaires des artistes d'autrefois se réduisaient à fort peu de chose. Il suffit d'avoir feuilleté les livres de Charles Blanc, avec leurs rares et médiocres gravures sur bois, pour se rendre compte que vers 1860 encore, on ne disposait que d'une misérable documentation. Aujourd'hui,

1. Aux Éditions Skira.

c'est bien différent. Il est d'ailleurs permis de se demander si cette profusion documentaire, si précieuse pour l'amateur et l'historien, ne risque pas d'être une gêne pour un bon nombre de jeunes artistes au moment de leur formation. Ils se trouvent sollicités par des œuvres aux tendances les plus diverses et souvent les plus opposées. Des dieux aux affirmations contradictoires réclament qu'ils leur rendent un culte. Sans doute toutes les grandes œuvres ont quelque chose de commun ; mais ce qui les oppose n'est pas moins important. Tel jeune peintre qu'attirent à la fois Poussin et Van Gogh, le Greco et Corot, ne risquera-t-il pas, s'il ne possède pas une personnalité très forte, de se perdre dans des tâtonnements infinis, ou de s'épuiser à concilier des visions contradictoires ?

Un autre point sur lequel Malraux insiste avec raison dans ce premier volume, c'est l'extension considérable qu'a prise, de notre temps, le domaine artistique ; il s'agrandissait jusqu'à englober les arts du monde entier et l'art européen, dominé par la sculpture grecque, cessait d'avoir la primauté et ne servait plus d'étalon de valeur. Les arts des autres continents, qui demeuraient autrefois en marge, entrent en compétition avec lui.

Des arts jusqu'ici mal connus ou réservés aux archéologues font maintenant partie de ce domaine — art chinois, art maya, art nègre — et dans l'art européen, des artistes négligés ou totalement oubliés ont été tirés de l'ombre et remis en honneur : le Greco, Vermeer, Magnasco, Georges de la Tour. Malraux relève à ce propos que nos contemporains vouent une admiration toute particulière à ces artistes que notre temps a ressuscités. Est-ce parce qu'ils leur apportent l'aliment artistique dont justement ils avaient besoin ? Ou est-ce parce que c'est leur temps qui les a découverts et glorifiés, et parce que leurs œuvres ne semblent pas, comme celles de tant de grands maîtres, usées par deux ou trois siècles d'hommages, et qu'ainsi elles acquièrent pour eux une sorte de virginité ? La question aurait valu la peine d'être abordée.

Dans son second volume, La Création artistique, *Malraux nous communique ses idées sur ce sujet, et à ce propos, avec une étonnante pénétration, définit l'art de certaines époques et l'œuvre de certains artistes : ainsi Giotto, Le Greco, Tintoret. Selon lui,* « obsédés par l'idée que l'art reproduit la vie », *nous ne discernons pas que l'art des époques qui eurent* « *le sens du sacré* », *s'est efforcé de* « figurer le surhumain par l'humain... Où que ce soit, à quelque époque que ce soit, les styles du sacré sont d'abord destruction du monde de l'apparence ; ils n'imitent pas *mal* la vie, ils se refusent à l'imiter, exigent de la métamorphoser et de la transcender. » *Ce qui est en effet attesté aussi bien par l'art byzantin et l'art roman que par l'art bouddhique.*

De cette idée qu'en général l'artiste ne se borne pas à reproduire la vie, Malraux en déduit celle-ci, sur laquelle il insiste : « Si la vision de tout grand artiste est irréductible à la vision commune, c'est que dès son origine elle est ordonnée par les tableaux et les statues... La matière première d'un art qui va naître n'est pas la vie, c'est l'art antérieur... Toute destinée d'artiste commence par le pastiche. »

Il y a là beaucoup de vrai, je l'accorde. Mais en ne voulant pas d'autre motif de créer chez l'artiste que le désir d'imiter une œuvre d'art antérieure, Malraux, il me semble, exagère. Si le débutant pastiche, c'est qu'en attendant d'avoir élaboré son propre langage plastique, il est bien obligé d'utiliser celui qui lui a été enseigné par le maître qu'il admire. Sans doute, quand il voudra reproduire un visage ou un paysage, le jeune peintre empruntera le langage pictural de son maître préféré ; mais son modèle jouera quand même un rôle essentiel dans la création de son œuvre. La preuve, c'est qu'il arrivera un moment où le langage de son maître lui apparaîtra insuffisant, et où il s'évertuera à en composer un autre qui sera vraiment le sien.

Ces grandes idées de Malraux sur les relations de l'art et de la vie, sur l'importance des œuvres d'art antérieures dans la formation de l'artiste, enfin son refus d'accorder une part à l'émotion dans la création artistique, elles sont bien d'un contemporain de Braque, de Picasso et des surréalistes, et on pourrait être tenté de les utiliser pour justifier ces artistes. Bien vite, pourtant, des objections se présenteraient à l'esprit. A qui alléguerait que, tout comme les artistes byzantins et bouddhistes, Braque, Léger et Picasso se refusent à « imiter la vie » et exigent « de la métamorphoser ou de la transcender », on pourrait demander quel est le « sacré » qu'ils entendent exprimer. On a bien tenu à « s'écarter le réel », aux Indes, en Chine et à Byzance ; mais c'était pour donner une figure à Bouddha et à Jésus. Braque, c'est pour évoquer une tasse et un citron, Léger, un trousseau de clefs, et Picasso des monstres.

Je voudrais qu'à travers ce trop rapide aperçu, on pressente la richesse et l'intérêt de cette Psychologie de l'Art. *Il arrive, il est vrai, qu'on ne soit pas d'accord avec l'auteur. Ainsi, il en vient, dans son premier volume, à placer si haut les reproductions des œuvres d'art qu'il apparaît inutile d'aller voir les œuvres originales ; ce qui est méconnaître l'importance capitale du contact direct, de la « présence réelle ». Tous les services, qui sont considérables, que nous rendent les reproductions, et les jouissances infinies qu'elles nous procurent, ne peuvent faire oublier qu'elles doivent se contenter d'être un aide-mémoire. L'ombre ne doit pas supplanter la proie.*

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, la reproduction est réduite par rapport à l'œuvre originale, ce qui fatalement fausse cette dernière. Aussi ne puis-je comprendre que Malraux loue la photographie de permettre la juxtaposition, à la même échelle, d'un bas-relief monumental et d'une boucle de ceinture.

Mais cette insuffisance de la reproduction photographique d'une œuvre peinte, elle apparaît de façon encore plus flagrante dans une reproduction en couleur. Non seulement parce que les rapports des surfaces colorées se trouvent faussées quand une grande toile est réduite aux dimensions d'un in-quarto, mais aussi parce que la reproduction ne peut donner une idée de la matière. Elle ne peut nous rendre la densité de l'huile et le cristallin de la fresque, pas plus que la transparence du vitrail et le laineux de la tapisserie ; et tout se réduit avec elle à une même surface lisse et glacée.

Les artistes d'aujourd'hui n'ont déjà que trop tendance à mépriser la part artisanale de l'art, le rôle que joue et doit jouer dans leur art le travail manuel. Perdant le contact avec le concret, ils en viennent à n'être plus que des demi-intellectuels. Les inciter à préférer à l'œuvre d'art l'image désincarnée qu'est la reproduction, c'est s'abuser complètement sur ce que sont les arts et les conditions de leur existence.

Mais quelles que soient les réserves et les objections que l'on puisse faire aux idées émises à profusion par Malraux, il n'en reste pas moins que son livre est d'une lecture passionnante, et qu'on peut en tirer beaucoup de fruit. Précisément par ce qu'il excite souvent l'envie de le contredire. Ce ne sont pas toujours les livres où l'on approuve l'auteur depuis la première jusqu'à la dernière ligne qui sont les plus utiles ; mais plutôt ceux qui font qu'on se cabre, et dont on crible les marges de points d'interrogation et de notes indignées.

La meilleure preuve de l'importance que j'attache à cet ouvrage, c'est que je regrette presque, en dépit du plaisir que m'accordent ces magnifiques images, qu'il soit si beau, et par suite si coûteux. Je souhaite qu'il en soit bientôt tiré une édition « ordinaire », sans planches, qui permette à un public sans grandes ressources de lire ces pages qui respirent une sincère et profonde passion de l'art. Aucune ligne n'en est inutile, et on apprend beaucoup à suivre Malraux, lorsqu'avec lui pour guide on survole l'immense domaine que nous ont laissé en héritage tant de civilisations.

FRANÇOIS FOSCA

IMAGES DE PARIS

ÉMILE TERRY

Le Musée National d'Art Moderne vient d'exposer quelques œuvres d'Émile Terry. Dans une grande et haute salle, une série de maisons lilliputiennes, maquettes de liège ou de plâtre sont réunies. Elles ne ressemblent à aucune des constructions que l'on a déjà vues, elles surprennent par l'originalité de leurs formes et d'abord on ne les croit faites que pour loger le rêve. Mais l'on découvre bien vite, en se penchant sur elles, que l'apparente fantaisie de leurs lignes est née des combinaisons géométriques les plus sûres : qu'elles soient en éventails, en spirales, en arcs, en pyramides, en colimaçons ou simplement ovales, leurs plans intérieurs sont d'une logique harmonieuse et se lisent facilement sur les beaux graphiques accrochés près d'elles. Car l'inspiration architecturale d'Émile Terry part toujours du plan d'une maison qu'il conçoit comme un théorème, et il n'est pas de ces architectes qui placent des chambres à la queue leu-leu et comme au hasard et sacrifient tout à l'ornement. Pour lui, l'ornement n'est que la justesse des proportions et le jeu des volumes intérieurs enveloppés dans le volume extérieur. « Une maison, dit Émile Terry, doit être comme un beau corps dans un costume tailleur pratique. Elle est aussi semblable à une symphonie qui s'ordonne par la suite des phrases musicales qui la compose. »

Car, pour lui, l'architecture et la musique sont deux arts voisins ; ils créent eux-mêmes leur langage et ne sont pas tenus à l'imitation de la nature comme la peinture et la sculpture. « L'architecture, ajoute-t-il, est cependant asservie à des lois mathématiques, conditionnée à un but précis, mais laisse une large place à l'imagination. » Cette imagination, certes, ne fait pas défaut à Émile Terry, mais ne l'entraîne jamais au-delà des limites du pratique et du confort. La maison ovale est simple comme un œuf, la maison aux quatre portiques accueille le soleil à toute heure du jour, celle en éventails ménage de vastes terrasses, et celle en colimaçon a deux escaliers qui tournent autour d'un arbre

qui couronne son faîte. Rien dans aucune n'est oublié de ce qui fait la facilité et la douceur de vivre.

Inscrire un théâtre dans une pyramide, cela paraît une gageure : la stricte nudité de celle-ci paraît peu faite pour abriter le luxe et la forme heureuse d'une salle de spectacle ; il n'y a qu'à regarder la maquette pour se convaincre que si le monument posé au fond du parc auquel il est destiné y fera figure d'une « fabrique » du XVIIIe siècle d'aspect assez austère, d'y trouver enfermé un théâtre précieusement fait de colonnades, de gradins, de loges, agrémenté de draperies, de tapis, de lustres, et une scène parfaitement adaptée pour la comédie, le ballet ou l'opéra, la surprise n'en sera que plus éblouissante. Ce dernier projet date de 1947, alors que d'autres tout aussi singuliers remontent à 1936, mais déjà, en 1925, Émile Terry construisait à Lutry, près de Lausanne, en collaboration avec Jack Cornaz, une petite demeure pour un banquier suisse, qu'envient à celui-ci tous ceux qui la connaissent ; un peu plus tard, il en fit une autre à Boulogne, où il sut utiliser au maximum un terrain exigu, sans donner nulle mesquinerie à l'édifice, et c'est lui qui éleva, en 1938, ce beau monument commémoratif d'Anna de Noailles, à Amphion, pavillon hexagonal dont les marches descendent jusque dans le lac.

Devant tant de talent et de goût, il était naturel que l'on pensât à lui quelquefois, pour des décors de théâtre. Il a exécuté pour les « Ballets de 1933 », à Londres, celui de *La Mort de Daphné* et Édouard Bourdet lui commanda, en 1934, celui du premier acte des *Temps difficiles*, qu'il vient de refaire pour la Comédie-Française, il lui avait aussi demandé de dessiner des meubles pour *La Fleur des Pois*. Car aimant les maisons comme il les aime (« elles s'imposent à moi comme à un romancier ses personnages »), il devait arriver qu'Émile Terry imaginât aussi des meubles. Il en expose d'ailleurs en même temps que ses maquettes d'architecture. Il y a ce qu'il appelle le bridge du diable, une table à jeu et des chaises en laque rouge ornées des quatre as, et le salon de l'astrologue, mobilier d'acajou incrusté d'étoiles de cuivre qui entrent dans le poli du bois. Ce mélange de cuivre et d'acajou lui est cher, et se retrouve encore dans un mobilier pour un yacht, invitation au voyage où tout n'est qu'ordre, luxe et beauté.

Marié à l'ébène cette fois, l'acajou compose encore deux bergères cannées et, avec l'osier, il a fait tresser les dossiers en éventails de sièges de jardin d'une grâce exquise. Les dessins d'un lit où la marqueterie figure un écossais jaune et noir, celui d'un autre en acier et bronze doré, d'un troisième qui est une turquerie en citronnier, ceux encore d'un paravent, de canapés, d'un guéridon témoignent de la recherche d'un style d'invention neuve, mais durable, car la matière employée est toujours belle et classique.

Émile Terry, qui n'a jamais réalisé son rêve de bâtir pour lui-même la maison de ses pensées, habite cette place du Palais-Bourbon, cœur

d'un Paris provincial qui n'a pas oublié ses habitudes d'élégance discrète.

Derrière l'une de ces modestes façades symétriques qui entourent la statue de la Loi, l'appartement d'Emilio, comme le nomment ses intimes, est un havre où l'amitié vient s'ancrer aisément. Tout y a d'anciennes et rassurantes résonances, mais quelqu'un d'averti y distingue une transposition subtile des valeurs connues, qui, comme un rythme imprévu, un accord singulier, une légère dissonance, rajeunit un vieil air en mélodie d'aujourd'hui. Emilio Terry, Cubain d'origine, mais né à Paris, est nourri des plus pures traditions françaises d'art et de savoir-vivre. Sa maison d'enfance, celle de la campagne, ce fut tout simplement Chenonceaux, qui appartenait à ses parents, et où il alla jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Il l'aima d'abord sans la regarder avec la confiance aveugle que donne l'habitude du bonheur. Plus tard, elle l'étonna et il comprit que tous les petits garçons n'ont pas la chance de courir dans une galerie construite au-dessus du Cher par Philibert Delorme, et il commença d'admirer sa maison des vacances. Il comprit vite que les fâcheuses restaurations du Second Empire n'étaient pas parvenues à détruire un squelette bien construit, et alors il devina le secret de l'architecture. Chez les Jésuites de la rue Franklin, il dessinait des plans et des façades sur ses cahiers de classe. A dix-huit ans, il alla à Cuba et vendit ses plantations. La guerre de 14 ne lui permit pas d'entrer comme il le souhaitait à l'École des Beaux-Arts, mais les livres et les voyages achevèrent la leçon de Chenonceaux. « Palladio, Vignole et Ledoux, voilà mes maîtres favoris dit-il : Palladio pour le charme, Vignole pour la grammaire et Ledoux pour la folie ». Agrément, ordonnance et fantaisie se retrouvent, en effet, dans ses œuvres. Ses amis le savaient depuis longtemps, comme ils savent qu'Emilio a l'esprit de Chamfort, des anecdotes dignes de Tallemant des Réaux, des apologues aussi subtils que ceux de Wilde, et des traits rapides à la Talleyrand. Ces dons brillants, qui donnent tant de prix à sa conversation, peuvent paraître superflus pour un architecte. Ne serait-ce pas eux, cependant, qui ajoutent la grâce et l'imprévu à son talent?

***

CONCOURS DE BEAUTÉ

Dans un salon de l'Hôtel Continental, quelques jeunes beautés des deux sexes étaient dernièrement réunies et offertes à l'admiration des foules. Il y avait, entre autres, Ulysse de Triel, Sammy de la Ferronnaye, Udine, Thaïs et Violette de Montmélian, René de Valescure, Victor de Bois-Baudry, Vénus de Sainte-Marie, Violaine de Taillefer et Titi de Champmol. Malgré la noblesse incontestable de leur origine,

les uns et les autres acceptaient d'être dévisagés, commentés, discutés. Ils laissaient dire sous leur nez que leurs yeux étaient de couleur parfaite, mais trop ronds, ou bien que leur tête eût gagné à être en forme de V, leur taille plus allongée, leur robe mieux ambrée, leur queue plus fournie : car tout ce joli monde, c'était les plus beaux chats du monde. Leur exposition, organisée par le Cat Club au profit du Comité national de défense contre la Tuberculose, n'a duré que deux jours. Ils l'auraient peut-être supportée plus longue, mais leurs propriétaires sûrement pas. De neuf heures du matin à sept heures du soir, ceux-ci sont en faction à côté du bien-aimé. Les petites cages sont toutes également enguirlandées d'œillets et de mimosas, mais décorées au goût de chacun. Pour les Persans bleus et les Chinchillas, les coussins et les draperies azurées paraissent inévitables. Par contre, les Persans blancs sont installés dans du satin immaculé ou, par un raffinement suprême, dans de l'hermine, d'où seules ressortent leurs prunelles oranges. Des ornements plus rustiques conviennent aux Siamois, aux Abyssins, aux Birmans ; les lamés d'argent sont indiqués pour les Écailles et les Roux, mais tous ont droit à leurs jouets préférés, balles ou poupées, et à un plat de son dans un coin, dont ils ont la pudeur de ne jamais se servir. Des familles de chatons dorment serrés les uns contre les autres, comme un paquet de chenilles velues, insensibles aux attendrissements qu'ils suscitent parmi les visiteurs. Une dame assise auprès d'eux tricote — serait-ce une layette? — avec application. Une autre, plus loin, laisse traîner une main rassurante à travers les barreaux qui retiennent prisonnier un impatient. A côté d'un ocelot frileusement blotti contre un radiateur électrique, un monsieur lit son journal avec persévérance.

Un Persan crème pose complaisamment de profil devant un dessinateur ; c'est parce qu'il s'obstine à fixer d'un regard plein de réprobation une jeune femme qui porte une fourrure dont elle ne sait pas dire le nom. Des aides en blouses blanches circulent, affairés. Ce sont peut-être des coiffeurs appelés à donner à la dernière minute, juste avant le passage du jury, des coups de peigne par-ci par-là à ces fières créatures qui ne daigneraient pas, devant tant d'inconnus, procéder elles-mêmes à leur toilette. Beaucoup déjà, le matin, ont été lavés et séchés au four, ce qui n'a pu que les offenser. Pour tant d'humiliations ils se verront décerner une inutile cocarde, à moins qu'on ne leur donne une cuillère d'argent, la cuillère pour l'huile de ricin. Le Siamois ayant les plus beaux yeux recevra une glace à main, le Birman « bien ganté » un presse-papier en marbre, le meilleur couple aura une gravure, la meilleure portée un sujet en verre, et le meilleur reproducteur une tortue : *Qui va piano...* Après quoi, ils rentreront chez eux, n'ayant fait nulle concession au monde extérieur, ne s'étant lié avec aucun passant, ni voisin, heureux de retrouver leurs habitudes et la sécurité de leur poste d'observation à la fenêtre. « Privé de fenêtre », disait parfois Léon-Paul Fargue à son chat quand il avait eu à se plaindre de lui. Et rien

ne punissait davantage celui-ci que de se voir ôter ce droit de regard sur la rue, compensation pleine de charme à la vie sédentaire des chats de Paris. Car les mieux aimés ne sortent pas de la maison, ne sont jamais exposés et demeurent enfermés, conscients de leur importance, insensibles à leur réclusion, ayant comme les sages trouvé le bonheur entre les murs de leur chambre. Ceux qui s'en échappent, comme l'autre jour Griffon, le chat d'Anne et Julien Green, qui découcha, rentrent épuisés, balafrés, et fort penauds. Bien que les Green aient fait au fils prodigue un accueil biblique, et ne lui aient posé nulle question embarrassante, la compagne de Griffon, elle, devinant son infortune, le battit et le bouda pendant plusieurs jours. La nommée Grichatte, qui appartenait à Jean Giraudoux, voulut un jour aller sur les toits où elle était née sûrement. Elle glissa, on ramassa sur le trottoir une petite loque, mais un vétérinaire habile la tira d'affaire. Une fois qu'il l'eut guérie, il téléphona à son maître pour lui demander s'il ne voulait pas l'exposer. « Jamais, dit Giraudoux indigné ; et d'ailleurs, vous savez bien que c'est une chatte de gouttière. — Justement, monsieur, répondit cet homme, on nous en envoie de toute espèce, mais pas de celle-là, et votre chatte est un parfait spécimen du genre ». Mais Grichatte resta jalousement cachée aux yeux du vulgaire.

Car le plaisir qu'apportent ces compagnons est un plaisir secret. C'est pour soi qu'on les a, non pour les exhiber, comme ces chiens qui paradent au bout d'une laisse et font partie des signes extérieurs de la richesse. Colette, pourtant, prétend que certains chats ont besoin d'être promenés « question de tempérament, dit-elle. Et c'est parce que je vis à présent presque toujours étendue, et n'aurais pu l'accompagner s'il eût désiré sortir que j'ai refusé le don d'un Persan bleu, nommé Mirabelle, que voulait me faire le Cat-Club. » En réalité, c'est parce que Colette a toujours préféré les Chartreux aux Angoras, et qu'entre tous elle a aimé celle qu'elle n'a jamais appelée de façon souveraine que « la Chatte », et veut lui rester fidèle. La Chatte la suivait où qu'elle aille, et voyageait avec elle sans être jamais attachée. La Chatte savait tout, comprenait tout, et avait subi une fois une grave opération sans être endormie, sans se débattre et sans se plaindre. « Voilà ce qu'était la Chatte dit fièrement Colette quand elle raconte ce dernier trait avec une tendre admiration. Aussi ce Persan bleu, malgré son nom, ou à cause de son nom (la chatte d'Édouard Bourdet s'appelait Mirabelle), je n'en ai pas voulu. » Et puis Colette sait bien qu'un chat, c'est une conquête difficile à faire. On ne les choisit pas, ils vous choisissent. Griffon, chez les Green, est gâté par Anne. Il dort sur son lit, et c'est elle qui tous les jours lui prépare son mou. « Et j'en ai la nausée ; cependant, il me déteste, dit-elle navrée. Il préfère Julien. »

Ainsi ont tort ceux qui prétendent que les chats ne s'attachent qu'à la maison qui les abrite, à la main qui les nourrit. « Ils ne viennent pas quand on les appelle », c'est aussi une des critiques que leur font

les partisans des chiens. La belle affaire que d'accourir au premier signal. Un chat qui aime son maître a de meilleurs moyens de lui prouver sa fidélité. C'est à l'occasion d'un départ, deviné à la vue d'une valise, d'un manteau, un regard douloureusement étonné, mais toute humilité, toutes vaines plaintes en sont exclues. Et pour un retour, c'est une mine souriante arborée sans effort, un empressement dépourvu de servilité, et un désir de contact qui attend patiemment son heure, celle du soir et du lit par exemple. Alors sans hésitation, s'étant fait léger comme une plume (car les chats ont un poids qui varie selon leur humeur), il viendra se coucher contre celui qu'il aime, blotti le plus près possible de son visage, et avant de céder enfin à un sommeil heureux, le contemplera longuement avec des yeux adorants, dans un silence que trouble à peine ce bruit de perles qui roulent dans sa gorge.

« Ils griffent les meubles, et les mettent en pièces » leur reprochent encore les amis des chiens. A cela, Giraudoux répondait : « Dans la vie, il faut choisir et savoir si on aime mieux les fauteuils ou les chats. Je préfère les chats. »

***

KATHERINE DUNHAM

Elle arrivait de New-York et de Londres, précédée d'une immense réputation. C'était dangereux, elle risquait de décevoir Paris qui n'aime guère qu'on lui impose ses admirations. Pourtant, elle a conquis tous ceux qui sont allés au Théâtre de Paris voir la *Rhapsodie Caraïbe*, spectacle de danses, de musique et de chants qu'elle a monté avec une troupe noire dont elle est le chorégraphe, le metteur en scène et la vedette.

Fille d'une institutrice franco-canadienne et d'un négro-puritain, son corps charmant, qui n'a l'air bronzé que par l'été, se meut avec une facilité expressive, héritée sûrement de son ascendance paternelle, tandis que son goût du travail et de la pédagogie, elle doit le tenir de sa mère. Ce mélange de sang lui a inspiré des études qui la conduisirent à la danse, en passant par l'Université de Chicago, où elle se consacra à l'anthropologie, allant jusqu'aux Antilles pour préparer sa thèse sur la danse et les religions du peuple noir. Elle en ramena une troupe de danseurs et de chanteurs, et vient enfin d'atteindre le but qu'elle s'était assignée en fondant, aux États-Unis, une école qui compte à présent plus de quatre cents élèves, sans préjugé de race ou de fortune.

L'art et l'enseignement de Katherine Dunham sont nourris de folklore et de traditions. C'est en cela qu'ils touchent et émeuvent, et l'on préfère la grâce affectée d'un quadrille brésilien du siècle dernier, la lamentation d'un esclave cubain, des danses rituelles, que l'on sent authentiques et fidèlement rendues à des inventions plus fantaisistes dont le modernisme

a un air de déjà vu. Un tableau qui représente le sacrifice du coq blanc à la Trinidad est hallucinant par la vérité et la poésie sauvage qui s'en dégage. Tous ces noirs, vêtus de calicot, entrent en transe dans un rythme religieux, qui s'accélère jusqu'à la folie, tout en ne laissant jamais perdre, dans ce paroxysme de vitesse, une seule des intentions des danseurs et du metteur en scène. La troupe entière de Katherine Dunham est possédée, et par le même idéal qu'elle : *Savoir ce que l'on dit avec le corps*. Elle-même est davantage une mime qu'une danseuse. Ce n'est pas seulement par l'intensité de son regard et l'expression mobile de sa grande bouche sensuelle qu'elle se fait comprendre, mais à l'aide aussi de ses longues jambes, de ses bras souples, de son ventre et de ses hanches. Chaque muscle participe, souvent avec une audace surprenante, à l'expression des sentiments divers que ses rôles lui imposent. Dans un ballet martiniquais qu'elle a imaginé sur des thèmes folkloriques, elle succombe à un philtre d'amour : c'est un instant théâtral extraordinaire que celui où elle se défait peu à peu de ses différents jupons, pour n'en garder qu'un seul en mousseline, qu'elle relève soudain par-dessus sa tête, grande corolle blanche qui découvre avec hardiesse ses cuisses écartées. Jamais rien de sournoisement indécent ne dicte ses gestes, mais la franchise des instincts primitifs donne à leur violence une liberté qui ne peut choquer. Le soir de la première, dans la loge de Katherine Dunham, Joséphine Baker félicitait celle-ci avec un enthousiasme non feint. Mais dans les yeux de notre étoile noire, maintenant parisienne accomplie, flottait une rêverie qui la menait peut-être jusqu'aux dangereuses nostalgies de sa race.

DENISE BOURDET

PARTAGE DE MIDI, DE PAUL CLAUDEL

Assis au premier rang de l'orchestre, dans une salle où seules quelques ombres écoutent, observent la scène, Paul Claudel, la tête éclairée par un rayon , et les pieds dans la nuit, Paul Claudel, parvenu à cette rive extrême d'où l'on peut contempler sa vie, Pau. Claudel regarde s'éloigner sa jeunesse. C'est cette pièce qui fut tout ce qu'il a été, et qui, détachée de lui, retirée de sa vie, va vivre enfin pour elle-même après quarante-trois ans d'attente. Car *Partage de Midi* écrit en 1905, publié en 1906, à cent cinquante exemplaires à la bibliothèque de l'Occident, n'a paru en librairie que cette année, au *Mercure de France* où le poète avait donné ses premières pièces *(L'Arbre)* en 1901. Entre 1906 et cette représentation enfin consentie, que de curiosités pour cet épisode d'une existence, pour ce poème d'amour auquel son auteur refusait la publicité du mouvement. Ses textes polycopiés passèrent de mains en mains ; des scènes furent jouées çà et là, après des conférences ; de jeunes comédiennes rêvèrent de la chevelure d'Ysé et des étudiants apprirent par cœur le cantique de Mesa : « — *Me voici dans ma chapelle ardente... Et de toutes parts, à droite, à gauche, je vois la forêt des flambeaux qui m'entourent...* » Ces approches furtives, ces ferveurs insatisfaites, acclimatèrent peu à peu *Partage de Midi* à la lumière qui devait l'éclairer un jour, et désormais bien des soirs au Théâtre Marigny ; car il est des œuvres qui ont besoin de s'habituer aux hommes, au moins autant qu'il faut de temps aux hommes pour s'habituer à certaines œuvres.

Voilà donc *Partage de Midi* naissant au théâtre et Paul Claudel en fixe les traits définitifs. Depuis l'époque où il écrivit ces trois actes, il a changé, c'est à-dire qu'il se trouve aujourd'hui à ce point de souveraine lucidité où l'on comprend ce qu'une œuvre a signifié dans une existence et la sorte d'annonciation qu'elle a été pour un destin spirituel. Claudel l'a composée dans l'émoi d'une inspiration que doublait sans doute l'émoi d'un amour... Tout ce qui fut l'amour s'évanouit à

présent sur l'horizon d'une vie ; mais le sens profond de l'œuvre demeure. C'est ce sens que le poète voudrait éclatant quitte à assoupir les ramages de la passion. Il juge certains lyrismes presque puérils : « Elle a encore du lait dans le nez... » dit-il à Jean-Louis Barrault. Et, de sa place, il indique des jeux de scène, invente de nouvelles répliques, durcit cette héroïne à laquelle un cœur d'homme de trente ans accordait jadis son pardon. Cette Ysé doit être dure, grossière même, charnelle, perfide : elle est l'instrument de l'épreuve divine, elle est celle qui se retire de l'amour en le trahissant pour en laisser à Dieu la part intacte.

L'explication de *Partage de Midi* est exprimée en son troisième acte dans une période du Cantique de Mesa, lorsque Mesa, seul, abandonné dans la maison chinoise où il va mourir, se tourne vers Dieu. Il dit : « — *Et parce que j'étais un Egoïste, c'est ainsi que vous me punissez.* — *Par l'amour épouvantable d'un autre.* — *Ah! je sais, maintenant.* — *Ce que c'est que l'amour! et je sais ce que vous avez enduré sur votre croix, dans ton Cœur, Si vous avez aimé chacun de nous,* — *Terriblement comme j'ai aimé cette femme...* »

Ces paroles forment l'argument de la pièce. Il s'agit d'un égoïste, Mesa, fort occupé de lui-même, point par volupté (il est chaste) mais par pharisaïsme. Une première fois il s'est tourné vers Dieu, non sans doute dans l'élan d'une spiritualité généreuse mais pour être en règle avec cette puissance. Dieu lui a refusé la grâce. C'eût été trop simple de passer le marché religieux d'une communion sans avoir vraiment plié les genoux. Mesa doit être d'abord vaincu et il ne peut l'être que par une femme, qui, entre toutes, détiendra la clé de ce cœur, de ce corps, de cette âme à conquérir. La rencontre a lieu sur le bateau qui reconduit Mesa en Extrême-Orient où il occupe un grand poste de l'Administration. — « Mesa, je suis Ysé, c'est moi! » Elle est mariée : un mari léger, qui a beaucoup « bourlingué » qui s'est terni sans perdre sa légèreté, dans combien d'entreprises et de compromissions! Elle suit son sort, attachée par les nécessités, l'habitude, des enfants, ce qui fut amour et s'est mué presque en haine. Liens sans fidélité : Ysé sur le bateau, où elle rencontre Mesa a également rencontré Almaric, autre voyageur, rodé par l'aventure, et conquérant à ses heures. Il a jugé, jaugé, flairé, embrassé cette belle femme blonde, cette « jument de race » qu'il enfourcherait bien « s'il en avait le temps ». Il en vante les charmes éclatants à Mesa : « — Ce n'est pas une coquette, méfiez-vous-en, c'est une guerrière. une conquérante. » Elle est cela en effet avec un appétit déterminé, et elle le dira elle-même : « — J'aime un homme qui est un seul homme et qui a dans le dos un gros os dur... »

Mais est-ce ainsi que Mesa peut la voir? Il est déjà bien trop préparé à l'illusion et à la chute par la solitude. La foi ne l'a pas requis. Son égoïsme l'a laissé seul. Et cette soudaine rencontre, à l'heure décisive, va le vaincre. Il connaît d'ailleurs sa faiblesse, en cet instant : « — *Il est dur de garder tout son cœur. Il est dur de ne pas être aimé. Il est dur d'être seul. Il est dur d'attendre. — Et d'endurer, et d'attendre, et d'attendre toujours. — Et encore, et me voici à cette heure de midi ou l'on voit tellement ce qui est tout près, que l'on ne voit plus rien d'autre. Vous voici donc...* » Bref, il est conquis. C'est l'instant du Partage.

Comment s'accomplira-t-il? Le second acte est occupé par une scène d'amour dans le cimetière de Hong-Kong. Ysé y a retrouvé Mesa après avoir convaincu Ciz, son mari, d'accepter la mission qu'on lui a proposé dans le pays Shan, pays qu'elle espère mortel. Mesa sait que le rendez-vous sera celui de sa défaite! Il est venu pour succomber, commandé par une force dont une voix secrète lui fait peut-être pressentir la divinité, quoiqu'il connaisse la profondeur de sa chute... Ysé veut — orgueil et jeu — que cette chute soit profonde. Elle définit (en une belle brièveté) le choix qu'elle représente : « D'un côté, Ysé, et de cet autre tout, moins que je n'y suis pas... » Mesa l'a choisie en renonçant au reste. Il s'approche d'elle et tous deux prononcent les paroles d'un amour accompli et défini avec une netteté dont il est impossible de ne pas entendre la volupté. Cette scène est belle. Elle est une des plus osées qu'on ait écrites au théâtre ; et pourtant dans la représentation qu'en ont donnée madame Edwige Feuillère et M. Jean-Louis Barrault elle demeure pure dans son exaltation. Ces deux êtres qui ne font plus qu'un (un cœur pour deux corps) sous le soleil, entre les tombes, s'unissent vraiment sans s'approcher. C'est l'expression de deux talents, l'accouplement des voix, la complicité des morts dans le cimetière aux hautes herbes, qui produit ce miracle scénique... Les allées et venues du mari, que n'explique pas l'événement, importent peu. L'accessoire disparaît sous l'intensité des sentiments. L'ardeur cruelle et destructrice d'une femme, l'abattement dans l'amour d'un homme qui n'en peut plus d'être simplement ce qu'il est, créent l'action, la soutiennent et remplissent le théâtre d'une invincible poésie.

Ysé et Mesa ne resteront pas longtemps unis. Il faut d'autres triomphes à cette errante de l'amour ; et à Mesa, la solitude où il rejoindra Dieu. Apparemment, il a regretté sa faute et Ysé l'a compris à son regard de « mauvais prêtre ». La naissance prochaine d'un enfant n'a pas maintenu une union qui se défaisait. Ils se sont quittés, abandonnant de plein gré le désert de leur amour. Ysé donc est partie ; elle a

retrouvé Almaric ; ils vivent ensemble et c'est eux que nous trouvons au troisième acte dans une maison dévastée du Sud de la Chine, assiégée par des rebelles, qui ne tarderont pas à les exterminer. Almaric ne veut pas être pris vivant, ni que sa compagne subisse des horreurs. Il fera sauter la maison tout entière et c'est dans cette chambre machinée pour la mort que l'un et l'autre s'entretiennent de la vie, Ysé, avec la conviction d'un nouvel amour, Almaric avec un réalisme mêlé de détachement. Pendant une absence d'Almaric, Mesa reparaît. Il détient un laisser-passer ; il est venu au secours de celle qui fut son amante, — et de son enfant. Et lui reprocher aussi, avant de la sauver, son cruel silence, sa muette indifférence, pire trahison que la trahison. Mesa parle longuement ; et Ysé se tait, continuant un ouvrage de laine, d'une main calme et qui pourtant file sa dernière heure. Almaric revient à son tour, reconnaît Mesa, prêt à se défendre, le terrasse, lui brise une épaule, s'empare de son laisser-passer, de son portefeuille tombé à terre et entraîne Ysé dans une fuite libératrice. Point d'enfant à transporter : il est déjà mort, dans une pièce voisine.

Mesa reste seul, blessé dans un fauteuil, où le couple l'a déposé. La nuit s'est faite autour de lui, une nuit semée de milliers d'étoiles, qu'un rayon traverse pour illuminer sa méditation. C'est la rencontre de Mesa et d'une solitude infinie, celle qui précède la mort, une solitude au delà de laquelle il n'y a plus que Dieu. Et c'est à lui que Mesa s'adresse en ce cantique qui est devenu classique, avant d'avoir été prononcé sur aucune scène et que Jean-Louis Barrault, a dit comme s'il l'avait, en effet, toujours su, mais ému, oh! combien, de le dire car c'était là l'accomplissement d'une grande espérance!... Le personnage rejoignait le Ciel, vraiment ; et Barrault, un rêve d'artiste. Rêve altier qu'il comblait de sa foi et de son talent. Quand il eut achevé ce long couplet, où le poète a ajouté quelques pieuses familiarités, Ysé reparut, revenant à celui qu'elle aime parce qu'elle en est inséparable. Ils sont liés par nécessité divine, à jamais accouplés, parce qu'ils ne seraient rien l'un sans l'autre dans l'au-delà où ils vont entrer. Le dialogue terrestre est achevé, non point l'éternel colloque dans « la transfiguration de Midi... »

Il est malaisé de résumer une œuvre comme *Partage de Midi*, de donner de la représentation le sens qu'elle dégage, de soumettre à la fixité d'une explication ce texte mobile et resplendissant. Il se peut d'ailleurs que le spectateur ou l'exégète lui trouvent un autre sens : c'est le sort des grandes œuvres d'être indéterminées... Il nous semble pourtant qu'il s'élève au-dessus de la pièce un symbole qui ne saurait

tromper. L'amour terrestre y conduit à l'amour céleste. La faute y est purificatrice. *Etiam peccata*, a écrit plus tard le poète en tête du *Soulier de satin*.

Le personnage qui commande cette faute et cette élévation, Ysé peut ne pas avoir aujourd'hui, dans l'esprit de son créateur, l'aspect qu'il eut il y a quarante et des années. Les cheveux d'or de cette Yseult avaient reçu des souffles wagnériens qui sont à présent perdus dans le passé et sans pouvoir sur le poète. Nous l'avons vu : Paul Claudel insistait dans son remaniement sur la duplicité de l'amante, et son indifférence aux engagements humains. Madame Edwige Feuillère a tenu compte de cette nouvelle version, mais en conservant à l'héroïne sa profonde féminité, en exprimant ces appels de volupté qui montent du fond de l'être, et dans l'immobilité du corps, submergent soudain un regard, une voix, un visage. Quelle émouvante comédienne, avec un port naturellement fier et une beauté d'expression qui vaut bien mieux que la perfection, souvent insensible, des traits! Dans la robe trop neuve quoique d'époque, que lui a passée M. Bérard au second acte et qui l'investissant jusqu'au menton dans le décor évocateur de M. Labisse elle nous a rappelé (souvenir de jeunesse) la fière stature de Marthe Brandès, le galbe de son buste. la lente approche de sa démarche. On a vu de mademoiselle Feuillère, sur la scène de Marigny, ce qu'on n'avait jamais vu d'elle au cinéma. Qu'elle trouve dans cette révélation la récompense d'avoir osé le plus difficile : elle s'y est incontestablement grandie.

Il n'est que du bien à dire des autres interprètes, de M. Dacqmine dans le rôle un peu ingrat de Ciz et de M. Pierre Brasseur, qui donne une excellente carrure au personnage d'Almaric. Quant à M. Jean-Louis Barrault ayant pensé si longtemps à ce *Partage*, enfin réalisé, il s'est fait Mesa, par la ferveur, la croyance, l'ardeur ressenties à prononcer ce texte désiré. Nous savons tous qu'il n'est pas l'homme épais, le pharisien « grossier » qu'est d'abord Mesa ; mais nous savons tous aussi qu'il a été l'animateur, la flamme, l'interprète émouvant de ce spectacle remarquable. La saison théâtrale est en ce moment l'une des plus brillantes que Paris ait jamais affichées sur ses murs. Dans la plupart des théâtres, et quels que soient leurs genres, les œuvres représentées sont des œuvres de qualité, montées avec soin, interprétées avec goût. *Partage de Midi* marque un point élevé de l'art dramatique français et de ceux qui le servent en notre temps.

GÉRARD BAUËR,
de l'Académie Goncourt.

LES LIVRES D'HISTOIRE

LA LEÇON DES TELLS

L'ARCHÉOLOGIE tend à devenir la plus scientifique des aventures. De l'explorateur du passé, le public garde une image romanesque et périmée ; il le voit sous les traits d'un sourcier découvrant, à l'aide de recoupements historiques et d'intuitions heureuses, des civilisations englouties ; l'archéologue, c'est Schliemann en Troade, Evans en Crète, lord Carnavon en Égypte, chercheurs de trésors fabuleux, que leur passion entraîne parfois au sacrilège.

Le livre de M. Marcel Brion, *La Résurrection des Villes mortes* [1] nous permet de rectifier un jugement aussi sommaire. D'abord les héros légendaires de l'archéologie sont depuis longtemps déjà, et particulièrement entre les deux guerres, entourés d'une légion de travailleurs, moins spectaculaires, plus secrets, dont les noms sont glorifiés par les seuls savants, mais dont la besogne, méthodique et patiente, est plus utile à l'histoire que les raids triomphants dans les hypogées. Ensuite, l'archéologie est aujourd'hui tributaire de toutes les sciences, de l'anthropologie à la chimie en passant par la géologie, la physique et la philologie. Des traces presque infinitésimales, des débris de matériaux mystérieux sont apportés aux laboratoires, soumis aux analyses, identifiés ; on apprend ainsi qu'il y a dix mille ans, en tel lieu, on immolait non pas des victimes humaines, comme on l'avait cru d'abord, mais des taureaux ; on détermine, grâce aux lois de fusion des métaux, en quel point a pris l'incendie d'un temple et de quelle manière il s'est propagé ; une strie, un ornement sur une poterie peuvent éclairer une période obscure, déceler les grandes routes de la civilisation, révéler d'étranges anastomoses entre l'Orient, l'Extrême-Orient et l'Occident. De plus, l'archéologie, jadis

1. Payot.

individuelle et un peu chauvine. évolue vers le collectif et l'universel. On ne fouille plus suivant l'inspiration et avec le soin jaloux d'être le premier, le seul ; on n'abandonne plus une fouille sans dresser l'état des travaux accomplis ; qu'ils soient anglais, allemands, américains, scandinaves, français, les archéologues se sentent solidaires et versent à la masse leurs découvertes. L'avion est devenu plus nécessaire à l'archéologie que la connaissance des inscriptions et des palimpsestes. Invisible à hauteur d'homme, la ville engloutie dessine ses contours vagues lorsqu'on la survole à plusieurs centaines de mètres ; l'objectif de l'appareil lit sur le sable plus clairement que notre œil ; il faut prendre de l'altitude pour plonger dans le passé.

M. Marcel Brion nous fait vivre une telle exploration ; il nous conduit de l'Iran à la Crète, de l'Égypte à l'Indus ; il étale les connaissances, toutes récentes, que des centaines de chercheurs nous ont rapportées. En un quart de siècle, nos idées sur les civilisations de l'ancien Orient ont été profondément modifiées. Notamment, la superposition des cités disparues révèle à la fois un enfoncement beaucoup plus profond dans le temps que nous ne le pensions et un caprice imprévu dans le déroulement du progrès. Sur ces collines qu'on nomme les *tells* et qui sont, pour ainsi dire, des alluvions de villes mortes, l'archéologue, avant d'atteindre le sol vierge, traverse quelquefois huit ou dix couches de civilisations, dont la plus ancienne suppose encore une humanité évoluée. Il n'est pas rare qu'une ville repose sur une ville dont la civilisation était supérieure — ce qu'explique la conquête —, que l'homme ait mis des siècles ou des millénaires à retrouver le fil conducteur qu'il avait perdu. Quel fil? Voilà bien le grand problème que pose l'archéologie mais qu'elle ne saurait, à elle seule, résoudre. Quel sens exact avaient ces rites, ces coutumes, tantôt raffinés et tantôt barbares, pratiqués il y a des centaines de siècles? Pourquoi, dans la région de l'Altaï, ces chevaux dont les squelettes portent des masques d'or? Pourquoi, dans la Crète de Minos et de Pasiphaë, ce mélange de spiritualisme éthéré et de sensualité bestiale, cette coexistence de « Vierges à l'enfant » et de serpents sacrés? On ne sait pas, on se heurte à des hiéroglyphes indéchiffrés.

Il est vrai que les textes écrits manquent, qui donnent à l'intelligence une base commune, mais lorsqu'ils nous assistent, ils ne nous permettent pas toujours, loin de là, de comprendre. Admirons Emil Ludwig d'avoir essayé, avant sa mort, de « déchiffrer » *Cléopâtre*. L'ouvrage [1] fort attachant, qu'a parfaitement traduit M. A. Vialatte, ne vise pas à grossir le dossier, mince et précis, de la reine d'Égypte. Au surplus, la *Cléopâtre* d'Arthur Weigall, le célèbre archéologue britannique disparu il y a peu d'années, ne saurait être, de longtemps, dépassée en érudition. Emil Ludwig ne se donne pas pour un historien, mais pour un psychologue.

1. Plon.

Il ne romance pas l'histoire, il reconstitue une pensée qui s'est éteinte il y a deux mille ans, c'est beaucoup plus audacieux. Car le romancier risque, par bonheur, de rencontrer la vérité historique, mais quel miracle, si le psychologue tombait juste, à vingt siècles de distance, et se reconnaissait dans un labyrinthe où le penseur lui-même s'égare! Emil Ludwig, sans être dupe certes, mais avec une magnifique assurance, devine ce que Cléopâtre méditait lorsqu'elle accueillit à Alexandrie César, vainqueur de Pompée; ce qu'elle rêvait lorsque, portant dans ses flancs Césarion, elle faisait une somptueuse croisière sur le Nil avec son amant; comment elle jugeait Rome et les Romains, lorsqu'elle séjournait dans la ville éternelle; il délinéamente les sentiments, fort complexes, de Cléopâtre envers Antoine qui l'épousa et dont elle eut plusieurs enfants; il aperçoit la raison d'un suicide qui n'était pas plus nécessaire après la victoire d'Octave sur Antoine qu'après celle de César sur Pompée, ou après l'assassinat de César.

Il se peut qu'Emil Ludwig se montre quelquefois perspicace, mais il se peut aussi que ce portrait psychologique repose sur une suite continue de contre-sens et d'erreurs. Qui oserait en décider? Quand on hésite, malgré les effigies des médailles, à déterminer la longueur du nez de Cléopâtre, comment saisir, à travers le temps, la mobilité de sa pensée?

Si compliquée, si nuancée que soit la reconstitution d'une pensée, tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la réalité fut plus complexe et plus oscillante, le temps écoulé multipliant encore l'incertitude par un coefficient variable. Un homme né français et chrétien croit connaître passablement les grandes lignes de son histoire religieuse; depuis l'âge de raison, et même un peu avant, on lui a enseigné la vie de Jésus-Christ, les origines du christianisme, la naissance de l'Église, l'histoire des apôtres et des premiers martyrs. Mais qu'un écrivain comme M. Daniel-Rops, faisant œuvre de haute vulgarisation, ramasse dans des livres denses et aérés ce qu'on sait actuellement de *l'Histoire sainte* ou de *l'Histoire de l'Eglise*, voilà cet homme secoué et presque bouleversé par une vision aussi nouvelle, aussi inattendue, d'un passé qu'il croyait immuablement fixé. Le récent ouvrage de M. Daniel-Rops, *L'Eglise des apôtres et des martyrs* [1], connaîtra pour cette raison l'immense succès de ses livres précédents. Il s'adresse aux croyants et ne sort pas des limites d'une stricte orthodoxie, mais il élargit les horizons traditionnels, il insuffle dans l'hagiographie la ferveur et le hasard de la vie; aux clartés éternelles, il ajoute quelques touches de l'ombre humaine. Ainsi il apparaît que le christianisme échappa de peu au particularisme juif; il fut assez longtemps en danger de compter parmi les nombreuses sectes que le judaïsme tolérait, à condition qu'elles ne comprissent que des membres du peuple élu; la tendance universaliste l'emporta non

1. Fayard.

sans luttes intérieures, la parole de Jésus : « Allez, enseignez toutes les nations » apparaissant aux apôtres comme plus impérative que la parabole du bon grain et de l'ivraie.

Pareillement, l'envahissement du monde romain et d'une partie du monde barbare par le christianisme n'est pas si aisément explicable qu'elle le paraît d'abord. La première persécution des chrétiens sous Néron se fait au nom d'un décret : « Il n'est pas permis d'être chrétien », qui est en contradiction absolue avec les principes du droit public romain. Le rescrit de Trajan, qui fixe pour longtemps la position des autorités romaines vis-à-vis du christianisme, n'institue pas la poursuite des chrétiens, mais les châtie quand ils sont dénoncés. Septime Sévère crée la persécution officielle, motivée par l'argument qu'en refusant de sacrifier aux dieux et aux empereurs divinisés, les chrétiens se rendent coupables de rébellion et de lèse-majesté. Dioclétien déchaîne contre les chrétiens la plus cruelle des persécutions, mais il semble que ce soit, cette fois, par peur d'un mouvement révolutionnaire qui disloquerait un empire déjà croulant. De Néron à Dioclétien, presque trois siècles se sont écoulés et il faudra attendre l'avènement de Constantin, en 312, pour que le christianisme « triomphe » et s'insère dans les cadres de l'empire romain.

L'expansion du christianisme n'a donc été ni régulière ni fatale. Sa victoire même ne fut ni totale, ni définitive. Le paganisme, officiellement vaincu, non seulement subsiste, mais souvent redresse la tête, cherchant une revanche, tandis que les grandes hérésies, comme celle d'Arius, menacent déjà l'unité du christianisme et favorisent les invasions germaniques qui, au siècle suivant, mettront en péril mortel et le monde romain et le christianisme. M. Daniel-Rops ne présente point l'histoire de ces siècles comme une page de la légende dorée : on y voit l'action des hommes, philosophes, administrateurs, propagandistes ; on y voit aussi leurs peines, leurs tourments, quelquefois leurs faiblesses. Dans cette armée, en grande partie clandestine, qui finit par gagner la bataille de l'Occident, si quelques combattants ont conquis la gloire des saints et des martyrs, beaucoup plus nombreux sont les obscurs qui luttaient, animés par une foi dont il est malaisé de connaître avec précision les éléments. Mais que la geste divine s'accomplisse à travers et par les hommes n'est-ce pas, aux yeux du chrétien, le miracle permanent ?

LE CODE DE L'OCCUPATION

Précisément, l'ouvrage que vient de publier M. Pierre Courcelle, professeur à la Sorbonne, *Histoire littéraire des grandes Invasions germaniques* [1], nous donne comme la suite de ce haut débat. M. Pierre Cour-

1. Hachette.

celle a réussi, par un tour de force inégalé, à rendre, non seulement claire, mais pathétique la tragédie du monde romain submergé par les vagues successives qui déferlaient du Nord et de l'Est. Des Wisigoths, Ostrogoths ou Vandales, notre mémoire d'écolier n'avait conservé, il faut l'avouer, qu'un souvenir des plus confus ; sur le ve siècle, nous avions hâte de mettre la pancarte : *Hic sunt leones* et d'en arriver aux histoires moins embroussaillées de Clovis et de Clotilde. M. Pierre Courcelle nous apprend que nous nous privions d'un rare plaisir intellectuel : celui de trouver, quatorze siècles derrière nous, des problèmes qui nous ont récemment assaillis et qui risquent de nous assaillir demain.

Devant la poussée des envahisseurs, mis souvent en marche par d'autres envahisseurs, que va faire l'Occident : ces Italiens, ces Gallo-Romains, ces Ibères, ces Africains longtemps bercés par la *pax romana* ? Comment se comporteront les chefs temporels et spirituels, les autorités civiles et militaires, les officiels et les particuliers, les riches et les pauvres ? Quelle attitude prendront les occupants et les occupés ? Quelles formes revêtiront la résistance et la collaboration ? A l'approche des barbares doit-on fuir ou rester ? Faut-il préférer l'armistice à la continuation de la lutte, ou inversement ? Tous les cas se sont posés au ve siècle, et toutes les solutions possibles ont été données selon le tempérament, la logique des uns et des autres. Comme les Méditerranéens, au ve siècle, étaient fort cultivés, comme ils parlaient et écrivaient avec abondance, ils nous ont laissé des témoignages copieux de leurs hésitations et de leurs scrupules. C'est à se demander si tel récit des mésaventures arrivées à un préfet d'Aquitaine « collaborateur » est bien authentique et s'il ne s'agit point d'un pastiche.

Autres traits constants : le besoin de chercher aux malheurs humains des causes métaphysiques, la croyance latente que la souffrance suppose une culpabilité, que la norme est juste et que l'injustice ne peut être qu'erreur. Au milieu des plus terribles catastrophes, dans le tourbillon des massacres, des viols, des incendies, des pillages, païens et chrétiens se rejettent réciproquement la responsabilité de leurs maux. Les païens raillent avec amertume ce Dieu des chrétiens qui abandonne ses fidèles à la fureur des infidèles ; ils voient dans les fléaux une punition infligée par les dieux dont les temples sont abandonnés. Les chrétiens déploient toutes les ressources de la dialectique pour rendre compte de cet énorme « scandale ». C'est ainsi que l'apologétique d'actualité donne naissance à l'un des plus beaux monuments de la littérature chrétienne : saint Augustin écrit *La Cité de Dieu*, afin de démontrer que les chrétiens sont frappés non parce qu'ils sont chrétiens, mais parce qu'ils ne le sont pas assez.

Bien qu'alertés de bonne heure, les moralistes n'avaient pas encore, au début du XIXe siècle, rédigé le code des rapports entre occupants et occupés. C'est pourquoi — M. Albéric Varenne le montre dans

Quand la France occupait l'Europe[1] — les envahisseurs et les envahis n'arrivaient jamais à établir un *modus vivendi* bien défini. Tout continuait à être laissé à l'initiative individuelle, aux inspirations des patriotes ou des brigands — les mots étaient synonymes — à l'humeur des administrateurs en pays conquis. Il en fut quelques-uns de bons, qui ne pressuraient et ne foulaient pas trop l'indigène, mais le plus grand nombre songeait surtout à s'enrichir, trouvant d'ailleurs aisément des complices dans la population.

Ce qui frappe, c'est que l'exploitation des occupés avait déjà atteint une technique savante : on lira, par exemple, le récit d'une vaste spéculation sur les changes au Portugal, en 1808, qui fait honneur, si l'on peut dire, aux capacités financières des administrateurs napoléoniens. Au surplus, toute résistance a son caractère national ; le revirement des Allemands passant de la servilité à l'hostilité vigilante entre le début et la fin de la campagne de Russie, les Russes incendiant, dans leur retraite, tous les villages, leurs propres blessés compris, les cruautés atroces exercées par les insurgés espagnols sur les traînards français, tout cela s'inscrit, en dehors du temps, comme la signature d'un peuple.

Le code de l'occupation serait particulièrement utile aux citoyens exposés à être occupés, libérés, réoccupés, etc., d'autant que l'on absout de moins en moins les ralliements temporaires. *La reine Hortense*[2] dont madame Suzanne Normand retrace l'existence agitée avec une délicatesse et une sensibilité exquises, bien qu'elle fût aussi souple et fûtée que sa mère, Joséphine de Beauharnais, réussit bien à se faire pardonner par Napoléon, retour de l'île d'Elbe, ses coquetteries avec Louis XVIII, ainsi que le titre de duchesse de Saint-Leu qu'elle avait arraché au roi, mais elle ne parvint pas à effacer auprès de Louis XVIII, retour de Gand, ses compromissions avec l'empereur des Cent-Jours. Elle se serait volontiers réconciliée avec les Bourbons et même avec les Orléans, mais on lui tint rigueur de ses jeux alternés ; elle mourut en exil, regrettant les Tuileries, Saint-Leu et la douce France. La figure de la reine Hortense est séduisante bien que, ou parce que, elle demeure partiellement énigmatique. Sauf une animosité tenace envers son mari, le roi Louis de Hollande, rien n'est parfaitement clair en elle. Napoléon avait un faible pour cette jeune femme aux yeux couleur de violette, qui était à la fois sa belle-sœur et sa belle-fille et qui lui rappelait une Joséphine en fleur qu'il n'avait pas connue. Elle sut tirer le meilleur parti de cette tendre sympathie, mais quels sentiments nourrissait-elle pour tous les Bonaparte, Napoléon compris ? Il n'est pas aisé de le savoir. Aussi, quelle situation extraordinaire que celle de cette mère qui transmet l'héritage de la dynastie napoléonienne à celui de ses deux fils — le futur Napoléon III — qui, selon toute vraisemblance, était complètement étranger aux Bonaparte !

1. *Le Portulan.* — 2. *Les Éditions de Paris.*

PIERRE AUDIAT

TRUMAN CAPOTE

Plusieurs lecteurs nous ayant demandé des renseignements sur Truman Capote, dont nous avons fait paraître une nouvelle dans notre livraison de décembre, nous publions ci-dessous une note sur cet écrivain communiquée par M. Coindreau.

Né à la Nouvelle-Orléans le 30 septembre 1924. De quatre ans à onze ans, il est élevé par trois vieilles tantes dans une plantation de l'Alabama. Vie solitaire hantée par les légendes poétiques et terrifiantes du folklore méridional. Il écrit à cette époque d'étranges histoires qui révèlent un don extraordinaire d'observation et un subconscient d'une richesse presque inquiétante chez un si jeune enfant. Education irrégulière à New-York et à l'école de Greenwich (Connecticut). Prend contact avec les aspects les plus inattendus de la vie. Pendant quelques mois il est danseur sur un bateau de plaisance en service sur le Mississipi. A la Nouvelle-Orléans, il se lie avec Mrs Acey Jones, fameuse cartomancienne, qui lui enseigne, entre autres choses... la peinture sur verre. Il ne cesse d'écrire. En 1945 paraît *Miriam*, qui reçut le prix O'Henry. Depuis ce jour sa réputation de conteur n'a cessé de grandir. En 1948, il publie son premier roman, *Other Voices other Rooms* (à paraître prochainement aux Editions Gallimard). Un volume de contes (*A Tree of Night*) est sous presse et Capote travaille à un nouveau roman qu'il compte intituler *Monday's Folly*. C'est, sans conteste, le talent le plus original et le plus discuté de la toute jeune littérature américaine.

□ □

LA PINACOTHÈQUE DE MUNICH

M. J.-L. Vaudoyer, actuellement en Italie, ne pourra publier son article sur l'exposition des chefs-d'œuvre de Munich au Petit-Palais que dans notre prochaine livraison. C'est un ensemble plus étonnant encore que celui de Vienne présenté l'an dernier. La peinture allemande est représentée là par des chefs-d'œuvre : mais dans maints portraits sévères et presque farouches, le tragique et féroce destin de l'Allemagne semble déjà inscrit. C'est un art avec lequel nous ne pouvons communier. L'art italien, quittées les salles germaniques, apparaît, au contraire, comme un grand rêve de poésie et de beauté, le reflet d'une légende qui transcende les sujets et rassemble tous les thèmes de l'art et de la religion antiques et chrétiens. On trouve là, par exemple, un des plus saisissants Pérugin qu'on puisse rêver : tout un monde de mystique raffinée et silencieuse est enclos dans les lignes paisibles de la *Vision de Saint Bernard*. Les Rubens éclatent ensuite comme des fanfares de couleurs, annonçant nos impressionnistes. Goya, plus loin, préfigure Manet. Et dans une dernière salle enfin, après ce défilé triomphal de maîtres étrangers, la France, déjà représentée par de beaux paysages de Claude Gellée, par un Chardin, un Maître de Moulins, surgit tout à coup, sous les espèces d'un nu de Boucher, un nu de jeune fille qui, après ce voyage à travers les siècles et l'Europe, apparaît — vrai Marivaux de la peinture — comme le symbole d'une civilisation exquise, installée aux frontières de la pureté, de la sensualité et de l'esprit, civilisation de nuances et de dégustation qui, comparée à tout ce qu'on vient de contempler, semble psychologiquement fascinante et nous donne la mesure de ce qu'installés dans la citadelle, nous avons trop de tendance à oublier : la merveilleuse singularité française.

□ □

L'EXPOSITION CHATEAUBRIAND

L'exposition Chateaubriand, à la Nationale, enchante les lecteurs de biographies, c'est-à-dire les lecteurs de romans. On doit la considérer, en effet, comme la meilleure illustration qu'on puisse rêver du récit de cette vie tumultueuse. Ce n'est rien d'y retrouver des cheveux de René (ils ont perdu leur brillant), rien ses brevets, rien presque ses manuscrits. C'est ici le triomphe des portraits. Elles sont là toutes les illustres « dames » dont les ardeurs ont tourmenté l'épouse spirituelle et résignée. Ce ne sont plus les photographies de leurs portraits, ces reproductions que nous avons vues cent fois, dans les livres consacrés à la gloire de l'auteur du *Génie du Christianisme*, ce sont les portraits même. Presque tous moins séduisants, avouons-le, que nous l'avions imaginé. Et ceux de Chateaubriand décevants aussi. On dirait toujours qu'il se grandit, qu'il se compose, qu'il se gonfle. Un côté « acteur », que son génie faisait oublier, s'impose lorsqu'on approche de ses effigies.

En lisant les *Mémoires d'Outre-Tombe*, on peut regretter que le temps ne nous ait pas permis de connaître leur auteur. Quand on se promène dans cette exposition, on s'en félicite. Et l'on se demande en même temps, avec curiosité, s'il est un écrivain ou un artiste en France aujourd'hui dont le génie s'imposera à la postérité avec assez de force,

dont la vie affective paraîtra assez attachante pour que l'on puisse, en 2048, à l'applaudissement des familles intéressées, exposer les photographies, les cheveux, les chemises de mesdames X... et Y..., dont la vraie, la seule gloire, la gloire admise par tous les érudits, lecteurs de manuels, essais et biographies, la France sérieuse enfin, aura été de passer dans le lit du célèbre Z..., académicien.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

※ ※ ALFRED POSE ※ ※
PHILOSOPHIE DU POUVOIR

M. Pose est philosophe et financier, penseur et homme d'action. Cette heureuse compensation de qualités complémentaires se retrouve dans le beau livre qu'il vient d'écrire. Une première partie étudie en effet la « Théorie » du gouvernement, tandis que la seconde, sous le titre « Histoire », examine les applications pratiques qui en ont été faites spécialement dans notre pays.

L'auteur fait justice des apriorismes qui déforment trop souvent l'expression populaire. En particulier son analyse sur les incertitudes de la justice qu'est censée réaliser le Pouvoir, et celle des limites à imposer au Pouvoir afin que les impulsions qu'il doit donner servent le développement individuel au lieu de l'asservir, redresseront bien des jugements sommaires autant que faux.

Et nous voudrions surtout que l'on porte attention au déroulement historique de la notion du Pouvoir. L'organisation monarchique élaborait autrefois, spontanément et sagement, les attributs nécessaires au Pouvoir pour atteindre le bien commun. Quel contraste avec l'envahissement idéologique qui devait bientôt enfanter ces monstres abstraits montant peu à peu à l'horizon de l'histoire : l'Homme-Dieu et l'Etat-Dieu. (*Presses Universitaires.*)

Ed. G. d'E.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Berard, Maicès et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6862 12-48.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

sous la direction de P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS

TOME VI : **LA FRANCE** - - 2e PARTIE :

FRANCE ÉCONOMIQUE ET HUMAINE

par ALBERT DEMANGEON

Vient de paraître :

SECOND VOLUME

Un volume in-8° (20 × 29), 444 pages, 104 cartes et figures dans le texte, 109 photographies hors texte, une carte en couleurs hors texte, broché .. .. **2.200** fr.
Relié : prix de la reliure amateur .. 1.600 fr.; de la reliure de travail. .. .. 650 fr.

Ce nouveau volume de la **Géographie Universelle** est également vendu comme **ouvrage indépendant** avec couverture spéciale, sous le titre :

Géographie économique et humaine de la France (Sec. vol.) br. **2.200** fr.

Précédemment paru : Premier Volume. In-8° (20 × 29) broché .. .. **1.300** fr.
(La **Géographie Universelle** est maintenant **complète** en **23** volumes).

Vient de paraître :

JEAN-JACQUES CHEVALLIER

LES GRANDES ŒUVRES POLITIQUES

DE MACHIAVEL A NOS JOURS

MACHIAVEL - MONTESQUIEU - ROUSSEAU - MARX - MAURRAS - LÉNINE - HITLER, etc.

Un volume in-8° (14 × 22) XIV - 406 pages, broché .. .. **600** fr.